
IX

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.

Nouvelle Edition rectifiée & augmentée.

TOME XII.

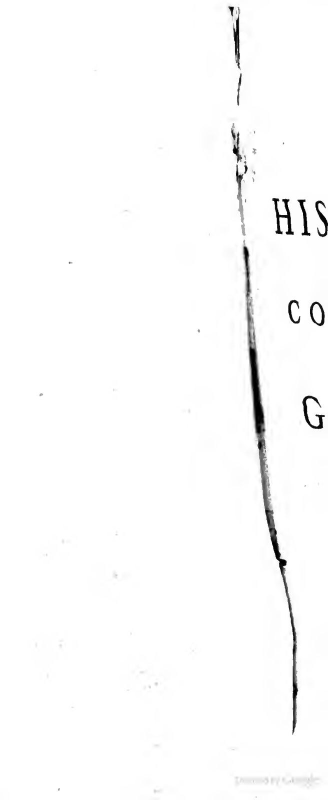


A LA HAYE,

Et se débite à GENEVE,

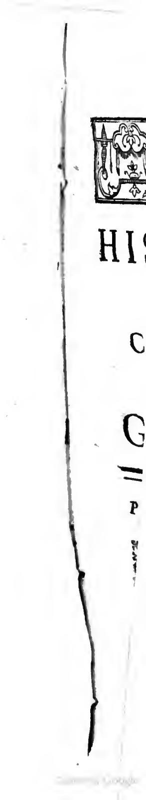
Chez les FR. CRAMER & CL. PHILIBERT.

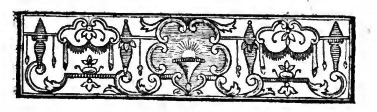
M. DCC. XLIX.


HIS
CO
G

HISTOIRE
DE LA
COMTESSE
DE
GONDEZ,

Ecrite par elle même.





HISTOIRE DE LA COMTESSE DE GONDEZ.

PREMIERE PARTIE.

LE pouvoir absolu que vous avez sur moi, force enfin ma paresse : je vai vous obéir, Madame, & vous donner un Journal de ma Vie. Je connois la bonté de votre cœur, & ne puis douter de la tendre amitié dont vous m'honorez : ainsi, je ne craindrai point de vous raconter exactement les premié-

res Avantures de ma jeuneſſe. C'eſt une ſaiſon orageuſe, où la Raiſon n'a pas toujours le deſſus : je le ſçai ; & de plus, je ſçai que quand cette Raiſon triomphe, elle nous fait rougir de nos foibleſſes. J'avois oublié les miennes ; j'en rappellerai aujourd'hui le ſouvenir, pour vous les montrer. Je vous fais de bon cœur ce ſacrifice : je ſuis plus vraie, que vaine ; ainſi, vous ſçaurez tout. Je crois même que cette premiére Partie de mon Hiſtoire (car je ſens bien que je vai faire un Livre) ne ſera pas la plus glorieuſe pour moi ; mais peut-être ſera-t-elle la plus amuſante pour vous.

Lorſque ma Mére mourut, je n'avois que douze ans. Mon Pére me mit à l'Abbaye de Saint-Antoine, où il avoit une Sœur Religieuſe, fille d'un grand mérite, qui m'aimoit tendrement, & qui fit dans la ſuite ſa principale affaire de me donner les vraies idées de la vertu, ſans pourtant me la montrer avec trop de ſévérité. Mon Pére me donna Souville pour Gouvernante : elle méritoit l'eſtime & la confiance qu'il avoit pour elle. Ma mére, qui connoiſſoit bien ce que valoit cette digne fille, l'avoit priée, en mourant, de continuer à donner ſes ſoins à mon éducation ; & me recommanda, avec tendreſſe,

dreſſe, d'écouter toujours avec do
les conſeils de cette fille, de les ſuivre
me ſouvenir, que c'étoient les in
ſions que je recevrois dans ma jeun
qui décideroient de la conduite de
ma vie. Mon pére venoit me voir
ſouvent : il avoit avec moi de lo
converſations. Ma tante & Souville
queſtionnoit ſur mon caractére, lui
toient ma raiſon. Ce bon pére crut
dans mes diſcours, que j'avois l'eſpr
ſi formé qu'on l'en aſſuroit. J'avois
dix-huit ans; & comme il penſoit
marier; il réſolut de me mettre da
monde.

J'y parus à peine, que j'y fis qu
bruit, & que pluſieurs partis ſe préſ
rent. Mon pére, qui étoit d'autant
difficile, qu'il m'aimoit paſſionném
& que j'étois aſſez riche pour être
rée, voulut ſe donner le tems de ch
Il y avoit déja quelques mois que j
ſortie du Couvent, lorſqu'un jour,
la Meſſe, je vis un jeune homme
ait, & dont l'air de Seigneur étoit
ttaché à ſa perſonne, qu'à ſa par
ui étoit extrême. C'étoit le Marqu
Ionfrand. Il me regarda beaucoup
hevalier de Druilli me ſalua dans ce
ent : auſſi-tôt Monfrand le joigni

lui demanda qui j'étois. C'eſt Mademoiſelle de Brionſel, répondit Druilli aſſez haut pour que je l'entendiſſe. Qu'elle eſt aimable! dit Monfrand, & que ſon air noble & modeſte inſtruit bien de ce qu'elle eſt! Quoi! lui dit Druilli, tu ne l'avois pas encore vûë? Non, repliqua Monfrand: j'avois bien ouï parler avantageuſement d'elle, mais je ne la croyois pas ſi pleine de charmes; & je ſouhaite que ce ne ſoit pas un malheur pour moi, de l'avoir vûë aujourd'hui.

Je ne pus m'empêcher de rougir à ce diſcours, qui ſe tenoit fort près de moi. Parle plus bas des charmes de Mademoiſelle de Brionſel, lui dit le Chevalier de Druilli; tu la fais rougir. Pendant quelque tems, je n'allois dans nul endroit, que Monfrand ne m'y ſuivit.

Un jour Souville me dit; Vous appercevez-vous, Mademoiſelle, que le Marquis de Monfrand vous ſuit par-tout? Et oſerois-je vous demander comment vous le trouvez? Il eſt bien fait, lui dis-je: ſa phyſionomie eſt aſſez revenante; voilà tout ce que je ſçai de lui: & je crois qu'il le ſçai bien auſſi. Mais, Souville, continuai-je, pourquoi me faites-vous cette queſtion? C'eſt, Mademoiſelle, repritelle, que je ſçai qu'il penſe à vous ſérieuſement,

ment, que le parti e
e je voudrois, s'il do
e époux, qu'il fût de
it dangereux pour mo
il le fût si promtement
s bien mauvais gré, d
nchant pour quelqu'un
oîtrois que la figure.

Quelques jours après c
Marquis de Monfrand se
mon pére par Monsieur l
son Oncle. Voilà Monfran
rendre des soins, de l'av
Monfrand étoit jeune, bi
brillant : mon pére ne d
mon cœur ne se déclara
Tant que je ne l'avois vû
je n'avois rien trouvé d
qui m'eût déplu : d'abo
avec intérêt de connoitr
que j'étudiai, je me senti
ment pour lui ; & malheu
Monfrand, je pouvois m
à moi-même de ce sentim
le justifier auprès de vous

Le Marquis de Monfr
naissance, de sa fortune,
où étoit sa Maison, parlo
tous ces avantages : il n
que trois ou quatre visites

A

:e
it-
sé-
ent,

énéalogie & le plan de tous ſes Châ-
x. Il joignoit à ces converſations
ſantes, le récit de ſes actions guer-
es; & le tout avec une confiance mar-
par le ton de la voix, & les geſtes.
e louoit avec la même emphaſe, qu'il
uoit lui-même. Il regardoit déja nô-
nion comme une choſe certaine, &
aiſoit valoir l'eſtime qu'il diſoit que
pére avoit pour lui. Quand il y a-
du monde dans mon apartement,
eul ſçavoit tout, il avoit toujours ap-
les nouvelles dans le Cabinet du Roi,
celui des Princes, ou des Miniſtres; &
ue les plus grandes Dames de la Cour
noient le ſujet de l'entretien, il
noit ordinairement quelque trait pi-
t, & peu déguiſé, aux louanges né-
ées qu'il leur donnoit : il n'épargnoit
même celles qu'il vouloit bien qu'on
l'avoir honoré de leur bienveillan-
Ces maniéres étourdies, & ce ton
if, ne me prévinrent pas en ſa fa-
.

dis un jour à Souville : Avant que
Iarquis de Monfrand me donnât des
, vous m'avez demandé s'il étoit de
goût ? C'eſt moi aujourd'hui qui
demande s'il eſt du vôtre, & ſi vous
ez que je le trouve aimable ? Je con-
viens,

viens, Made
que je vois
ſieur de Mo
comme vou
ceur de ſon
défauts qui
hommes, r
Marquis de
ne faire jam
verois bien
celui-là p
tinuai-je, c
point ces
comme l
aimable ;
fortune à
je ne vois
vain. Ser
qu'il ne ſe
dre avec
trouveroi
dit Souvi
un mari d
te de Mo
modéle,
choix.

Il y a
Marquis
pére, lor
de confi

ademoiselle, me dit Souville,
ois quelques ridicules à Mon-
Monfrand ; mais une personne
ous, pourroit bien, par la dou-
on caractère, le corriger de ces
ui vous choquent. Si tous les
repliquai-je, ressembloient au
de Monfrand, je pourrois bien
amais de choix ; & je me trou-
en à plaindre, si mon pére fait
pour moi. Mais, Souville, con-
d'où vient que mon frére n'a
mêmes défauts ? Il est jeune
e Marquis de Monfrand, il est
je crois leur naissance & leur
peu près égales : cependant,
s pas que mon frére en soit plus
oit-ce parce que je suis sa Sœur,
donneroit pas la peine de pren-
moi ces travers ? Que je vous
is heureuse, Mademoiselle, me
ille, si la fortune vous donnoit
lu caractére de Monsieur le Com-
ndelis ! Si vous le prenez pour
vous serez bien difficile sur un

oit déja quelque tems, que le
de Monfrand venoit chez mon
qu'un jour il me dit, avec cet air
nce qui ne l'abandonnoit jamais,

 Atteu-

ndez-vous, Mademoiselle, les ordres
Pére, pour me laisser comprendre
vous approuvez mes soins & ses in-
ons ? Non, continua-t-il, la modes-
e peut vous défendre de me laisser
dans vôtre cœur, que vous approu-
'amour dont le mien est pénétré. Il
parfait, Mademoiselle, qu'il me
roit seul digne de vous, quand je
ois que lui qui parlât pour moi. Je
me flater, sans être téméraire, d'a-
l'aveu de Monsieur de Brionsel : di-
noi, Mademoiselle, que j'ai le vo-
Une fille bien née, lui dis-je, at-
les ordres d'un pére, quelquefois
crainte, mais toujours avec soûmis-
je recevrai les siens, & ne me ré-
rai, avant d'obéir, que le droit de
emontrer, que s'il m'aime, l'inté-
& l'ambition ne doivent pas seuls le
disposer de ma main. J'avoue, re-
a Monfrand, que je m'attendois peu
e réponse aussi séche : je la trouve
e hors de votre caractère ; & je soup-
nerois presque, qu'elle part d'une dis-
ation affectée pour éprouver ma ten-
e. Ce trait de la vanité de Monfrand
onna : je le quittai sans daigner lui
ndre, & dis tout bas à Souville,
Que

Que je fera
pitié de m
Mon pé
le roche,
tentation.
que Mon
deré en
qu'il se fa
soit juger
son hum
mienne.
étant fil
efforts p
que je p
mari do
celui de
dant, ce
me press
il me p
comme
lequel i
que je
noissois
d'expér
vât mau
Les pé
lent pa
leurs p
marque
Le r

Que je serai malheureuse, si mon p
itié de moi!

Mon pére étoit un homme de l
e roche, c'est-à-dire, ennemi d
entation. Je remarquai avec do
ue Monfrand affectoit d'être pl
eré en sa présence; mais la vi
u'il se faisoit étoit sensible, & n
oit juger, que, devenant sa fe
n humeur ne sympatiseroit pas a
ienne. Comme j'étois très-he
ant fille, je résolus de faire to
Forts pour ne changer d'état, qu
e je pourrois me flatter de trouv
ari dont le caractère eût du rappor
lui de Monsieur de Brionsel. C
nt, ce pére tendre m'embarrass
pressoit de songer à un établissem
ne parloit du Marquis de Monf
nme d'un parti avantageux, &
uel il panchoit: je n'osois lui d
je pensois d'un homme que je
ois mieux que lui, malgré mo
périence; je craignois qu'il ne
nauvais l'examen que j'en avoi
péres, je dis les meilleurs, ne
pas que leurs enfans voyent
propres yeux, ni leur fasser
uer qu'ils peuvent s'être trom
meilleur ami de mon pére, &
mén

méritoit le mieux de l'être, étoit le Comte de Gondez : je réſolus de lui ouvrir mon cœur. J'en trouvai bien-tôt l'occaſion, & voici ce que je lui dis.

L'eſtime & l'amitié que mon pére a pour vous, Monſieur, & les bontés dont vous m'honorez, me déterminent à vous demander votre protection auprès de lui. Vous, ma protection, Mademoiſelle ! me dit le Comte de Gondez avec ſurpriſe: votre pére vous adore ; vous pouvez ſeule plus ſur ſon eſprit, que toute ſa famille, & que tous ſes amis enſemble. C'eſt cette tendreſſe, Monſieur, repliquai-je, que je crains aujourd'hui. Elle lui fait voir le Marquis de Monfrand, comme un parti conſidérable pour moi : ſa naiſſance, ſon bien, les dignités répandues dans ſa Maiſon, le flatent : il approuve ſes ſoins & ſes aſſiduités ; & je tremble, qu'il ne m'ordonne inceſſamment de lui donner la main. Et d'où vient, Mademoiſelle, reprit le Comte de Gondez, la répugnance que vous avez pour Monfrand ? Il eſt jeune, bien-fait, homme de bonne Maiſon, & en état de marcher ſur les pas de ſes Ancêtres. Hélas ! Monſieur, lui dis-je, que je ſuis embarraſſée à vous répondre ! Il le faut cependant. Je devois peut-être m'en rap-

porter

r aux lumiéres de mon pére,
oix d'un époux ; mais perſuad
e caractére des perſonnes qui s'u
décide de leur bonheur, j'ai
niner celui de Monſieur de M
d, dès que j'ai vû qu'il ſongec
; & ſans vouloir le blâmer abſo
nt, je ſens, par toutes ſes maniér
e nous ne ſommes pas faits l'un p
utre. Ah! Mademoiſelle, s'écria
omte, que Brionſel eſt heureux
oir une fille de votre mérite! Qu
votre âge, un jeune homme brilla
pprouvé de votre famille, ne vous
rmine pas? Vous cherchez à le c
oître? Vous faites peu de cas de t
e qui féduit la plupart des femmes
es qualités du cœur & de l'eſprit f
eules capables de mériter votre ſuf
ge? Je vous admire, & vai dès ce n
nent ſatisfaire à ce que vous ſouhai
le moi.

La négociation de Monſieur de G
dez me donna quelque inquiétude.
le ne dura pas long-tems. Il m'aborda
lendemain d'un air ouvert, en me diſa
Le Comte de Brionſel ne veut point v
contraindre, Mademoiſelle. Comme
ne peut penſer que l'éloignement q
vous avez pour Monfrand parte d'u
p

préférence ſecréte, il ne déſapprouve pas le ſoin que vous avez pris pour connoître le caractère du Marquis. Il vous permet, continua-t-il en ſouriant, d'en uſer de même lorſqu'il ſe préſentera un autre parti. Votre pénétration ne peut que vous être utile ; il la conſultera même pour ſe déterminer. Je remerciai Monſieur de Gondez, dans des termes qui marquoient ma reconnoiſſance : je ne fis pas même de difficulté d'embraſſer avec tranſport cet homme reſpectable ; pour qui j'avois toujours eu des égards qui ne différoient de guéres de ceux que j'avois pour mon pére. Monſieur de Gondez parut charmé de mes ſentimens, & me témoigna l'eſtime qu'il avoit pour moi, en des termes pleins d'amitié.

Je m'apperçus avec plaiſir que le Marquis de Monfrand venoit plus rarement, & qu'il étoit plus ſérieux. Je ne doutai point que mon pére n'eût fait dire au Maréchal ſon oncle, qu'il ne pouvoit encore ſonger à me marier, & que l'orgueil de Monfrand ne voulût ſe dédommager de cette eſpéce de refus, par l'indifférence qu'il me marquoit. Je l'en remerciai dans le fond de l'ame, & je le trouvai alors très-aimable. J'avois repris

ma gayeté. J'étois renfermée dans
ımille, & avec Monsieur de Gon-
que je tâchois d'amuser; lorsque mon
entra un matin dans ma chambre, &
parla en ces termes.

ıa commission, dont vous avez char-
e Comte de Gondez au sujet de Mon-
ıd, me jette, & va vous jetter, ma
e, dans un embarras où nous ne se-
ns ni l'un ni l'autre, si vous m'aviez
rlé vous-même naturellement. Ce n'est
ıs que je blâme la démarche que vous
vez faite; vous ne pouviez en prévoir
s suites; mais il faut que vous sçachiez
e qu'elle a produit. A l'âge de Mon-
ieur de Gondez, on prend peu garde à
ce qu'une jeune personne peut avoir de
séduidant dans la figure: mais ce mê-
me âge n'empêche pas qu'on ne soit sen-
sible à de certaines qualités rares dans
les femmes. Le Comte de Gondez n'au-
roit pas pris le soin de les chercher chez
vous, si votre confidence ne les eût dé-
velopées. La conversation que vous avez
euë avec lui, lui fait penser que vous
êtes une fille raisonnable. Il m'a parlé
avec chaleur: il m'a dit vingt fois, que
vous lui faisiez sentir la douleur d'être
vieux & incommodé: enfin, ma fille,
je l'examine, il ne vous regarde plus
avec

les mêmes yeux, je vous en aver- est homme, par délicateſſe, à ne oint parler, ſans vous avoir décou- ſes ſentimens. Si cela arrive, que rez - vous ? Je ne penſe pas aſſez ageuſement de moi, répondis-je, croire que je puiſſe donner la moin- teinte à l'amitié que Monſieur de ez a pour le Comte de Diſenteuil. ſçavez, Monſieur, qu'il parle ſans de ſon mérite, & qu'il regarde ce comme ſon fils. Non, mon pére, uai-je, cet ami n'a d'attention pour ue parce que je ſuis votre fille. Vous abuſez, ma fille, repliqua-t-il, il era ſon neveu pour vous; & ſi je ne rompe point, qu'il me parle, que z-vous que je lui réponde ? Je ne pas me brouiller avec un ami de de trente ans; & je ne voudrois ous faire la moindre violence : je ue ſon âge n'eſt pas fait pour le vo- e puis vous aſſurer, Monſieur, lui , que ſi le Comte de Gondez m'a- été préſenté ſur le même pied que ieur de Monfrand, je n'aurois jamais perſonne de vous détourner d'une ce honorable, & que j'aurois con- e ſans nulle répugnance. Vous me ez, ma fille, me dit mon pére en m'em-

m'embraſſant. J
pé; nous le de
mais je ſuis cha
des diſpoſitions
eſtime autant q

Ce que mon
me fit faire qu
démarches de l
ſaiſiſſoit toutes
des marques d
tisfaction qu'il
près de moi.
qu'il s'étoit
commiſſion d
Brionſel; ma
de moi plus
de me déplair
rai, que ſa c
que ſa défiar
Il ſe tut un
des regards t
en ces terme

Il eſt un
demoiſelle,
votre ame,
agrémens d
me a de la r
tion; mais
tation, que
nées. C'eſ

raſſant. Je me ſuis peut-être trom-
ɔus le découvrirons dans la ſuite :
ſuis charmé de vous trouver dans
ɔoſitions, qui font que je vous
ıutant que je vous aime.
ue mon Pére venoit de me dire
ıire quelques attentions ſur les
ıes de Monſieur de Gondez, qui
toutes les occaſions à me donner
ques de ſon eſtime, & de la ſa-
ı qu'il avoit lorſqu'il étoit au-
noi. Enfin, il me dit un jour,
toit chargé avec plaiſir d'une
n de ma part pour le Comte de
; mais qu'il en avoit une auprès
lus délicate, & qu'il craignoit
laire en l'exécutant. Je l'aſſu-
a crainte étoit mal fondée, &
fiance me paroiſſoit injurieuſe.
ın moment, jettant ſur moi
s timides, & me parla enſuite
ıes.
ı homme dans le monde, Ma-
auſſi touché des qualités de
, que Monfrand l'étoit des
e votre perſonne. Cet hom-
ıaiſſance, & quelque réputa-
il ne l'a acquiſe, cette répu-
par une longue ſuite d'an-
ce nombre d'années qui lui
fait

fait craindre, que l'aveu d'une paſſion reſpectueuſe ne ſoit pas bien reçu de vous. Il ſent que vous pourriez faire ſa félicité : cependant, quelque opinion qu'il ait de vous, il appréhende de ne pouvoir contribuer à la votre. Monſieur de Brionſel ignore les ſentimens de cet Amant, qui n'oſe ſe découvrir, & dont je ſuis le truchement. Répondez, Mademoiſelle ; comment me dois-je comporter ? Je vous ai déja dit, Monſieur, repliquai-je, les qualités que je ſouhaiterois à un Mari. Mais ſi je ne me ſuis pas trompée ſur le chapitre du Marquis de Monfrand, je pourrois me tromper ſur le chapitre de quelque autre. Vous avez de l'amitié pour moi ; nulle paſſion ne vous préoccupe ; je m'en rapporte à vous. Si cet inconnu mérite votre eſtime, il faut qu'il ait quelques-unes de ces qualités que toute la France reconnoit en vous : c'en eſt aſſez pour moi, & vous pouvez agir comme vous le jugerez à propos, ſans craindre d'être déſavoué. Mon embarras redouble, Mademoiſelle, me repliqua Mr. de Gondez, par votre confiance. Eh ! comment aurai-je la hardieſſe de vous dire, que c'eſt moi qui vous adore ? Je ſuis plus heureuſe que je ne croyois, lui dis-je, de trouver dans cet inconnu, l'hom-

mme du monde que j'eſtime le plus.
z , Monſieur, parlez à mon pére
iment, vous ne trouverez nulle op-
ion de ma part; & je ſerois morti-
ſi vous en trouviez de la ſienne.
ieur de Gondez étoit ſi tranſporté,
ne put me répondre. Il me quitta,
ſa ſur le champ dans l'apartement
n pére. Ils revinrent enſemble,
ues momens après. Mon pére m'em-
tendrement, en me diſant, qu'il
lans une joie extrême de ſçavoir,
e bouche irréprochable, que j'o-
avec plaiſir à l'ordre qu'il me don-
regarder Mr. de Gondez comme
me qui alloit être mon Epoux.
extravagances de Monfrand m'a-
donné mauvaiſe opinion des jeu-
: je m'eſtimois heureuſe de ce
n pére n'avoit pas pris le ton ab-
ur me preſcrire un mariage que
ois. Je ne pouvois me flatter
oujours le même crédit ſur ſon
nſi, pour éviter cet embarras, je
minai ſans peine à épouſer un
gé, mais d'un vrai mérite, d'u-
e naiſſance, & d'un caractére
endre une femme heureuſe.
mariage fut fait très-promte-
ec une magnificence digne de
mon

mon mari. Le Comte de Difenteuil vint en pofte de fon Régiment, pour fe trouver à cette cérémonie. Sa préfence m'embarraffoit. Je fentois le tort que je pouvois faire à fa fortune : je craignois que la perte d'une groffe fucceffion ne l'obligeat à me regarder d'un mauvais œil, & que la liberté de fon génie, qui brilla dans toutes les fêtes qu'on nous donna, ne déguifat un chagrin intérieur : mais je ne le connoiffois pas.

Monfieur de Gondez avoit plus de foixante ans, & plus de foixante mille livres de rente, lorfque je l'époufai. Il avoit été un des hommes les mieux faits, & du plus grand air qu'il y eût à la Cour. Il joignoit à une humeur douce & complaifante un efprit gai, chofe rare dans un homme de cet âge. Les bleffures qu'il reçut à la premiére affaire de Hochftet, le forcérent de quitter le Service. Lorfqu'il fe retira, il étoit ancien Lieutenant-Général : cet accident l'arrêta dans fa carriére, & le fit refter à ce grade. Je l'époufai fans aucune répugnance : mais mon cœur conferva une liberté d'autant plus dangereufe, que je croyois que mon devoir & ma raifon étoient des barriéres que rien ne pourroit renverfer.

Je

Je n'avois point d'amour pour un mari qui en avoit beaucoup pour moi ; mais je l'eſtimois infiniment : j'avois une reconnoiſſance vive de ſes maniéres prévenantes, & ſur-tout, de la confiance qu'il avoit en moi. Ni ma jeuneſſe, ni ſon âge ſi diſproportionné au mien, ne lui donnoient nulle inquiétude : il me trouvoit une vertu douce, qu'une excellente éducation rendoit ferme : ma conduite, & mon attention ſur les bienſéances, lui donnoient une tranquillité, que je payois de la plus tendre amitié.

La Comteſſe de Venneville étoit mon amie. Notre amitié avoit commencé dès notre enfance : nous avions paſſé pluſieurs années enſemble à l'Abbaye de Saint-Antoine, & nous étions entrées dans le monde preſque en même tems. Depuis ſix mois, nous étions dans une plus étroite ſociété, par la paſſion que mon frére avoit pris pour elle. Elle étoit veuve, il y avoit quinze mois. Je déſirois ardemment qu'elle prît de l'amour pour mon frére, & qu'elle en prit aſſez pour lui donner la main. Elle avoit un éloignement horrible pour ſe remarier. Un mari farouche, violent, & jaloux, lui avoit fait faire des réflexions ſur les douceurs de la liberté.

Un

Un jour, que je voulois combattre ſes ſentimens, elle me dit : Il n'y a preſque jamais aſſez de ſympathie entre deux perſonnes qui s'uniſſent par un nœud que la mort ſeule peut rompre, pour oſer eſpérer qu'ils puiſſent, même avec beaucoup de raiſon, ſe rendre parfaitement heureux. Le devoir, qui éxige une tendreſſe réciproque, la détruit, ou l'empêche de naître. Nous avons tous, dans le cœur & dans l'eſprit, un certain germe de libertinage, qui ſouvent même n'eſt pas apperçu de nous, & que la contrainte dévelope & irrite. Je ſuis dans le cas, continua-t-elle : je n'ai preſque envie de rien, lorſque tout m'eſt permis ; mais j'aurois envie de bien des choſes, ſi tout m'étoit défendu. Les devoirs, dont nous inſtruit une bonne éducation, ne me coûtent jamais à ſuivre ; & les retours ſur moi-même, qui me les ordonnent, ne m'ont pas encore été à charge : mais ces mêmes devoirs me paroîtroient durs à remplir, ſi quelqu'un avoit le droit de me les montrer avec ſévérité. Vous n'y penſez pas, ma chére Comteſſe, lui disje : le caractére que vous me peignez là, eſt une eſpéce de monſtre ; le cœur n'eſt point fait avec tant d'imperfection. Je vous peins le cœur tel qu'il eſt, me repli-

qua-t-elle : pourquoi eſt-il fait de cette
niére ? Eſt-ce ma faute ? Vous êtes
p jeune & trop belle, lui dis-je, pour
'e ſans danger de ces ſortes de réfle-
ns. Il eſt vrai qu'elles peuvent vous
ner au plaiſir ; mais peut-être aux dé-
ıs de votre gloire. Vous êtes dans l'er-
ır, reprit-elle ; c'eſt la contrainte qui
ıt nous faire courir ce riſque, en nous
ſant naître le déſir de nous venger d'un
lavage que nous regardons toujours
mme injuſte. La liberté, au contraire,
us donne la force d'arrêter nos déſirs
r des réflexions, qui ne nous paroiſ-
ıt jamais trop ſévères lorſque nous ne
devons qu'à nous-mêmes.
Il y avoit près de deux ans que j'étois
ıriée, & que j'étois, je crois, la plus
ureuſe de toutes les femmes, quand la
rtune commença à ſe repentir de m'ê-
ſi favorable : elle ne put me ſouffrir
ıs long-tems la tranquillité dont je
ıiſſois.
J'allai un jour chez la Comteſſe de
enneville : j'y trouvai le Chevalier de
nime, ſon frére. Perſonne n'eſt entré
ıs agréablement dans le monde : une
ure aimable, un air noble, une phy-
nomie ouverte & ſpirituelle, une con-
rſation aiſée, & une douceur charman-
te,

te, prévenoient en sa faveur. Je ne l'avois jamais vû. Il avoit été entiérement défait, dans une des actions des plus vives de la derniére guerre; il fut fait prisonnier, après avoir été blessé dangereusement; il n'avoit pu être échangé pendant deux ans, par divers accidens étrangers à ce que je crois; & ce n'étoit qu'à la Paix d'Utrecht qu'il devoit son retour. La Comtesse me le présenta, en me priant de l'honorer de mon amitié; & m'assura, que je l'en trouverois digne, lorsque je le connoîtrois. Nous passames ensemble le reste du jour, qui se termina par un souper, qui fut assez gai. Ce fut dans ce souper, où je trouvai que le Chevalier de Fanime avoit des expressions singuliéres, sans être précieuses, & qu'il se faisoit écouter peut-être avec plus de plaisir, qu'on n'écouteroit des personnes qui auroient plus d'esprit, & l'imagination moins vive. Quoique j'aye peu de Littérature, je sentis que le Chevalier sçavoit quelque chose; & quand je l'ai connu plus particuliérement, j'ai bien vû qu'il auroit poussé ses connoissances plus loin, s'il n'avoit été dissipé par le commerce des femmes. Sa vanité, quoique très-déguisée, lui a fait rechercher la gloire de plaire plusieurs fois,

fois : je dis gloire, c'eſt
hommes appellent le libertin
cœur.

Je vis le Chevalier ſans
qu'il pourroit me plaire : je
accoutumée à me défier de
Le lendemain, Madame de
me l'amena : je le reçus ave
teſſe qui ſe reſſentoit de l'an
vois pour ſa ſœur. Le Chev.
manda la permiſſion de me vo
il me dit, qu'il y avoit trop
me connoître, pour ne pas
avec ardeur.

Quelques jours après, j'al
ra, avec la Comteſſe de Ve
Mademoiſelle de Juſſy. Au ſe
le Chevalier entra dans notr
étoit déja ſans doute inſtruit p
que je n'aimois pas la louan
tout celle qui tomboit ſur la f
ne me loua-t-il que ſur l'eſp
parla beaucoup de l'amitié que
de Venneville avoit pour m
dit, que cet attachement faiſo
à ſon diſcernement.

Pendant trois mois que je v
tous les jours le Chevalier, je
pe d'une politeſſe & d'une
que je n'attribuois qu'au ſimpl

monde, & à l'union qui étoit entre sa sœur & moi. Je m'apperçus bien qu'il devenoit rêveur, qu'il étoit moins brillant dans la conversation ; mais j'avoue que je m'en appercevois avec si peu de pénétration, que je lui en faisois des plaisanteries qui l'embarrassoient sans m'éclaircir.

Un jour que j'étois à la Comédie, avec la Comtesse, Mademoiselle de Jussy, & mon frére, le Chevalier vint nous joindre. La seconde Scéne de Monime & de Xipharès parut l'attendrir. Il fit un soupir, en disant, Qu'importe qu'ils soient obligés de se contraindre ? Sont-ils malheureux ? Ils s'aiment ! Ce discours, prononcé vivement par le Chevalier, me causa une émotion que je n'avois pas accoutumé de sentir; mais je n'attribuai ce mouvement, qu'à la situation attendrissante où je voyois Monime & Xipharès. Qu'il est dangereux, d'avoir assez de confiance en sa raison, pour lui laisser le soin de gouverner notre cœur ! Tôt ou tard elle est sa victime ; & lorsqu'elle est revenue de l'assoupissement où la tenoit un plaisir qu'elle croyoit innocent, elle voit avec honte sa défaite.

Madame de Venneville étoit un jour chez moi, avec Mademoiselle de Jussy &

& le Chevalier : mon frére propoſa d'aller à Auteuil, où il avoit une aſſez jolie maiſon. Le Chevalier opina pour une partie qui pouvoit être utile à ſes deſſeins. L'amitié qui étoit entre Mondelis & lui, venoit moins de la liaiſon qu'ils avoient contractée en faiſant leurs exercices dans la même Académie, & d'avoir ſervi preſque toujours dans les mêmes armées, que des vues qu'ils avoient tous les deux. Celles du Chevalier étoient plus myſtérieuſes que celles de mon frére : mais ce dernier, occupé de Madame de Venneville, & ſans doute ayant découvert les ſentimens du Chevalier, (qu'il ne croyoit de nulle conſéquence,) avoit pour lui beaucoup de complaiſance, & en eſpéroit des ſervices eſſentiels. Nous acceptames tous avec plaiſir la propoſition de mon frére ; & la partie fut réſolue pour le lendemain.

En arrivant à Auteuil, on nous conduiſit dans un grand Salon, dont les fenêtres donnoient ſur un aſſez beau Jardin. On avoit caché, dans l'extrémité d'une allée de charmille, un aſſez bon nombre d'excellens Muſiciens, pour que les ſons d'une ſymphonie aimable vinſſent juſqu'à nous. J'aime la Muſique, & je me livrai à celle-là. Le Chevalier,

voyant mon attention, me dit, que le Comte de Mondelis n'avoit pas chez lui ces Musiciens pour me faire rêver, & me donner occasion d'être seule dans une compagnie qui vouloit jouïr de ma conversation. J'avoue, lui dis-je, que j'aime la Musique, sur-tout celle qui, par des sons touchans, porte à une douce rêverie; & je ne vous pardonne pas de m'en faire sortir. Madame de Venneville me demanda dans ce moment, comment je trouvois ce petit Concert champêtre. Les reproches qu'on me fait de l'écouter avec trop d'application, sont, lui dis-je, les preuves du plaisir que j'ai à l'entendre: mais je ne suis guéres contente, ni de vous, ni du Chevalier, de m'en distraire. Je m'apperçus un instant après, que le Chevalier rêvoit: il me parut plaisant de prendre ma revanche. Ah! ah! lui dis-je, vous prenez donc les mêmes libertés que vous désapprouvez dans les autres? Vous rêvez; je vous y prens. J'en conviens, Madame, repliqua-t-il: mais l'objet de nos rêveries n'est pas le même; & si j'osois m'expliquer, vous jugeriez bien qui de nous deux a plus de raison de s'occuper de ses idées. Il n'eut pas le tems d'en dire davantage; dans ce moment on avertit qu'on avoit servi.

Le

Le fouper fut plus délicat que magnifique. Mademoifelle de Juffy y jetta une gayeté charmante : la Comteffe fut aimable; il y avoit de l'émulation dans nos Cavaliers, c'étoit à qui des deux diroit les chofes les plus galantes; & quoiqu'ils ne fuffent jaloux que d'une feule approbation, ils ménageoient fi bien leurs expreffions, qu'ils paroiffoient vouloir plaire également à toute la compagnie.

Mon frére a la voix belle, & chante avec goût : la Comteffe le pria, fur la fin du repas, de dire un air. Il obéit : mais oubliant qu'il étoit à table, il nous débita un récit tendre & plaintif. Mademoifelle de Juffy, après l'avoir écouté avec beaucoup d'attention, lui dit, Monfieur de Mondelis, vous nous direz, s'il vous plait, après cette Leçon de Jérémie, une petite chanfon réjouiffante; car vous n'avez encore chanté que pour vous. Nous rimes tous de ce reproche, qui n'étoit pas fans fondement. Mon frére en fut un peu déconcerté. Le Chevalier vint à fon fecours. Quoi! dit-il à cette aimable fille, l'amour fera fans ceffe l'objet de vos plaifanteries? Moi, repliqua-t-elle, plaifanter de l'Amour? Eh! comment le pourrois-je? Je ne le connois pas; je n'en ai que cette foible idée,

que les Tragédies, & quelques mauvais Romans m'en ont donné. En voilà assez, reprit mon frére, qui s'étoit un peu remis, pour vous faire voir, que cette passion n'est pas indigne de régner dans un cœur. Vous concluez ainsi, mon cher Comte, reprit Mademoiselle de Jussy: moi, je conclus le contraire. J'ai vû, Héros, Héroïnes, faire beaucoup d'extravagances; gémir, pleurer, répandre du sang; enfin acheter par mille traverses, quoi? peut-être un bonheur imaginaire. Vous êtes trop sévère, lui dit la Comtesse: l'Amour peut avoir des charmes si vifs, que nul autre plaisir ne lui est comparable; & si cette passion entraine après elle des chagrins, & quelquefois des malheurs, c'est la faute, non de la passion, mais presque toujours de ceux qui la ressentent. Et c'est presque toujours, repliqua Mademoiselle de Jussy, ce qui rend ma cause excellente, du moins pour moi, qui ne me flate pas d'être pourvûe d'un assez grand fonds de raison, pour me garantir des écueils de l'Amour. Enfin, mon ame n'est pas assez forte, pour supporter de grands événemens: de plus elle n'est point faite pour la tristesse. On dit qu'il en est de voluptueuses en Amour; je le veux croire, &

j'en

j'en ſuis fort aiſe, pour le plaiſir de ceux qui aiment : mais je n'ai pas aſſez d'eſprit, pour comprendre ces bizarres aſſemblages. Si je ne ſuis pas abſolument de l'avis de Mademoiſelle de Juſſy, dis-je alors, il ne s'en faut de guéres. Ah! Madame, s'écria le Chevalier, (en me regardant d'une maniére qui ne fut point équivoque pour moi,) c'eſt déja trop d'une Hérétique dans une ſociété! Que l'amitié que vous avez pour cette dangereuſe perſonne, que la vivacité de ſon génie, &, ſi j'oſe le dire, que les tours qu'elle employe avec un agrément infini pour ſoutenir une mauvaiſe Cauſe, ne vous éblouiſſent pas! Oui, Madame, l'Amour eſt l'unique paſſion qui peut occuper le cœur. La vie ſans lui eſt languiſſante; & quand on eſt aſſez heureux pour en être vivement touché, les obſtacles ne rebutent plus, on brave le danger. . . . . . Si Mademoiſelle de Juſſy eſt extrême, dis-je en l'interrompant, vous l'êtes auſſi. Je crois qu'il y a du vrai & du faux dans vos différens ſentimens; mais je crois auſſi, que de les réduire au vrai ſimple, & de vous en faire convenir, n'eſt pas choſe facile. Prendra cet emploi qui voudra, pour moi j'y renonce: je ne conſeille même à perſonne de

s'en charger. La converſation s'échauffa ; chacun prit parti, & ſoutint ſon opinion avec ce genre d'opiniâtreté qui fait briller l'eſprit, & ne bleſſe point la politeſſe.

Le Chevalier, en ſe levant de table, laiſſa tomber une Lettre de ſa poche : un mouvement, que je crus de pure curioſité, me la fit ramaſſer. Je vis, en la prenant, qu'elle étoit d'une écriture de femme ; j'en ſentis plus de plaiſir à la voler au Chevalier. Lorſque je fus chez moi, je voulus voir ce qu'elle contenoit. Elle étoit telle que vous allez la lire.

Deplemont vient de m'apprendre, que vous vouliez vous réconcilier avec moi. Vous ne ſçauriez mieux prendre votre tems ; car je ſuis malade à garder le lit, & je prétens mériter ma guériſon du Seigneur, en pardonnant à mes ennemis. Profitez du mouvement qui me porte à la pénitence.

Le croirez-vous, Madame ? cette Lettre me troubla. Je la relus, je cherchai à découvrir qui l'avoit écrite : ce trouble, & ma curioſité, ne me firent que trop ſentir, que le Chevalier devenoit l'ennemi de cette tranquillité qui faiſoit le bonheur de ma vie. Que j'eus de honte

te de l'état où je me trouvois ! Mes réflexions tumultueuſes ſe combattoient toutes. Je ne ſçavois quel parti je devois prendre. Le plus raiſonnable étoit d'éviter par-tout le Chevalier. J'y trouvois de l'impoſſibilité : il étoit frére de la Comteſſe ma plus tendre amie, dont Mondelis étoit amoureux. Mademoiſelle de Juſſy étoit liée avec toutes ces perſonnes ; & je ne pouvois, avec bienſéance, m'éloigner de cette ſociété. Hélas ! ce n'étoit que la foibleſſe de mon cœur, qui me faiſoit regarder tous ces obſtacles comme inſurmontables. Enfin je crus que mon devoir, qui m'avertiſſoit ſans ceſſe de la reconnoiſſance que je devois avoir pour un mari vertueux qui m'adoroit, triompheroit des mouvemens que ma foible raiſon déſapprouvoit. Je réſolus de redoubler d'attention, de ne plus regarder une ſeule de mes démarches, ni toutes celles du Chevalier, comme indifférentes. Pour m'affermir dans ce deſſein, je fus quelques jours ſans ſortir, & ſans recevoir perſonne chez moi : je ne voulus pas même voir, pendant cette petite retraite, la liſte de mon Suiſſe, de peur d'y trouver le nom du Chevalier ; & j'avoue, que la vanité de me croire dans ce moment au-deſſus de la plupart des

femmes, par la violence que je me faisois, tâchoit de me dédommager du plaisir que j'aurois eu de voir un homme dont je ne pouvois bannir l'idée.

Le quatriéme jour, je vis entrer mon frére, qui me fit des reproches de la part de Madame de Venneville. Il me proposa d'aller chez elle. En vain je voulus m'en défendre; il ne me fut pas possible de résister aux instances qu'il me fit. Je craignois mortellement de voir le Chevalier; je tremblois aussi, qu'on ne soupçonnat que je l'évitois; enfin ma foiblesse, plus que cette derniére réflexion, m'entraina malgré moi chez la Comtesse.

A peine y étois-je arrivée, que le Chevalier entra. Il me dit avec timidité, qu'il étoit venu quatre fois chez moi depuis quatre jours, sans qu'il lui eût été permis de m'assurer de son respect. Si je n'avois pas été incommodée, lui répondis-je d'un air froid, ma porte n'auroit été fermée à personne, & j'aurois reçu le frére de Madame de Venneville. Quoi! Madame, me repliqua-t-il, ce ne sera jamais que comme son frére que vous me regarderez? Je ne devrai donc, qu'à votre amitié pour elle, les égards que vous voudrez bien avoir pour un malheu-

heureux ? Dans ce moment, on annonça la Baronne de Valat. C'étoit une femme de trente-cinq ans : elle n'étoit pas belle, mais elle avoit mieux que de la beauté. Sa phyſionomie étoit fine & prévenante ; ſes maniéres, pleines d'agrémens ; enfin elle avoit les graces ſéduiſantes que donne la galanterie, & l'art de les déguiſer par des maniéres naturelles, qui faiſoient ſentir combien elle avoit d'eſprit. Le Chevalier fut embarraſſé de la voir, & je crus remarquer, qu'elle le regarda d'un air froid & étudié. La Comteſſe la reçut avec amitié, & ſe plaignit de ce qu'on la voyoit ſi rarement. J'ai été malade, lui dit la Baronne. Il n'y paroit pas, repliqua Madame de Venneville, car vous êtes charmante, & je vous trouve plus aimable que jamais. Vous êtes plus polie que ſincére, répondit la Baronne : je le pardonnerois, ſi c'étoit un homme qui me tint ce diſcours, & peut-être aurois-je la foibleſſe de le croire. Il eſt des hommes, continua-t-elle, que la nature a eu la malice de faire pour nous perſuader, c'eſt-à-dire, pour nous tromper. Elle regarda alors le Chevalier, & lui dit, A propos de tromper, Chevalier, vous êtes cauſe que Deplemont a une affaire avec

moi. Il m'a avancé une chose en votre nom, que sans doute vous n'avez pas seulement pensé à lui dire ; du moins j'ai lieu de le croire. Que m'a-t-il donc fait dire ? reprit le Chevalier un peu embarrassé. Pourquoi me le demander ? lui repliqua-t-elle : vous le sçavez, en supposant même qu'il vous a fait parler. Je conviens, Madame, lui dit le Chevalier, que je suis dans mon tort. Et de plus, reprit-elle vivement, & avec un ris forcé, je vous crois capable d'y être souvent. Le Chevalier rougit à ce trait. Heureusement pour lui, on vint l'avertir que sa chaise étoit prête. Il nous quitta, en disant à sa sœur, qu'il alloit à Versailles, où il comptoit de rester cinq ou six jours. Le désordre du Chevalier, & les discours de la Baronne, me mirent aisément au fait. Je ne doutai point que ce ne fût elle qui avoit écrit la Lettre que j'avois trouvée à Auteuil. Ma curiosité fut satisfaite, & mon trouble intérieur augmenta.

La Baronne de Valat resta encore assez long-tems chez la Comtesse : son esprit aimable & enjoué ne laissa pas languir la conversation. Je sentis malgré moi, un secret mouvement de dépit, de la voir si capable de plaire ; quoique j'eusse

j'eusse pénétré dans ses discours, que le Chevalier payoit mal ses sentimens. Lorsqu'elle fut sortie, je dis en badinant à la Comtesse : Ou je me trompe, ou la Baronne & le Chevalier se connoissent bien. Depuis plus d'un jour, me dit-elle. La Baronne ne dédaignoit pas les soins de mon frére avant sa prison d'Hollande, & je crois qu'elle voit avec dépit son peu d'attention à remarquer les avances qu'elle fait pour le rapprocher d'elle. Il pourroit, repliquai-je, sans faire de tort à son goût, ne pas tenir rigueur à une aussi jolie femme. Il est vrai, repartit la Comtesse ; mais la Baronne a un grand défaut pour mon frére, elle lui a plu autrefois. Ajoutez, repliquai-je, qu'il n'a pas été malheureux. La Comtesse sourit, & détourna une conversation, que je n'avois plus intérêt de suivre, étant suffisamment instruite.

Le lendemain, la Comtesse vint chez moi : Mademoiselle de Jussy s'y trouva. Sur les sept heures, nous fumes aux Thuilleries, avec mon frére. Au troisiéme tour d'allée, je vis le Chevalier. Je lui demandai s'il n'avoit pas été à Versailles. J'en arrive, Madame, me dit-il en s'approchant de moi. Je porte partout une inquiétude, qui ne me permet

pas

pas d'être long-tems dans le même lieu. Ce n'eſt que lorſque je vous ai trouvée, après vous avoir cherchée où vous n'étiez pas, que cette inquiétude m'abandonne, pour faire place à un mouvement.... Je le regardai d'un air ſi ſévère, qu'il ſe troubla, & me dit d'un ton mal aſſuré, Ah ! Madame, que ce regard me fait craindre que je ne ſois le plus malheureux de tous les hommes ! Dites, le plus téméraire, lui dis-je bruſquement.

Le diſcours du Chevalier me cauſa une émotion que je ne pouvois me pardonner. J'étois plus indignée de mes ſentimens, que des ſiens. Ce qu'il venoit de me dire étoit aſſez hardi, pour devoir me fâcher ; mais je ſentis avec honte, que les mouvemens que ſes diſcours m'inſpiroient, n'étoient pas des mouvemens de colére. Je rentrai chez moi, pleine de dépit. Quoi ! diſois-je, le Chevalier a l'audace de me dire qu'il m'aime, & je ne l'en punis pas de tout mon reſſentiment ! Ma raiſon arrêtera les mouvemens de mon cœur, qui voudroit me trahir. Je ſerai fidéle à la loi, que mon devoir m'impoſe. Oui, je fuirai le Chevalier. Je ferai plus, je lui montrerai un mépris outrageant : que ce ſoit le prix

de

de ſon ambition criminelle. J'étois dans cette ſituation violente, lorſque l'on me rendit une Lettre de Mr. de Gondez, qui m'apprenoit, qu'il arriveroit dans deux jours avec le Comte de Diſenteuil ſon neveu, qui, partant de Flandre, avoit été le joindre depuis trois mois à Gondez. Je ſentis une joie, que je ne puis vous exprimer, d'apprendre le retour de mon mari. Il vient, diſois-je, aider à ma raiſon, par ſa préſence, par l'amitié que j'ai pour lui, & par l'eſtime qu'il a pour moi, dont je ne me rendrai jamais indigne.

Enfin, Monſieur de Gondez arriva. Il y avoit ſix mois qu'il étoit abſent: je le reçus avec cet air ouvert, & cette amitié qui le charmoit toujours. Mais j'avois dans le cœur une confuſion extrême de l'état où il me trouvoit. Le Comte de Diſenteuil ne m'avoit point vûe depuis mon mariage: il crut me trouver plus aimable qu'il ne m'avoit laiſſée, & prit malgré lui une paſſion violente pour moi.

Quoique le Comte de Diſenteuil fût dans le monde au rang des gens bien faits, il ne l'étoit pas auſſi-bien que le Chevalier: il avoit moins de régularité dans les traits; mais la nobleſſe & la fi-

finesse de sa physionomie le dédommageoit de tout. Je n'ai connu à personne tant d'esprit : la justesse & la précision de ses idées n'avoient point desséché son imagination brillante & féconde ; le terme propre se présentoit toujours à lui avec une facilité, qui lui faisoit rendre avec force & netteté tout ce qu'il vouloit dire ; il sçavoit infiniment, & ce qu'il sçavoit n'étoit jamais à charge à personne ; il ne tiroit nulle vanité de son érudition, ni de la facilité qu'il avoit d'écrire également bien & en Vers & en Prose ; rien n'échapoit à sa pénétration ; la droiture de son cœur ne lui permettoit ni détour, ni manœuvre ; & la conduite, que vous lui allez voir tenir, vous instruira de sa discrétion, de sa sagesse ; & de sa générosité. Il étoit né, de son propre aveu, railleur : la raison, & l'usage du monde, l'avoient corrigé, & en avoient fait un Cavalier parfait. Tout le monde l'estimoit. L'envie, ni la jalousie, n'osoient attaquer un mérite si connu. Il s'étoit acquis beaucoup d'honneur à la guerre ; & par une grande exactitude pour le Service, & des actions brillantes, il avoit mérité de passer très-vîte, du grade de Mestre de Camp de Cavalerie, à celui de Brigadier.

Quel-

Quelques jours après l'arrivée de Monſieur de Gondez, il alla chez Madame de Venneville. Il y trouva le Chevalier de Fanime, qui n'oublia rien pour ſe faire regarder de lui avec bien-veillance, & ſon deſſein lui réuſſit.

Le lendemain, on annonça Madame de Venneville & le Chevalier de Fanime. Monſieur de Gondez étoit dans mon apartement. La confiance, qu'il avoit en moi, l'empêcha de voir le déſordre avec lequel je reçus le Chevalier. Dieux! que le moindre reproche, que ſe fait une ame accoutumée à l'innocence, eſt capable de l'effaroucher! Je regardois le Chevalier comme l'ennemi mortel de ma gloire, & peut-être du repos de Monſieur de Gondez.

Durant un mois, j'évitai le Chevalier avec tant de ſoin, qu'il ne put trouver le moment de me dire un mot en particulier. Ses yeux ſeuls, & ſa contenance abattue, parloient pour lui. Je voyois plus rarement Madame de Venneville : je n'allai plus chez elle, ſans Monſieur de Gondez. Un jour qu'il y étoit ſans moi, Mademoiſelle de Juſſy propoſa d'aller paſſer quelques jours dans une belle maiſon qu'elle avoit à S. Maur. Tout le monde accepta la partie : mon mari

ſe

ſe chargea de me la faire agréer ; il me l'annonça le ſoir. Sa confiance me déſeſpéroit ; j'aurois voulu qu'il eût craint le Chevalier, qu'il eût été moins ſûr de ma vertu, & qu'il n'eût point regardé ma conduite paſſée comme un garant que je ne pouvois jamais la démentir.

Pour éviter d'aller à S. Maur, je voulus me ſervir du prétexte que mon pére étoit indiſpoſé ; mais l'incommodité de Monſieur de Brionſel parut trop légére à Monſieur de Gondez, pour m'empêcher d'aller à la Campagne trois ou quatre jours. Il faut que vous y veniez, me dit-il ; je vous promets que vous vous réjouïrez à merveille. Diſenteuil ſera des nôtres ; il ne gâte rien à une partie de plaiſir : & le Chevalier de Fanime, qui doit en être, ne contribuera pas peu à la rendre aimable.

Nous partimes donc pour aller à S. Maur. Un ſecret contentement étoit peint ſur le viſage du Chevalier. Le premier jour ſe paſſa en promenades & en converſations générales. Diſenteuil ne négligeoit rien, pour me faire deviner qu'il m'aimoit éperdûment.

Le lendemain, nous nous aſſemblames dans un ſalon où les differens apartemens

de

de la maiſon aboutiſſoient. Diſenteuil ne s'y trouva point. On le demanda : un laquais nous dit qu'il avoit pris le chemin d'un petit bois, dont les allées forment une étoile, & qui eſt au bout d'un grand parterre. Nous l'y fumes chercher. Mademoiſelle de Juſſy l'apperçut aſſis ſur un banc. Il nous tournoit le dos : elle s'approcha de lui, ſans en être vûe, & le ſurprit écrivant ſur des tablettes, qu'elle lui enleva par-deſſus la tête. Cette fille vive revint à nous en courant. Diſenteuil la ſuivoit, & crioit, Au voleur, qu'on l'arrête! Nous ſommes tous de ſa bande, lui dit la Comteſſe: les tablettes ſont de bonne priſe ; elles ſeront viſitées, & nous déciderons après ce que nous en ferons. Elle les prit à Mademoiſelle de Juſſy, & y lut ces Vers.

Gardez - vous bien d'aborder en ces lieux,
Vous, qui craignez les amoureuſes chaines :
Nymphes y ſont, portant de certains yeux,
Plus dangereux que le chant des Sirénes.

Eſprit,

Eſprit, beauté, brillent dans ce ſéjour :
Jeux & plaiſirs, & même le myſtére,
A qui mieux mieux aux Nymphes font leur cour ;
Et Vénus ſeule en murmure à Cythére.

L'Amour ſourit du mouvement jaloux,
Qu'il apperçoit dans le cœur de ſa Mére :
Puis, pour venir ſe ranger près de vous,
Il fend les airs de ſon aîle légére.

Ce Dieu deſcend, ſe cache dans un If,
De ſon Carquois fait ſoudain l'inventaire,
Bande ſon Arc... d'un œil vindicatif,
Il vous regarde... Eh! que prétend-il faire ?

Quoi, vous riez ? Mais rirez-vous long-tems ?
L'Amour dit non. Ce *non* eſt un Oracle.

Pour vaincre il faut choiſir certains inſtans :
Se ſauver lors, ce ſeroit grand miracle.

N'eſpérez pas de le voir arriver :
Il faut ſubir tôt ou tard ſa puiſſance.
Ah ! comme vous j'ai voulu le braver,
Et le cruel en a tiré vengeance.

Tout le monde loua la fiction galante du Comte. Madame de Venneville en fit remarquer toute la délicateſſe : elle revint plus d'une fois ſur le détour adroit que Diſenteuil avoit pris pour dévoiler les ſentimens de ſon cœur. Elle ajouta, que la perſonne qui étoit le principal objet de ſon ouvrage, de quelque caractére qu'elle fût, ne pouvoit déſaprouver une déclaration ſi circonſpecte. Mon avis fut, que les Vers en général étoient bien tournés ; mais que l'on ne devoit tirer nulle conſéquence des deux derniers : qu'il falloit que l'Auteur finît ; qu'en parlant de lui la chute devenoit plus heureuſe ; & que ſans doute c'étoit une continuation de fiction, dont toutes les Dames devoient le remercier en général, & nulle en particulier. Diſenteuil ne me répondit

répondit que par un regard qui valoit presque un démenti, & qui m'embarrassa. Heureusement, m'étant apperçue que Mademoiselle de Jussy n'avoit point encore parlé, je lui dis; Eh bien! belle rêveuse, opinez donc sur les Vers du Comte. Elle rêva encore un moment, & chanta ensuite sur un Air fort connu, ce couplet.

Ni ce Dieu si rempli de charmes,
Ni ces victorieuses armes,
Ne s'offrent point à mes regards.
Pour pouvoir finement se plaindre,
Disenteuil a forgé les dards,
Qu'il veut en vain nous faire craindre.

Quoique Mademoiselle de Jussy ne chantât pas bien réguliérement, elle avoit la voix jolie, & la grace ne l'abandonnoit jamais. Je lui fis un petit reproche de ce que son impromtu sembloit contrarier mon sentiment sur les Vers du Comte. J'avois voulu insinuer, qu'il n'étoit point amoureux; & elle laissoit penser qu'il l'étoit. Vous êtes plus pénétrante qu'il ne faut, Mademoiselle, ajoutai-je, pour déveloper si un Cavalier parle selon ce qu'il pense, ou bien si c'est

c'eſt ſimplement l'eſprit de galanterie qui le fait parler. Et ſi j'ai rencontré juſte ? me repliqua-t-elle. En ce cas, lui dis-je, le Comte vous en ſçaura gré ; & je répons, qu'il ne payera point d'ingratitude une pénétration qui eſt d'un heureux préſage pour lui. Ne me raillez point ſur ſon compte, reprit-elle : s'il me regardoit d'un air de diſtinction, je ne ſerois pas ſi myſtérieuſe que vous le ſeriez dans le même cas. Vous auriez raiſon, lui dis-je ; mais moi... Mais vous, repartit-elle en me coupant la parole, vous auriez, il eſt vrai, de bonnes raiſons pour ne pas l'écouter : cependant, un myſtére trop étudié pourroit être équivoque. Tout le monde fut de l'avis de cette aimable fille, & la converſation, devenue générale, me tira d'un embarras où je m'étois jettée aſſez mal à propos.

Sur la fin du jour, nous fumes dans les jardins de Monſieur le Duc ; & ſans que je m'en fuſſe apperçue, je me trouvai ſeule avec le Chevalier. Je lui parus embarraſſée. Pourquoi, Madame, me dit-il, vous appercevez-vous ſi-tôt d'un bien que je ne dois qu'au hazard ? & pourquoi faut-il que je ſois aſſez malheureux, pour que vous cherchiez à me l'arracher ? Voyant que j'avançois pour

rejoindre

rejoindre la compagnie, Que craignez-vous, Madame, continua-t-il, d'un homme qui vous adore avec tout le respect que vous inspirez, & qui aimeroit mieux perdre la vie, que de vous déplaire ? Votre indifférence, que dis-je ! vos mépris, ni le soin que vous prenez de me punir d'un amour que vous avez fait naître malgré vous, ne l'arracheront jamais de mon cœur. Quelle est ma surprise ! lui dis-je : vous osez me parler de passion, à moi qui me fais un crime d'en avoir seulement entendu l'aveu ! Je ne vous répondrai point avec la dureté que vous méritez ; mais pour ne plus être exposée à votre témérité, je vous éviterai, que dis-je ! je vous fuirai toujours. Ah ! Madame, s'écria-t-il, suis-je donc si criminel de vous adorer. Punissez-moi par votre indifférence ; mais ne me faites pas craindre un malheur capable de me désespérer. Je ne vous éviterai que pour remplir mon devoir, repris-je, & pour oublier que vous m'avez découvert des sentimens dont je suis offensée. Vous les oublierez sans peine ces sentimens, me repliqua t-il ; ou si vous vous en rappellez par hazard le souvenir, ce ne sera que pour me haïr. Je ne veux point haïr, lui dis-je ; j'aime mieux oublier. J'entendis, dans ce moment,

ment, quelqu'un aſſez près de nous. C'étoit Diſenteuil. Je crus le voir chercher dans mes yeux le ſujet d'une agitation que je ne pouvois entiérement cacher. Je le vis examiner le Chevalier d'un air inquiet. C'étoit pour moi le comble des malheurs, que de penſer que Diſenteuil pouvoit me croire capable d'approuver une paſſion qu'il étoit aiſé de découvrir dans le trouble du Chevalier : je craignois que ce n'en fût aſſez pour l'autoriſer lui-même à me parler de la ſienne : cette crainte augmentoit encore mon trouble.

Lorſque nous fumes rentrés, Mademoiſelle de Juſſy propoſa une partie de jeu. Ce qui s'étoit paſſé dans le parc m'avoit ſi émue, que je me trouvai mal : on me porta ſur un lit, dans une chambre à côté de celle où l'on jouoit. Lorſqu'on m'eut donné le ſecours néceſſaire, je priai qu'on me laiſſât un moment de repos. Peut-être une heure après, je vis entrer le Chevalier. Que je ſuis à plaindre, Madame, me dit-il, de toujours ſentir l'excès de mon amour par des traits douloureux ! & me condamnez-vous à ne jamais ſentir un inſtant de joie? Ceſſez, lui repliquai-je, de me perſécuter : ſi l'on pardonne une premiére fau-

te, la ſeconde irrite. Il eſt ici des gens pénétrans, qui peut-être pourroient penſer que j'approuve l'attention que vous avez de chercher l'occaſion de me parler en particulier : ſi cela arrive, je vous haïrai; & je vous ai déja dit que je ne le voulois pas. Le Chevalier alloit me répondre, lorſque j'entendis du bruit à la porte de la chambre : c'étoit encore Diſenteuil. Le Chevalier ſortit preſque ſur le champ. Le Chevalier de Fanime, me dit Diſenteuil, ſeroit-il aſſez heureux, Madame, pour vous avoir perſuadé qu'il eſt celui qui s'eſt ſenti le plus vivement touché de votre indiſpoſition ? & ce malheur me ſeroit-il reſervé ? Je crois, lui repliquai-je, que tout le monde ici a aſſez d'amitié pour moi, pour prendre intérêt à ce qui me regarde. Je me levai, en achevant ces mots ; & de crainte d'entendre ſa réponſe, je me fis effort pour paſſer dans la chambre où étoit tout le monde.

Nous nous ſéparames le lendemain. J'arrivai chez moi, l'ame agitée de tout ce qui s'étoit paſſé à Saint-Maur. Ma raiſon, qui combattoit durement les mouvemens de mon cœur, y remit une fauſſe tranquillité : mais malgré cette tranquillité, je réſolus d'éviter le Chevalier,

&

& de prendre toutes les mesures qui pouvoient me soustraire aux empressemens de Disenteuil.

Je restai quelques jours sans sortir & sans recevoir des visites : j'étois d'une tristesse qui allarmoit Monsieur de Gondez pour ma santé. Disenteuil ne me quittoit point. Qu'il m'auroit été d'un utile secours contre moi-même, s'il ne m'avoit pas aimée ! Son esprit m'auroit amusé & dissipé. Sa droite raison, dont je ne me serois point défiée, m'auroit fait appercevoir que la mienne me servoit mal. J'aurois peut-être mérité de lui, par une demi-confidence, qui ne m'auroit point découverte d'une maniére à me faire rougir, des conseils sages, capables de remettre le calme dans une ame cruellement agitée. Il faut lui rendre justice, personne ne connoissoit mieux le cœur que Disenteuil : l'étude, qu'il en avoit faite toute sa vie, lui en faisoit débrouiller sans peine tous les mouvemens, même ceux qui paroissent se combattre. Je lui aurois laissé voir les miens ; & en me faisant connoitre finement les piéges que ma foiblesse me tendoit, il m'auroit donné, sans me les indiquer grossiérement, les moyens de les éviter.

Monsieur de Gondez fut obligé d'al-

ler à Verſailles avec mon frére : ils y reſtérent quinze jours, Je ne vis point, pendant tout ce tems-là, ni Madame de Venneville, ni le Chevalier. Diſenteuil, qui étoit reſté à Paris, & qui logeoit chez ſon oncle, avoit occaſion de me voir tous les jours : il s'apperçut bien-tôt, que j'évitois avec ſoin de me trouver ſeule avec lui. Il me dit un jour, Que vous ai-je fait, Madame ? J'ai la douleur de vous trouver toujours occupée du ſoin de m'éviter. Auriez-vous déviné que je vous adore ? & m'en puniſſez-vous, même avant d'avoir oſé vous le dire ? Ah ! la ſévérité que je lis dans ce moment dans vos yeux, ne m'annonce que trop mon malheur. Puiſque mes yeux, lui dis-je, réuſſiſſent ſi bien à vous faire connoitre mes ſentimens, je leur laiſſerai le ſoin de vous apprendre combien je déſapprouve les votres.

Lorſque Monſieur de Gondez fut de retour de Verſailles, je l'engageai d'aller dans une terre qu'il avoit à quinze lieues de Paris. C'étoit à la fin de l'Automne, qui fut très belle cette année. Je partis ſans voir Madame de Venneville, à qui j'envoyai faire des excuſes par Souville. Diſenteuil reſta à Paris, pour

pour des affaires dont ſon oncle le chargea : il parut touché de ne pas être du voyage. C'étoit pour moi une douceur infinie, de penſer que j'allois être libre. Diſenteuil ne me laiſſa pas longtems cette ſatisfaction. Il arriva huit jours après : il avoit terminé promtement, & trop bien les affaires de Monſieur de Gondez, qui le reçut avec un plaiſir extrême.

Deux jours après ſon arrivée, j'entendis du bruit dans la Cour du Château : quelle fut ma ſurpriſe, lorſque je vis le Chevalier, Madame de Venneville, Mademoiſelle de Juſſy, & mon frére ! Quoi ! dis-je, ſerai-je toujoujours expoſée aux perſécutions d'un amour que je crains ? Trouverai-je toujours le Chevalier partout où je le fuis ? Mon trouble intérieur n'échapa pas à la pénétration de Diſenteuil, & je vis le ſien dans ſes yeux: auſſi m'épargna-t-il le ſoin d'éviter que le Chevalier pût me parler en particulier; il ne me quitta point. Ma raiſon approuva une importunité, qui me ſauvoit des entretiens dont je connoiſſois le danger.

Le troiſiéme jour de l'arrivée de cette compagnie, je priai mon frére d'engager Madame de Venneville à partir. Mon frére, qui avoit pénétré l'amour du Che-

valier, me dit, Pourquoi voulez-vous que la Comteſſe & moi ſoyons les victimes de la paſſion que je crois que Fanime a pour vous? Que vous importe qu'il vous aime? Il vous laiſſe, par ſon reſpect, la liberté de l'ignorer. Je rougis à ce diſcours; mais me remettant auſſi-tôt, je lui dis: Vous devez prendre trop d'intérêt à ma gloire, & à l'eſtime que Monſieur de Gondez a pour moi, pour regarder comme une choſe indifférente les ſoins empreſſés du Chevalier. S'il eſt vrai qu'il m'aime, je ne veux point nourrir ſa paſſion, par une affectation de ne pas m'appercevoir de tout ce qu'il pourroit faire pour me la prouver. Les hommes, naturellement vains, fondent des eſpérances ſouvent ſur des choſes innocentes: dès qu'une femme raiſonnable s'en apperçoit, elle doit les retrancher, ou elle devient criminelle; & une femme vertueuſe doit l'être aſſez pour ſe craindre elle-même.

Je voyois Diſenteuil charmé du dépit, & de l'impatience, que le Chevalier ne pouvoit cacher. La douleur d'un rival, qu'il privoit adroitement de la ſatisfaction de me parler ſans témoins, étoit pour lui la ſource d'un plaiſir malin, dont je ſentis qu'il jouïſſoit. Enfin, le jour que

que cette compagnie si embarrassante pour moi partit, le Chevalier trouva le moment de s'approcher de moi pendant que je faisois des nœuds ; il ouvrit mon panier, sous prétexte de voir mon ouvrage, & en le refermant, il y laissa tomber cette lettre.

Passer quatre jours avec vous, sans trouver un instant à vous entretenir, c'est passer quatre jours dans un désespoir d'autant plus vif, qu'il a falu le cacher. Mon respect, égal à ma tendresse, a retenu mes mouvemens. Si le Ciel avoit mis dans votre cœur quelques dispositions favorables pour moi, mon embarras m'auroit mieux servi que tout ce que j'aurois pu vous dire. Mais non : vous n'avez rien vû, vous n'avez rien voulu voir, & je pars avec une certitude de malheur, qui me fait encore craindre que vous ne lisiez pas seulement cette lettre.

J'avois soutenu la présence du Chevalier, sans que ma raison en eût été trop étonnée : cette lettre, que je n'eus pas la force de ne pas lire, m'attendrit. Dans mon premier mouvement de dépit contre moi-même, je voulus déchirer ce fatal écrit, & je ne le déchirai qu'à de-

mi. L'idée du devoir se présentoit dans toute sa sévérité, & ne triomphoit point d'une foiblesse qne je ne pouvois plus me déguiser. Une douleur amére, qui me faisoit sentir combien le Chevalier m'étoit cher, étoit le triste fruit de mes refléxions.

Je restai un mois dans cette terre, dans une agitation continuelle, n'étant jamais une heure dans la même situation d'esprit. J'avois un fonds de tristesse, que rien ne pouvoit dissiper, & qui ne m'avertissoit que trop, que je ne devois point attendre du tems le retour d'une tranquilité que j'avois perduë sans m'en appercevoir. Funeste effet d'une passion; qui avoit pris trop d'empire! Je ne travaillois point à oublier le Chevalier, le seul homme dangereux pour moi; mon attention n'étoit qu'à éviter les conversations particuliéres de Disenteuil, moins redoutable que le Chevalier. J'étois toujours avec Monsieur de Gondez, ou renfermée dans mon cabinet avec Souville. Que je suis malheureuse! lui disois-je souvent: Disenteuil m'aime; je le sçai, & je suis privée, par cette contrainte, du commerce aimable d'un homme que j'estime tant. Avant d'avoir fait la fatale découverte de sa passion, j'étois charmée d'être

d'être avec lui. Le brillant de ſon eſprit s'accordoit toujours avec la plus droite raiſon : mais cette malheureuſe paſſion l'a dérangé au point de ne pas le reconnoitre ; & je vois ce changement avec trop de douleur, pour m'expoſer à l'occaſion qui forceroit mon devoir de lui impoſer la dure loi de ne me voir jamais.

Un jour, Monſieur de Gondez alla chez un Gentilhomme du voiſinage. Diſenteuil ne l'accompagna point, ſous le ſpécieux prétexte de ne pas me laiſſer ſeule : je ne pus donc l'éviter ce jour-là. Enfin, Madame, me dit-il, vous ne pourrez pas aujourd'hui me refuſer de jetter les yeux ſur moi ; mais vous les y jetterez ſans pitié, & peut-être avec colére. Si vous n'avez rien à me dire, lui repliquai-je, qui bleſſe votre devoir & le mien, vous ne verrez point de colére dans mes yeux ; & je vous eſtime aſſez, pour vouloir ignorer de quel genre eſt la pitié que vous déſireriez. Non, Madame, me dit-il, vous ne l'ignorez pas : vous ſçavez que je vous adore ; je vous le dis en tremblant, ma vie eſt attachée au bonheur de vous aimer & de vous voir, même en m'accablant de rigueurs. Il ne dépend pas de moi, lui dis-je,

de vous ôter ce plaisir empoisonné ; mais du moins, il dépendra de moi de vous montrer à tous les instans, à quel point je me trouve offensée de vos sentimens. Je croyois, que le respect que vous devez à un oncle, à qui vous êtes cher, les arrêteroit : vous oubliez ce respect ; je vous en ferai souvenir par ma conduite. Ah ! Madame, s'écria Disenteuil, que vous me punissez rigoureusement de vous trouver la plus aimable de toutes les femmes, & la seule qui soit digne d'inspirer une aussi respectueuse passion que celle que je ressens pour vous ! Cette conversation me gênoit trop, pour n'en pas désirer la fin. Je quittai Disenteuil si brusquement, qu'il n'osa me suivre.

Nous arrivames à Paris. Je ne fus point chez Madame de Venneville : je priai mon frére de lui dire, que des raisons particuliéres m'empêcheroient de la voir ; mais que ni mon estime, ni mon amitié pour elle, ne souffriroient nulle altération de cette réserve. Il y avoit environ quinze jours que les choses étoient en cet état, lorsque je vis entrer un matin la Comtesse, qui me parla en ces termes.

Je viens me plaindre de vous à vous-même. Vous êtes la plus injuste de toutes les femmes. Vous rendez mon frére

le

le plus malheureux des hommes ; & vous paroiſſez renoncer à l'amitié qui a toujours été entre nous. Le crime de mon frére eſt de vous adorer ; le mien eſt d'être ſa ſœur. Vous le puniſſez de vous aimer, & d'avoir oſé vous le dire, en l'évitant par-tout ; & pour l'éviter plus ſurement, vous rompez les nœuds d'une liaiſon tendre, & formée entre nous dès notre enfance. Le déſordre où j'étois ne me permettoit pas de répondre à la Comteſſe : je l'aimois véritablement ; il m'en coûtoit d'autant plus pour m'arracher au plaiſir de la voir, qu'elle étoit la ſœur du Chevalier. En effet, que ne ſouffrois-je point pour les éviter tous deux ! La Comteſſe, ſurpriſe de mon ſilence, me dit, Eh bien ! il faut vous délivrer d'un amour qui bleſſe votre vertu. Mon frére ſe condamne au ſilence ; ſon cœur renfermera ſi bien ſon ſecret, que ni ſa bouche, ni ſes yeux, ne vous en inſtruiront plus.... Eh quoi ! dit-elle, voyant que je ne répondois rien, voudriez-vous le punir d'un crime dont vous ne verrez plus aucune trace ? Pourquoi voulez-vous que je ſois la victime d'une rigueur qui n'aura plus de fondement ? Souffrez, continua-t-elle, que je vous parle avec la franchiſe d'une amie : que voulez-vous que

l'on pense de votre éloignement pour moi ? De quelle raison éblouïrez-vous Monsieur de Gondez ? Que direz-vous à un pére & à un frére, qui vous demanderont de quoi je suis coupable ? Enfin comment me justifierez-vous dans le monde, qui pénétré d'estime pour vous, croira que je me suis rendue indigne de la vôtre & se repentira de m'avoir accordé la sienne. La Comtesse prononça ces derniéres paroles d'une maniére si pénétrée, qu'elle m'attendrit. Je l'embrassai, en lui disant : Et bien ! ma chére Comtesse, je vivrai avec vous comme par le passé: mais aussi, si le Chevalier de Fanime donne un démenti à ce que vous venez de me promettre, ne vous plaignez plus de la conduite que je tiendrai; car je n'écouterai que mon devoir. J'accepte les conditions du Traité, me dit la Comtesse; & je vous trouve si raisonnable, que je veux passer avec vous tout le jour : ce n'est pas trop, pour le plaisir que je ressens de vous voir accorder quelque chose à notre amitié. Dans ce moment, Monsieur de Gondez, Disenteuil, & mon frére entrérent. Disenteuil parut surpris de voir Madame de Venneville : sa pénétration lui avoit fait apercevoir, que je fuyois le Chevalier, & que je négligeois sa sœur.

C'é-

C'étoit pour lui une consolation dans son malheur : cette idée lui donnoit sans doute des forces pour soutenir le silence qu'il gardoit depuis mon retour.

Monsieur de Gondez aimoit fort Madame de Venneville ; il désiroit avec ardeur, qu'elle donnât la main à mon frére : je le souhaitois de même, mais sans presque l'espérer. Mon frére nous engagea, la Comtesse & moi, d'aller à Ino & Melicerte, Tragédie nouvelle, qui avoit une sorte de réputation. Une demi-heure avant de monter en carrosse, un de mes gens entra dans mon cabinet où j'étois passée, & me rendit une lettre. Je lui demandai de quelle part elle venoit. Il me dit, que le Suisse venoit de la recevoir, & la lui venoit de donner. Je l'ouvris, sans soupçonner de qui elle pouvoit être, & j'y trouvai ces mots.

Ne donnez pas toute votre attention, ni votre pitié, aux infortunes d'Ino & de Mélicerte. La situation où je me trouve est mille fois plus violente, que celle où l'Auteur a mis les Personnages de sa Tragédie. Etre jaloux à la fureur est le moindre des maux que j'envisage en vous adorant : cependant, je vous adorerai toujours ; le sort en est jetté.

té. Si, en lisant cette Lettre, vous ne dévinez pas qui vous écrit, vous êtes la plus injuste de toutes les femmes.

Je ne puis vous exprimer dans quelle douleur me jetta cette lettre. Je reconnus Disenteuil; je ne doutai plus qu'il n'eût pénétré l'amour du Chevalier; je tremblois qu'il ne crût que je donnois un aveu, du moins tacite, à cet amour. Je me souvins, dans ce moment, de ce qu'il m'avoit dit à S. Maur, quand il trouva le Chevalier dans la chambre où l'on m'avoit portée. La dureté de ma conduite ne pouvoit me rassurer contre les soupçons offensans que je croyois entrevoir dans la lettre de Disenteuil. Ils paroissoient fondés, pour un homme qui regarde tout avec des yeux jaloux; & c'étoit-là mon désespoir. J'étois dans ces agitations intérieures, lorsque Madame de Venneville entra dans mon cabinet. Elle me demanda ce qui pouvoit causer l'émotion, où je paroissois être. Je lui dis, que je venois d'apprendre une chose qui me touchoit vivement; & d'un ton d'amitié, je la priai de ne pas m'en demander davantage. Je ne voulois point lui avoüer l'amour de Disenteuil: c'étoit déja assez que le Chevalier m'aimât, sans le

e rendre jaloux. La prudence m'ordonnoit de me taire. Il eſt toujours dangereux, que deux hommes ſe connoiſſent pour rivaux : toute femme, qui ſe reſpecte, doit le craindre.

Le Chevalier ſe trouva à la porte de notre loge ; lorſque nous fumes à la Comédie : il m'aborda preſque en tremblant. Je le reçus d'un air d'autant plus froid, que je lui faiſois un crime des ſoupçons & de la hardieſſe de Diſenteuil. J'étois dans une agitation violente, qui paroiſſoit même ſur mon viſage. Le Chevalier n'oſa jamais me demander ce que j'avois ; à peine oſoit-il jetter les yeux ſur moi. Diſenteuil étoit ſur le théatre : au cinquiéme acte, il ſe fit ouvrir notre loge ; & en s'approchant de moi, il me demanda, ſi j'avois épuiſé toute ma pitié en faveur d'Ino & de Melicerte. J'accorde ma pitié, lui dis-je aſſez haut, aux malheureux ; mais je ſçai la refuſer à ceux qui courent témérairement après leurs infortunes. Je prononçai ces paroles d'un ton ſi ferme, que je lui ôtai la hardieſſe de me répondre. Le Chevalier étoit aſſez près de moi pour m'entendre : ce diſcours le fit trembler. Mon frére, pour achever de m'accabler, lui demanda s'il ne venoit pas ſouper chez moi. Je ſuis prêt à faire tout

tout ce que Madame m'ordonnera, ré pondit le Chevalier : j'attens ſes ordres. Je ne pus me diſpenſer de lui di re, qu'il étoit le maître de ne pas nou quitter.

Après le ſouper, nous paſſames dans mon apartement. La Tragédie, que nous avions vûë, fut le ſujet de la converſation. Nous dimes ſimplement & en général, la Comteſſe & moi, l'impreſſion que cette piéce nous avoit faite. Le Chevalier s'aviſa de vouloir la détailler : il loüa l'endroit où Melicerte demande avec empreſſement de revoir cette Eſclave qui l'a ſi fort intéreſſé à ſon arrivée. Diſenteuil, qui n'avoit point encore parlé, dit au Chevalier, qu'il étoit ſurpris, que cette petite ſituation romaneſque l'eût ſéduit : que les mouvemens confus de la nature, qui vouloient ſe déveloper dans le cœur de Melicerte, n'avoient rien d'aſſez ſenſible pour remuer l'ame : que ſans doute, quelque diſtraction lui avoit ôté l'attention que méritoit la ſcéne de la déclaration de Melicerte à la Princeſſe, & celle où il prend congé d'elle ſans ſçavoir ſi l'aveu de ſa tendreſſe a plu. Voilà, continua-t-il, des ſentimens qui font une impreſſion ſûre & générale. Mais, reprit le Chevalier, cet endroit que j'ai remarqué,

marqué, n'a pas emporté mon ſuffrage ſeul; lui refuſez-vous le votre ? Pour que je trouve du beau, il faut, repliqua Diſenteuil, que je puiſſe m'en rendre compte à moi-même. Je ne juge point avec précipitation : je regarde, autant que je le puis, un objet par toutes les faces ; & lorſque, par de juſtes rapports, je le trouve digne de toute mon eſtime, que je puis dire les raiſons qui me déterminent à l'approuver, je prononce, ſans craindre la contradiction. Si j'étois, par exemple, amoureux, que j'euſſe un ami qui ne connût point l'objet de ma tendreſſe, & à qui je voudrois juſtifier ma paſſion, je lui ferois un portrait ſi vif & ſi reſſemblant, que je pourrois bien ſur le champ en faire mon rival. Telle eſt la force de la vérité peinte avec juſteſſe. Ce dernier trait, qui entroit d'une maniére un peu forcée dans cette diſſertation, embarraſſa le Chevalier. Diſenteuil s'en apperçut, & en homme du monde, finit la con[illegible]tion, en diſant au Chevalier : Croy[illegible] noi, ſi vous voulez juger de Mélicerte, voyez-le ſeul : ſi je n'en avois vû que la repréſentation d'aujourd'hui, je n'en ſerois pas plus inſtruit que vous; mais j'avoue que j'étois au théatre, le prémier jour que cette piéce y a paru ; &

& que j'y avois porté un eſprit trop critique. Je ſentis dans ce diſcours, qui paroiſſoit ſeulement plein de politeſſe, une galanterie dont Diſenteuil étoit plus capable qu'homme du monde.

Le lendemain, Monſieur de Gondez & Diſenteuil allérent à Verſailles. Lorſque je fus ſeule, je paſſai dans un cabinet qui étoit au bout de mon jardin. Je me livrai à des réfléxions, que la ſituation où j'étois rendoit douloureuſes. Je relus la lettre de Diſenteuil : la tendreſſe qui y étoit répandue, & la hardieſſe de vouloir interpréter l'aſſiduité du Chevalier, me piquérent également. Sans doute, me diſois-je à moi-même, il a découvert l'amour du Chevalier, & peut-être, hélas! ma foibleſſe. Quel parti prendre avec cet homme pénétrant, s'il continue à me donner des marques de ſa paſſion? Mes rigueurs, qu'il auroit attribuées à ma vertu, ne lui paroitront plus que l'effet capricieux d'une injuſte préférence. Mais dois-je lui faire un crime de penſer ainſi, lorſque je ne puis me déguiſer à moi-même combien je ſuis criminelle? Une femme de mon caractère, & dans la ſituation où je ſuis, qui combat vainement un panchant malheureux, n'eſt-elle pas coupable? Eh! faut-il tomber dans le der-

dernier déréglement, pour ſentir que l'on mérite d'être mépriſée? Ce dernier trait, que la raiſon me dicta, m'arracha des larmes. Je trouvois quelque ſoulagement à les répandre, lorſque je vis entrer le Chevalier, à qui mes gens avoient dit que je me promenois. Le déſordre, où il me vit, l'arrêta; ſa vûe ne fit que l'augmenter: nous fumes tous deux un moment immobiles. Le Chevalier, ſans s'avancer, & baiſſant les yeux pour me donner le tems de me remettre, me dit d'une voix tremblante: La diſcrétion & le reſpect devroient m'obliger à me retirer; mais, Madame, l'état où je vous trouve ne me permet pas de vous abandonner à vous-même. Quel malheur vous eſt-il arrivé, pour laiſſer échaper des marques ſi peu équivoques d'une véritable douleur? Raſſurez-vous, lui dis-je; nul malheur ne m'eſt arrivé. Notre ſexe foible paſſe aiſément de la joie à la triſteſſe: un rien quelquefois produit ce changement; & nos amis y doivent être d'autant moins ſenſibles, qu'il eſt très-vrai, que ces mouvemens oppoſés ſe ſuccédent les uns aux autres, ſans que nous nous en appercevions preſque nous-mêmes. Non, Madame, me repliqua-t-il d'un ton plus animé, & en s'aprochant de moi, vous n'ê-

n'êtes point du nombre de ces femmes qui pleurent la perte d'une Perruche, ou celle d'un petit chien. Je crois, puifque vous me faites l'honneur de me le dire, que nul accident domeftique ne vous trouble : mais il eft des chagrins d'une autre nature, d'autant plus vifs qu'ils font plus cachés ; leur fource eft dans le cœur. . . . . J'ignore ces fortes de chagrins, lui dis-je ; ainfi rompons une converfation, qui deviendroit plus trifte que la rêverie où vous m'avez furprife. Laiffez-donc là votre cœur, & celui des autres. Ah ! Madame, s'écria le Chevalier ; pouvez-vous fçavoir l'état du mien, (car vous ne pouvez l'ignorer,) & ne pas croire que ma curiofité pour pénétrer dans le votre eft extrême ? Vous oubliez que votre hardieffe m'a déja offenfée, lui dis-je ; elle m'offenfe encore davantage dans ce moment ; & je défapprouve fort votre curiofité. Vous l'irritez, Madame, me repliqua-t-il, en la défapprouvant ; & je ne fuis pas le maître de vous cacher les foupçons que vos larmes..... Arrêtez ; lui dis-je en l'interrompant, vous êtes trop téméraire. Vous croyez fans doute, qu'une femme de mon âge, & dans le monde, doit être fenfible. Ne pouvant avec raifon vous flater que je le fuis pour vous,

vous, votre amour propre, qui craint d'être mortifié, trouve mieux son compte à me croire prévenue en faveur de quelque autre, que ferme dans mes devoirs. Ce mouvement, que vous n'avez pu cacher, me prescrit de ne plus vous voir : je ne veux, ni vous écouter, ni me souvenir que vous avez pu m'offenser; l'indifférence seule vous punira de votre audace. Je le regardai dans ce moment; je le trouvai si pâle & si pénétré de douleur, que j'allois, je crois, le consoler, en lui disant la contrainte que je m'étois faite pour lui parler avec tant de hauteur & de dureté; mais heureusement, je vis mon frére venir à nous, & je m'avançai pour éviter la replique du Chevalier. Mon frére me dit, qu'il venoit me chercher pour aller chez Madame de Venneville, qui m'attendoit avec Mademoiselle de Jussy. Non, mon frére, lui dis-je, je n'irai point chez Madame de Venneville : dites-lui de ma part, que je ne la verrai plus, & que vainement elle éxigeroit de mon amitié la moindre complaisance. Monsieur le Chevalier, que voilà, me justifiera auprès d'elle; il lui dira mes raisons, il les sçait. Allez, mon frére, continuai-je, allez retrouver vos Dames, & emmenez Monsieur le Che-

va-

valier avec vous, pour me ſauver de l'impoliteſſe de le quitter; car je vai ſortir.

Ce que je venois de ſouffrir, pour cacher au Chevalier mes ſentimens, me fit faire un examen ſévère ſur moi-même : je ſentis, que je ne pouvois triompher de ma foibleſſe, qu'en fuyant; & je pris enfin la cruelle réſolution de fuir.

Nous étions au commencement du Printems. Je perſuadai à Monſieur de Gondez, d'aller dans ſes Terres de Bretagne, où je n'avois pas été. Je lui montrai un déſir ardent de voir Gondez, dont on vantoit la ſituation comme la plus belle de la Province. Enfin je le déterminai à partir. Je le priai de faire myſtére de notre voyage; je lui dis que je craignois l'embarras & le cérémonial des adieux.

Je ne cachai point à Mademoiſelle de Juſſy mon départ; je la priai ſeulement, de le taire à tout le monde. L'amitié qu'elle avoit pour moi, lui fit ſentir avec chagrin mon éloignement : elle murmura d'abord contre Monſieur de Gondez, qu'elle ne pouvoit, diſoit-elle, reconnoitre dans ce procédé bizarre, de m'arracher des bras de ma famille & du commerce de mes amis, pour me confiner dans

dans une Terre. Je ne pus souffrir ce soupçon injurieux contre un mari qui le méritoit si peu; je le justifiai, en l'assurant que c'étoit moi qui voulois aller en Bretagne. Sa surprise fut extrême: elle ne pouvoit comprendre, qu'à mon âge je voulusse aller passer un tems considérable en Province, lorsqu'un mari ne l'éxigeoit pas de moi. Dussiez-vous, me dit-elle, me regarder comme indiscréte, je ne puis m'empêcher de vous dire, que je crois que quelques raisons vous arrachent de Paris: je crains que vous n'accordiez trop à votre devoir. Ne se présente-t-il point à vous avec trop de sévérité? Votre vertu ne s'effarouche-t-elle pas un peu légérement du pouvoir de vos yeux? Car je crois, ma chére Comtesse, que c'est à elle à qui vous sacrifiez en nous fuyant. Vous raillez trop sérieusement, lui repliquai-je, & vous me faites en vérité plus d'honneur que je ne mérite. Je ne badine point, me dit-elle; je crois que si vous étiez moins aimable, vous n'iriez pas à Gondez. Le scrupule agit trop sur vous; mais songez que vos amis vont être les victimes de cette délicatesse qui vous fait un crime de plaire. Mais songez-vous vous-même, lui dis-je, que vous badinez à mes dépens, en me don-

donnant un ſcrupule ridicule, que je n'ai point, & qui n'entre pour rien dans mon voyage ? La vertu a ſon terme ; le paſſer, ce ſeroit la faire dégénérer en folie : & voilà ce que vous faites de la mienne. Je ſuis bien éloignée de le penſer, reprit-elle : au contraire, je crois votre vertu, très-vertu ; mais je la crois trop timide. Vous ne comptez pas aſſez ſur elle ; & c'eſt ce qui va faire de vous une Provinciale, à mon grand regret : car j'avoue, que je ne puis me conſoler de vous perdre. Vous n'êtes point faite, ma chére Comteſſe, continua-t-elle, pour vivre dans une Terre, privée de tout plaiſir, & ſéparée d'un nombre d'amis que votre diſcernement vous avoit fait choiſir, & qui vous manqueront ſouvent. Que de quarts-d'heure où vous regretterez Paris, quoique vous n'en aimiez pas le tumulte ! De bonne-foi, croyez-vous que nous ſoyons plus en ſureté contre nous-mêmes dans la ſolitude, que diſſipés dans le monde ? Vous aimez à rêver ; les réflexions s'empareront volontiers de vous ; peut-être vous mettront-elles à de furieuſes épreuves, par le loiſir que la vie que vous ménerez vous laiſſera. Vous voulez donc, lui dis-je, que je croye que vous parlez ſérieuſement ?

ment ? Eh bien ! je vai vous répondre de même. Mon mari se plait fort à Gondez, je le sçai ; il n'est plus jeune ; il dit tous les jours, que l'air y est admirable ; sa tendresse pour moi lui fait dissimuler le plaisir qu'il auroit de m'y voir passer quelque tems, & mon amitié pour lui me fait le prévenir. Tenez-vous-en là, belle raisonneuse, & promettez-moi de m'écrire souvent : c'est de vous que je veux le Journal des Nouvelles de Paris ; elles prendront un tour aimable, en passant par votre imagination, qui empêchera la mienne de devenir paresseuse. Enfin, aimez-moi toujours, & comptez que je vous regretterai & vous désirerai souvent ; car vous raisonnez, non pas toujours juste, mais toujours bien.

Le discours de Mademoiselle de Jussy me fit sentir, que la passion du Chevalier ne lui avoit pas échapé. Je le croyois bien ; mais j'aurois été véritablement touchée, si elle m'avoit pénétré. Malgré l'estime que je faisois de son caractére sage, & l'amitié que j'avois pour elle, je ne voulois pas qu'elle me fit rougir d'une foiblesse que j'aurois voulu me cacher à moi-même. Enfin je fis ce que je pus pour me persuader, que tout ce qu'elle m'avoit dit ne portoit que sur l'amour

du Chevalier ; & c'eſt, je penſe, où s'arrêtoit ſa pénétration.

J'étois, depuis quelque tems, froide & circonſpecte avec Diſenteuil : ſes yeux ne rencontroient jamais les miens, qu'ils cherchoient toujours, qu'ils ne me reprochaſſent ma dureté. Des mots, que Diſenteuil paroiſſoit jetter au hazard, m'apprenoient malgré moi, qu'il eût bien voulu abandonner un grand Procès prêt à juger au Parlement de Paris, pour me ſuivre en Bretagne ; mais que, jaloux de ſa gloire & de la mienne, il ne l'oſoit. Je ſentois, qu'il étoit perſuadé que je fuyois le Chevalier. L'eſpérance de pouvoir me rejoindre, & l'impoſſibilité où il voyoit ſon Rival d'en faire autant, lui cauſoit un mouvement de joie maligne, qui ſe diſſipoit à meſure que le jour de mon départ approchoit, & qui fit enfin place, la veille de notre ſéparation, à la plus vive douleur, & le força de me parler en ces termes.

Enfin, Madame, vous partez, & vous partez avec la barbare joie de me voir hors d'état de vous ſuivre. Je ne vous verrai plus : vous me laiſſerez en proie à la plus vive douleur, ſans me plaindre. C'eſt abuſer, lui dis-je, du droit que vous avez de me voir, que de me parler

ler d'un amour importun : mais du moins, j'ai le plaisir de penser, que vous n'en jouïrez pas long-tems. Ah ! voilà, me dit-il, mon déseſpoir ! vous n'allez à Gondez, que pour vous délivrer de l'horreur de me voir.... Mais non, ce n'eſt pas moi que vous fuyez : ce bonheur ne m'eſt pas réſervé. Ma paſſion ne vous fait ſentir que des mouvemens d'indignation ; & c'eſt en vous adorant, que je me ſuis fait haïr. Ma tendreſſe pourtant, Madame, pourroit mériter votre pitié, ſi vous pouviez ſonger avec quel reſpect, & quelle pureté de ſentimens je vous aime. J'avoue, que le diſcours de Diſenteuil me fit rougir : je ſentis un dépit vif du reproche qu'il renfermoit.

Je partis donc avec Monſieur de Gondez, & ma chére Souville. La pauvre fille voyoit avec une inquiétude extrême l'abattement où j'étois : elle craignoit, que l'effort que je me faiſois, ne me coutat cher. Diſenteuil nous accompagna juſqu'à vingt lieues de Paris. Je le voyois chercher dans mes yeux le trouble de mon ame : à peine étoit-il le maître de cacher l'agitation de la ſienne. Il me dit en me quittant : Je vai, Madame, travailler à mériter votre amitié : je vai tâcher à ſurmonter ma paſſion, & me ré-

duire à l'eftime refpectueufe que j'ai pour un caractére auffi eftimable, une vertu auffi rare que la votre. Votre eftime, lui dis-je, m'eft précieufe, autant que votre amitié m'eft chére. Je ferai contente, lorfque je pourrai me livrer à l'une & à l'autre en votre faveur.

Lorfque je fus arrivée en Bretagne, j'appris de mon frére, que Difenteuil travailloit à accommoder fon Procès. Cette nouvelle me fit craindre qu'il ne me fuivit de près; mais malgré les propofitions avantageufes qu'il fit, l'accommodement manqua.

Monfieur de Gondez étoit toujours occupé à me donner tous les plaifirs, que peut fournir la Campagne: il attiroit chez lui tous ceux qu'il croyoit d'affez bonne compagnie pour m'amufer. Sa joie étoit extrême, lorfqu'il me voyoit quelque gayeté; & je me faifois fouvent effort, pour lui paroître gaye. Il avoit un fort bel équipage de chaffe: il me donnoit tous les jours ce plaifir, ou celui de la pêche, que j'aimois autant que j'étois capable d'aimer quelque chofe dans la fituation où j'étois.

Toute la Nobleffe, à vingt lieues à la ronde, me vifita: j'étois prefque, à l'égard de la Province, ce qu'eft une nouvel-

velle Comédie à l'égard de Paris ; c'étoit un air, de m'avoir vûe, de parler de moi, & de louer ou de critiquer mon esprit, mes maniéres, & ma figure. Quelle confusion, qu'une maison où l'on se trouve vingt ou trente maîtres ! Que de complimens, qui ne sont entendus ni de celui qui les fait, ni de celui qui les reçoit ! Quelle multitude de paroles, sans conversation ! Il n'est pourtant pas possible de se sauver de ces inutilités fastidieuses : je vis qu'il falloit les essuyer, & je pris mon mal en patience.

Mademoiselle de Jussy m'écrivoit souvent : le stile léger & badin de ses Lettres faisoit disparoître ma mélancolie pour quelques momens. Elle me mandoit toutes les Nouvelles de Paris, & les habilloit d'une maniére si plaisante & si singuliére, que son commerce étoit pour moi une espéce de reméde contre la tristesse qui me dévoroit intérieurement. Je la payois mal du plaisir que ses Lettres me faisoient ; la Province ne me fournissoit pas des fonds aussi heureux que Paris lui en fournissoit : d'ailleurs, je crois que mes Lettres se ressentoient de la situation de mon ame.

Il y avoit quatre mois que j'étois à Gondez, lorsque Disenteuil y arriva.

Comme je me flatois sur les derniéres paroles qu'il m'avoit dites en partant de Paris, je crus de bonne foi qu'il ne vouloit plus que m'estimer. Je le vis donc arriver avec plaisir. Mais que Disenteuil étoit éloigné d'une guérison que je souhaitois avec tant d'ardeur !

Un jour que je me promenois seule avec lui, il me dit : Vous me revoyez, Madame, aussi coupable que vous m'avez laissé. Paris, ses plaisirs, que dis-je ? ma raison éclairée de la votre, mon devoir, rien n'a pu triompher de la violente passion qui me dévore ; & j'arrive à Gondez, plus épris que jamais de vos charmes. Je sçai tous les maux que je me prépare, en vous parlant d'un amour, qui, malgré toute sa pureté, blesse votre vertu ; je le sçai, je la connois, cette vertu, je la respecte : mais dussai-je en mourir à l'instant, je ne puis me refuser la triste douceur de vous dire que je vous adore. Quoi ! lui dis-e, vous ne voudrez jamais vous faire un véritable effort, pour triompher d'une foiblesse qui ne vous rendra jamais que malheureux ! Comme votre amie, je suis touchée de votre égarement ; mais quand je songe que je le cause, je le déteste. Vous le détestez, Madame ! me dit-il d'un ton pé-

pénétré de douleur ; & je puis ſans mourir vous entendre me le dire ? Ah ! Madame, continua-t-il, ne me reprochez plus cet amour, que toutes mes réflexions nourriſſent dans mon ſein, plutôt que de le détruire. Que n'ai-je point tenté pour vous oublier ? Qu'ai-je gagné ? Ma paſſion eſt devenue plus violente. Eh bien ! lui dis-je, fuyez-moi ; obtenez du moins de votre raiſon cette premiére victoire, & ne me revoyez que digne de toute mon eſtime & de mon amitié. Quel reméde, Madame ! s'écria-t-il ; non, je n'oſe y penſer. Quoi ! je ne vous verrois plus ? Ah ! laiſſez-moi du moins auprès de vous : je ſçai que je vous verrai toujours ſévère & ſans pitié, mais je verrai...... Sans travailler, lui dis-je bruſquement, à ſurmonter une foibleſſe dont vous me parlerez toujours, & que je voudrois pouvoir oublier pour votre gloire, & pour n'être plus arrêtée dans les ſentimens d'amitié que j'ai pour vous. .... Il garda un inſtant le ſilence, mais le rompant, il me dit : Il faut, Madame, vous faire un ſacrifice : je ne vous parlerai plus de l'amour que j'ai pour vous : je vous promets de lui commander aſſez, pour que vous ne vous en apperceviez plus. Mais auſſi, Madame, épargnez-

moi la douleur de me fuir : oubliez que j'ai parlé ; & traitez-moi du moins comme un homme que vous ne haïssez pas. Respectez la parole que vous venez de me donner, lui dis-je, & vous connoîtrez que mon amitié pour vous est sincére. Peu de jours après cette conversation, je trouvai sur la table de mon cabinet ces vers-ci.

J'ai promis, je tiendrai, l'Amour m'en
fait la loi ;
Un austére devoir me condamne au silence.
Je ne suis plus maître de moi :
Esclave infortuné d'une double puissance,
Sans me plaindre jamais, en soupirant
toujours,
Je verrai la fin de mes jours.

Je ne me plaignis point de cette marque de la tendresse de Disenteuil. Il prit avec moi une maniére de vivre réservée, & il ne me montra plus que de l'attention & de l'empressement pour aller au devant de tout ce qui pouvoit m'amuser.

Il apprit à son oncle, que Calemane le suivoit, & qu'il arriveroit dans peu de

de jours. Ce Calemane étoit un Gentilhomme Gascon, âgé de cinquante ans. Monsieur de Gondez m'en avoit cent fois parlé comme d'un honnête homme, plein d'esprit & de mérite, mais d'un caractére singulier. Disenteuil lui dit, qu'il venoit dans le dessein de se retirer à Vannes, pour y finir ses jours. Il en fut surpris, car il ne pouvoit pénétrer la raison de cette retraite. Il connoissoit Calemane pour Philosophe, mais pour Philosophe voluptueux; & Vannes lui paroissoit peu propre à lui procurer des plaisirs de son goût. Vous serez charmée, me dit-il, de le connoître; & je me trompe bien, si vous ne faites grand cas de son commerce. Il arriva peu de jours après Disenteuil: ainsi l'impatience que Monsieur de Gondez m'avoit donnée de le connoître, fut bien-tôt satisfaite. Il me le présenta avec des termes qui marquoient son estime & son amitié pour cet ami. Je trouvai une belle physionomie à Calemane. Il me fit son compliment en homme du monde: il en fit un à Monsieur de Gondez dont j'étois le sujet; & dans la tournure de ce dernier, je sentis ce que le Comte m'avoit dit, qu'il avoit des expressions qui lui étoient propres, & qu'il répandoit du gai & du vif dans les dis-

cours dont les fonds étoient ſouvent très-ſérieux. Ce ne ſera pas à Vannes que vous demeurerez, lui dit mon mari, tant que je ſerai à Gondez; & je vous crois aſſez mon ami, pour y reſter avec plaiſir.

Quelques jours après ſon arrivée, Mr. de Gondez le pria de m'apprendre quelques-unes de ſes avantures, & quelques particularités de ce qui le regardoit. Il ajouta, qu'il m'avoit promis d'exiger cette complaiſance de lui. J'y joignis mes inſtances, en lui diſant, que je me faiſois une idée aimable de lui entendre conter des choſes, ſans doute ſinguliéres, & dites avec le feu & l'agrément qu'il avoit dans l'eſprit. Je crois qu'il faut être, répondit Calemane, ou un Heros, ou un homme conſidérable qui ait eſſuyé de grandes révolutions dans ſa vie, pour que le récit en ſoit intéreſſant; & je ne ſuis ni l'un ni l'autre. Oh! Monſieur, lui repliquai-je, je n'ai point l'eſprit gâté par la lecture des Romans; je les hais à la mort, ſur-tout ceux qui viſent au merveilleux: j'aime la lecture, mais c'eſt celle qui inſtruit. Les avantures d'un particulier, narrées avec ſimplicité & vérité, me plairont toujours infiniment mieux que celles des Cyrus & des Artabans, dont de bonne-foi je ne

ne ſçai que les noms : la lecture d'un ſeul Tome de ces Livres, qui ne finiſſent point, m'a dégouté pour toujours de ce genre d'ouvrages. Si vous cherchez, Madame, me répondit Calemane, à vous inſtruire & à vous faire des régles de conduite, en réfléchiſſant ſur des faits hiſtoriques, je crois que le récit de mes avantures vous ſera d'une petite utilité. Je ne ſuis, ni bon à imiter, ni même imitable. Le Comte de Diſenteuil, moins charitable que ſon oncle, vous a parlé de moi, je le vois bien, comme d'une eſpéce de fou dont le ſérieux eſt quelquefois réjouiſſant ; je le lui pardonne, d'autant plus qu'il viſe, ne lui en déplaiſe, un peu à ce caractére. Comme il faut pourtant tirer parti de tout à la campagne, j'obéirai ; mais cette campagne, ſéjour de liberté, fera mon excuſe, s'il m'échape quelque trait qui paſſeroit peut-être pour trop vif s'il étoit débité dans un Cercle en forme.

Vous allez peut-être vous plaindre de moi, Madame, de vous faire écarter du ſujet qui fait uniquement votre curioſité. Mon Hiſtoire pourroit ſe paſſer du récit de Calemane. Mais j'eſtime trop ce Gentilhomme, pour ne pas vous le faire connoître. Je ne le puis bien, qu'en le

laiſſant parler lui-même. Ecoutez-le.

Je ſuis né dans une de ces petites Provinces qui compoſent le Gouvernement de Guyenne. Mon pére étoit un bon Gentilhomme, ſans illuſtration. Il avoit beaucoup d'eſprit & d'érudition. Il étoit laid ; & quand il ſe maria avec une fille belle, jeune, & de grande naiſſance, il étoit vieux. L'attachement qu'elle eut pour lui fut ſincère : la vie qu'elle mena pendant ſon mariage, & qu'elle a toujours ſoutenue dans ſon veuvage, m'a perſuadé que la nature l'avoit formée d'une pâte ſinguliére. Mon pére fut tendre pour elle ; il avoit chez lui un fonds de ſentimens, que ſoixante & dix ans n'avoient point épuiſé : ſa paſſion ne fut jamais traverſée par la jalouſie. Si leur union eût été moins parfaite, peut-être que ſa vie eût été plus longue. Il mourut dans la troiſiéme année de ſon mariage. J'en fus l'unique fruit. Quand j'eus atteint l'âge où la figure des hommes eſt déterminée, on trouvoit que je reſſemblois à mon pére & à ma mére ; j'avois de leurs traits; & ce mêlange, quoique bizarre, ſoutenu d'une aſſez belle taille, me rendoit un Cavalier qui pouvoit ſe préſenter avec quelque confiance. Mais cinquante ans, & des plaiſirs variés avec peu de ménage-

ment,

ment,m'ont rendu tel que vous me voyez.

Ma mére, qui m'aimoit, d'autant mieux qu'elle renonça, dès qu'elle fut veuve, aux ſecondes nôces, m'envoya à Paris avec un Précepteur, qui paſſoit au bord de la Garonne pour un Docteur, & qui ne ſe trouva rien moins que cela ſur les bords de la Seine. Je fus mis au Collége. Dès que mon eſprit commença à ſe déveloper, on le trouva propre pour les Sciences; & avec une médiocre application, j'acquis des connoiſſances qui firent honneur à mon âge. Ma raiſon ſe formant enſuite, je fus averti par elle de ſecouer le joug de certains préjugés. Je ſuivis l'avis, autant qu'il me fut poſſible. Sortant de l'Académie, où j'avois fait mes Exercices avec ſoin, on fut embarraſſé de moi. Nous étions dans une profonde paix. Quoique j'euſſe donné quelques preuves à mes camarades que je n'étois pas poltron, je me trouvois peu d'ambition pour les Dignités militaires; je ſentois qu'il faloit vivre pour ſoi-même, & je croyois ce ſentiment ſage. Je n'aimois pas mieux la Robe, où ma mére paroiſſoit incliner. Je la priai de me laiſſer quelque tems à Paris; elle y conſentit, & s'en eſt depuis repentie.

Un parent de ma mére, vieux garçon vo-

voluptueux, qui depuis trente ans étoit à Paris, faufilé dans les meilleures sociétés, y fut mon introducteur. Il me disoit, qu'il prévoyoit que j'hériterois de lui du goût de la volupté ; que cette même volupté absorberoit ce qui lui restoit de bien ; mais qu'il croyoit m'en laisser un très-précieux, en m'inspirant l'amour du plaisir, & l'aversion de la débauche, sa mortelle ennemie. Il me mena chez ce qu'on appelle ordinairement de jolies femmes. La figure m'en plut. Je disois pourtant à mon Mentor, que j'étois étonné que, de leurs expressions, les miennes ne différassent que par une tournure plus ou moins, mais toujours recherchée : que de plus, je craignois de ne pas toujours les entendre. Cela se pourroit bien, me répondit-il. Elles parlent une langue qui vous est encore inconnue, & qui s'appelle communément *jargon*. Vous vous y accoutumerez sans doute, par les graces séduisantes qu'elles y jettent ; mais souvenez-vous pourtant, que c'est du jargon, qui ne peut être souffert qu'à un certain nombre de femmes gentilles, qui font dans le monde une classe plus amusante qu'estimable.

A quelques jours de-là, mon Parent me mena chez une Dame qui voyoit en hom-

hommes la meilleure compagnie qu'il y eût en France, & quelques-unes de ces beautés au jargon. La bonne chére, le gros jeu, & les maniéres aisées de la Dame, faisoient rechercher sa société. C'étoit une femme qui n'avoit jamais été belle, mais elle étoit paitrie d'agrémens. Elle n'avoit guéres moins de quarante ans; sa fraicheur, & une parure de goût sans magnificence, lui en cachoient bien une dizaine. Sa naissance assez obscure étoit oubliée par une avanture singuliére. Elle avoit, à ce qu'on disoit, presque épousé un étranger, homme de grande qualité, qui, en mourant, lui avoit laissé du bien, & le titre de Comtesse, que personne ne s'avisoit de lui disputer.

Mon cousin, en me présentant à elle, lui dit, Voilà, Madame, un jeune homme dont je vous prie d'avoir soin; il entre dans le monde, il est très-neuf, mais de bonne race. Je vous suis obligée, répondit la Comtesse, d'une préférence qui pourra exciter de la jalousie; cependant j'accepte l'emploi, si Monsieur, en s'addressant à moi, n'y a point de répugnance: un Disciple profite peu sous un maître qui ne lui convient pas. Je pourrois faire une réponse, si je le voulois, continua Calemane, & même qui seroit rai-

son-

ſonnable ; mais elle ne ſeroit pas de Calemane jeune, elle ſeroit de Calemane qui raconte, & j'avoue que le premier fut très-ſot.

Je pris l'habitude d'aller ſouvent chez la Comteſſe. Elle me recevoit toujours à merveille. Elle ne parloit point ce langage que mon couſin appelloit jargon ; rien de ſi ſimple & de ſi naturel que ſa maniére de s'énoncer : je l'écoutois, & j'entendois tout ce qu'elle diſoit. Le Roi étoit à Fontainebleau : mon couſin y avoit des affaires ; il m'y mena. Quoique la Cour fût très-brillante, que les plaiſirs de tous les genres y régnaſſent, je m'y ennuyai dès le troiſiéme jour. Je priai mon couſin, de trouver bon que je le quittaſſe pour retourner à Paris. Il y conſentit ſans peine : il devina bien que c'étoit la Comteſſe qui me manquoit. Il en fut charmé, car il diſoit toujours, que les jeunes gens étoient trop heureux, lorſque, pour la premiére fois, qu'ils prenoient de l'amour, ils le prenoient pour une femme d'eſprit qui n'étoit plus de la premiére jeuneſſe ; qu'ils ſe ſentoient toute leur vie de cette école.

A peine fus-je arrivé, que je courus chez la Comteſſe. Elle me demanda ſi mon couſin étoit de retour. Je lui répon-

pondis que non. Et pourquoi l'avez-vous quitté? me dit-elle. Je lui avouai naïvement, & d'un ton férieux, que je m'étois ennuyé. Cela peut être, repliqua-t-elle; cependant, il ne faut pas vous en vanter. Je puis ne pas vous défapprouver, & vous ne rifquez rien à me dire tout ce que vous penfez; mais il faut que vous fçachiez, que tout le monde n'auroit pas la même indulgence. J'attendrai, Madame, lui répondis-je, fans nulle impatience, que le monde m'approuve, pourvu que je ne faffe rien qui puiffe vous déplaire. Calemane, reprit la Comteffe, qui vous oblige à me parler comme vous faites? Ne vous fouvenez-vous plus que je vous ai dit plufieurs fois, qu'il faut s'attirer une eftime générale? Quand j'aurai mérité la votre, lui dis-je, je ne ferai pas loin du but que vous me propofez: permettez-moi de n'être occupé que de ce défir. Je vous permets, me dit-elle, de travailler à m'infpirer une eftime finguliére; je ne vous donnerai même nul avis pour parvenir à ce que vous paroiffez fouhaiter: mais pour acquerir l'eftime du Public, que je veux que vous ayez, il faut que je vous conduife. L'expérience que j'ai du monde m'a appris, qu'il ne fuffit pas d'a-

d'avoir de grandes qualités pour mériter son suffrage, qu'il faut encore, à la honte du siécle, du manége pour l'obtenir. C'est l'usage de ce manége, que je puis vous apprendre; car il ne faut pas le mener trop loin, de peur de n'être pas content de soi; & il faut l'être, pour être heureux.

Enfin, la Comtesse parut m'aimer; je crus l'aimer aussi: nous nous découvrimes nos sentimens, nous les suivimes, & nous nous trouvions heureux. Lorsque cette liaison a été rompue, qu'une autre femme m'a rendu inquiet & jaloux, que j'ai fait bien des extravagances,on m'a dit que j'étois amoureux, que j'avois tous les symptomes d'une vraie passion. J'ai vainement répondu, que c'étoit plutôt les symptomes d'une maladie dangereuse: on m'a soutenu, que c'étoit de l'amour. Si cela est, ni la Comtesse, ni moi, n'en avions point. Il est pourtant vrai, que nous n'en étions pas moins heureux. J'ai souvent regretté ce tems, comme le plus aimable de ma vie.

On jouoit chez la Comtesse: je devins joueur, & il m'en coûta, malgré sa générosité. Ma mére, fatiguée des sommes considérables qu'elle m'envoyoit, & pressée du désir de juger par elle-même si j'a-

vois

vois tiré de mon éducation le fruit qu'elle en attendoit, m'ordonna de partir. La Comtesse me persuada, que je devois obéir : elle m'assura, que cette séparation lui coûtoit cher ; mais qu'elle ne vouloit pas que je me dérangeasse de mon devoir. J'étois charmé de ces nobles sentimens. L'espoir de revenir bien-tôt, les précautions prises pour un commerce de lettres, me firent quitter Paris & la Comtesse sans beaucoup de regret.

J'arrivai dans ma Province. J'y trouvai une mére tendre, qui me prévenoit sur tout. J'y trouvai aussi des Habitans impolis, vains, & dont l'esprit naturellement vif n'est tourné qu'à la médisance. Leur panchant pour le vin les jette dans une débauche, source de querelles & de dissensions, qui me déplaisoient fort. J'avoue, que je me trouvois malheureux, d'être forcé de vivre avec des gens de ce caractére. Ma mére s'opposoit au desir que j'avois de revoir Paris. Voici ce qui refroidit ce désir pour quelque tems.

Il y avoit dans notre voisinage un Gentilhomme qualifié, possesseur d'une des plus belles femmes du Royaume. Elle étoit Parisienne. Ce mari, né inquiet, étoit devenu jaloux avant d'avoir sujet de

de l'être. Cette jalousie mal fondée avoit choqué la Dame, & lui avoit, je crois, fait naître le désir de la mériter. Ce Seigneur de Province étoit un peu mon parent. Il demeuroit dans une très-belle Terre, mais dont le Château avoit de l'air d'une Citadelle. La curiosité, plus qu'un devoir de bienséance, me fit rendre une visite au Marquis ... C'étoit le titre non usurpé de ce Gentilhomme.

Il me reçut bien; nous fimes grande chére; il me mena à la chasse, avec un équipage des mieux tenus: mais ce n'étoit pas un contentement pour moi, je voulois voir la Marquise. J'eus beau le demander; sous prétexte qu'elle étoit malade, je m'en retournai à Calemane, sans avoir vû que le Marquis, & trois ou quatre Gentillâtres qui étoient ses parasites. Ma mére, sage, mais pourtant femme du monde, qui ne pouvoit prévoir les suites d'une démarche innocente, me dit, que puisque je n'avois pas vû la Marquise, elle vouloit bien lui rendre une visite pour me procurer ce plaisir.

Ma mére fut donc à ce Château: je lui servis d'Ecuyer. Nous fumes à l'appartement de la Marquise. L'éclat de sa beau-

beauté me frapa : sa conversation m'annonça de l'esprit. Le Marquis, qui sortit pour aller donner quelques ordres, me fournit occasion de dire des choses galantes que j'avois apprises dans le commerce de ma Comtesse, & que je crus ne pouvoir mieux placer. La Dame y répondit avec délicatesse. Sa beauté sans art, & un air de langueur, la rendoient mille fois plus charmante, que l'air trop enjoué & trop recherché qu'affectent souvent des femmes, qui plairoient peut-être mieux sans ce mauvais fard. Tant de graces me causérent un mouvement intérieur, qui m'empêcha de dormir de toute la nuit.

Je m'étois fait une habitude de raisonner sur tout, bien ou mal, & charmé déja de la Marquise, je me disois à moi-même, que dans la contrainte où elle vivoit par la bizarrerie d'un mari, elle ne pouvoit que le haïr ; que haïr son mari, étoit une disposition de cœur favorable pour un amant, dont le caractére doux & complaisant, opposé à celui d'un jaloux, devoit porter une femme à la douce vengeance que lui offroit l'Amour. Je me disois aussi, qu'il ne faloit pas croire que les Italiennes & les Espagnoles eussent un caractère particulier, qui les déter-

mi-

minât à abréger les soins mystérieux qu'on leur donne : que les femmes étoient les mêmes par-tout. De-là je concluois, que ce n'étoit que les usages d'Italie & d'Espagne qui les revoltoient, & qui avançoient les affaires des Amans : qu'une Françoise, assez malheureuse pour être dans son pays la victime de ces usages ridicules, devoit être servie comme le sont les femmes qui vivent dans une éternelle captivité ; & que sans doute elle approuveroit une conduite hardie, qui peut-être la révolteroit si elle joüissoit d'une pleine liberté.

Avec ces raisonnemens, j'attrapai le jour. Plein de ces idées, je me léve, je cours les jardins & les parterres, je furéte par-tout : je trouve une jeune Paysane, que j'avois vûe dans l'apartement de la Marquise faisant l'office de femme de chambre : je lui parle ; elle cause en fille de son âge ; elle m'apprend la triste vie de sa Maitresse ; je la plains ; elle me remercie ingénûment pour elle ; je la quitte. Je trouve, une heure après, la Marquise dans la chambre de ma mére : elle me fait connoître d'une maniére fine, qu'elle sçavoit la conversation que j'avois eue avec la petite Paysane, qu'elle appelloit sa Dame d'atour. Je jugeai par

par ce discours, qu'on avoit *déja* interprété mes regards, & qu'on donnoit une approbation tacite à ma passion. La présomption, fidéle compagne des jeunes-gens, achéve de me déterminer à entreprendre. Nous devions partir le lendemain. J'écris une lettre, où ma tendresse étoit envelopée dans des expressions qui marquoient combien j'étois sensible à l'état de la Marquise. Le matin, je reviens au parterre : j'y trouve Toinette, c'est le nom de la petite Paysane : je lui fais amitié, & lui remets ma lettre, en la priant de la donner à sa Maitresse. J'en paye le port grassement ; il est reçu sans façon, & sans mystére. Nous partons ; & la Marquise, avant de nous séparer, trouve le secret de dire dans une conversation générale, que l'ingratitude étoit le vice le plus odieux, & que le désir d'obliger, même sans effet, engageoit un bon cœur à une vive reconnoissance.

J'arrive à Calemane, sans prévoir nulle suite de ce que j'avois fait. J'étois inquiet, & je ne sçavois quel parti prendre, lorsqu'un Paysan me vint demander à l'entrée de la nuit. Ce Paysan me rendit mistérieusement une lettre de la Marquise. Elle me mandoit, que, dans le

peu

peu de tems qu'elle m'avoit vû, elle avoit jugé que je n'étois pas fait pour demeurer dans le fond d'une Province, où sa mauvaise étoile l'avoit confinée; qu'elle m'estimoit trop, pour me souhaiter un pareil sort; que je lui avois paru m'intéresser au sien; que la contrainte où elle vivoit, justifioit une démarche aussi hardie que celle de demander à un jeune-homme une visite nocturne hazardeuse; qu'elle n'avoit cependant que ce moyen pour m'instruire de ses malheurs; qu'elle attendoit de ma pitié les secours qu'elle m'expliqueroit; que le petit Paysan, frére de Toinette, me diroit ce qu'il faloit faire pour lui procurer le plaisir de me voir.

Ce Messager me dit, en homme qui avoit en chemin repété plus d'une fois sa leçon. Il faut, Monsieur, que vous arriviez à demi-heure de nuit à un quart de lieue du Château: près d'une mazure; vous quitterez le grand chemin; vous gagnerez par la prairie; vous arriverez à la petite porte du Parc; j'en ai la clef; je vous attendrai, & vous ménerai par derriére la palissade, jusqu'à une porte de l'escalier dérobé qui méne à l'appartement de Madame, où ma sœur vous conduira.

Je fus enchanté de prévoir, que je verrois en liberté une perſonne dont l'idée m'étoit toujours préſente. Je renvoyai le petit Payſan ſatisfait; je lui fixai le rendez-vous au lendemain; (encore le terme me paroiſſoit-il bien long.) Je chargeai ce petit bon-homme d'une lettre: elle étoit courte; j'y exprimois mes ſentimens d'une maniére où ma naiſſante paſſion perçoit à travers les tours les plus reſpectueux. Que votre imagination en cherche les termes, que j'ai oubliés; je n'y perdrai rien, ſi mon récit vous a aſſez attachés pour vous forcer à faire cette petite opération. Je donnai ordre à un vieux valet de chambre de ſe tenir prêt pour m'accompagner le lendemain. Je partis trop tôt; mon impatience me fit voir quatre heures pour ſix à ma montre. J'arrive à la mazure; je m'apperçois de mon erreur par le grand jour, & je m'écrie ſans chanter; car j'eus toujours la voix aſſez vilaine pour n'oſer chanter, même quand j'étois ſeul:

Ah! j'attendrai longtems, la nuit eſt loin encore!

Je me détourne de mon chemin, & me reſſouvenant qu'à une demi-lieue de là

il y avoit un bois très fourré où j'avois chassé le sanglier; j'y pique ; je mets pied à terre, & je me cache dans le plus épais. Durand, (c'étoit le nom de ce vieux domestique, qui après avoir servi mon pére, m'avoit élevé; homme plein de valeur & de probité, mais grand moraliseur : je l'avois toujours plus écouté que le Docteur à qui on avoit confié mon éducation, & dont je vous ai parlé :) Durand, dis-je, avoit acquis par-là un droit de remontrance, qui me fâchoit, ou me réjouïssoit, selon la disposition où me trouvoit sa harangue. Voici comme il s'y prit dans cette rencontre.

Mon expérience me fait juger, Monsieur, que l'agitation qui paroit sur votre visage, les précautions de marcher seul avec moi, les chemins détournés que vous prenez, enfin l'ordre que vous m'avez donné que vos armes & les miennes fussent en bon état; tout cela, dis-je, me fait juger que vous avez une affaire d'honneur. Je m'estime très-heureux du choix que vous avez fait de moi pour vous suivre : je suis prêt à tout. Mais, Monsieur, trouvez bon que je vous représente, qu'il n'en faut venir à de certaines extrémités, que pour éviter

éviter la honte de paſſer pour foible, & que.... Je ne pus m'empêcher de rire; ce qui étonna & piqua même le bon Durand, à qui je dis : Va, je n'ai pas beſoin de ta valeur, dont je fais cas: l'avanture ne roule que ſur moi : demeure tranquille. Je demanderois à un autre d'être diſcret; mais, tu ſçais quand il faut l'être. Alors Durand défronça ſon vieux minois. La nuit étant arrivée, nous remontames à cheval.

Me voila à la porte du parc : j'y trouve mon introducteur. Il me méne, le long d'une charmille, juſqu'à l'eſcalier dérobé; il me conſigne à Toinette, & Toinette m'introduit dans le cabinet de la Marquiſe. Qu'on a d'obligation, me dit-elle, à un homme, qui par un pur mouvement de pitié, riſque autant que vous le faites ! Car je ne vous le cache point, nous ſerions tous perdus, ſi nous étions découverts. Raſſurez-vous, Madame, repliquai-je, nos précautions ſont juſtes; banniſſez une crainte inutile : je viens vous offrir tout ce qui peut dépendre des ſoins & de l'audace d'un homme animé par le plus violent déſir de vous plaire, & de vous être utile. Lors la Marquiſe me voulut conter les maniéres dures de ſon mari. J'en craignis

le détail ; les momens me paroiſſoient chers : je lui fis connoître que j'en ſçavois une grande partie, & j'ajoutai ; qu'il ne s'agiſſoit que du reméde. Le reméde, me dit-elle, eſt d'inſtruire ma famille : vous la connoiſſez, elle a du crédit ; mais je n'en ai nulle nouvelle : j'écris inutilement, on enléve mes lettres ; & celles, que je pourrois recevoir, ont le même ſort. Vous n'êtes point fait, continua-t-elle, pour reſter dans ce climat barbare. Paris eſt le ſéjour qui convient à un Cavalier de votre mérite : allez y jouir des plaiſirs qui vous y attendent, & travaillez quelques momens à la liberté d'une malheureuſe qui n'eſpére qu'en vous. Ces derniers mots furent prononcés d'une maniére touchante : la Marquiſe les accompagna de quelques larmes. Qu'elle me parut belle dans ce moment ! Je l'aſſurai, que je n'oublierois rien pour la ſervir, que j'allois préparer mon départ : (quoique de bonne-foi je penſaſſe dans cet inſtant de le différer, ne pouvant me réſoudre à quitter ſi-tôt cette aimable infortunée.) Je lui dis, que j'avois quelques meſures à prendre avec ma Mére. Elle m'approuva : l'eſpérance vint à ſon ſecours ; ſes larmes ſe ſéchérent ; la Marquiſe

quiſe devint vive; ſon eſprit & ſon imagination ſe dévelopérent. Que de charmes ! Ma paſſion croiſſoit à chaque inſtant. J'étois écouté ſans colére; on me louoit ; on me remercioit des ſervices que je devois rendre ; une ſorte de déſordre dans notre converſation n'en diminuoit point le plaiſir ; le danger où nous étions fut oublié. Toinette nous vint dire, que le jour alloit paroitre : nous refuſames d'abord de la croire ; mais nos montres furent de l'avis de Toinette. La Marquiſe ne me cacha point le regret qu'elle avoit de me voir partir : ma paſſion, vivement exprimée, l'avoit touchée, & avoit chaſſé la crainte. Je pars donc, après avoir obtenu avec peine de la revoir à trois jours de-là ; car la crainte revint jouer ſon rôle, & ſuccéda au plaiſir qui l'avoit bannie.

Ces viſites myſtérieuſes avoient déja duré trois mois, (quel tems heureux, que celui où l'on eſt toujours occupé du plaiſir que l'on vient de prendre, ou de celui qui nous attend !) lorſqu'un accident aſſez comique penſa être ſuivi d'une cataſtrophe funeſte. Je deſcendois, à mon ordinaire, ſans lumiére par le petit eſcalier de la Marquiſe; je trouvai

quelque chose sous mes pieds ; je fis un faux pas. Ce quelque chose avoit du mouvement, & se jetta sur moi. J'étois prêt à lâcher un coup de pistolet, quand mon assassin se fit connoître par la voix : c'étoit un grand levrier, qui par hazard se trouvoit couché dans cet escalier. Le levrier n'étoit pas traitable ; je le repousse ; il me poursuit jusques dans le parc : je m'y trouve assailli tout d'un coup par une quinzaine de chiens accourus aux clameurs de leur camarade. Je fais ma retraite, tantôt en leur donnant quelque coup de plat d'épée, (car je ne voulois pas répandre le sang,) tantôt en leur parlant très honnêtement : enfin, ils m'accompagnérent jusqu'à la petite porte du parc. Là je me crois garanti du sort d'Actéon ; je tourne le dos : mais le traitre de levrier, dont la colére m'avoit paru rallentie , s'avise de vouloir me joindre une seconde fois. Je me sauve , & ferme la porte sur moi. Je trouve Durand , qui soupçonnoit bien que cette chasse, à pareille heure , pouvoit me regarder. Quand je fus à cheval, je ris de mon avanture, au grand scandale de Durand, qui s'apperçut qu'il y avoit un peu de sang au bas de mon justaucorps. Il me fait arrêter, me visi-

te ;

te; il voit que ma culote *eſt déchirée ; je* porte la main à la déchirure; je trouve qu'il me manque un morceau de chair, qui ſans doute étoit reſté au pouvoir du levrier, dont je n'avois point ſenti la morſure. Je fus obligé d'être un peu de travers à cheval, ne pouvant appuyer ſur la partie affligée.

Enfin, me voila arrivé chez moi. Seconde viſite de Durand, emplâtre au bout : je laiſſe tout faire, par complaiſance; je ris de nouveau. Ce ris immoderé ne marque pas une tête bien timbrée; je ne l'ai jamais eu trop bonne, & j'étois bien jeune. J'aurois dû penſer, que je pouvois avoir été apperçu par quelque Domeſtique éveillé par le bruit des chiens qui m'avoient pourſuivi, & que c'en étoit aſſez pour expoſer ma chére Marquiſe à de grand malheurs. Ces idées ne me vinrent point : je me faiſois un plaiſir de faire un récit plaiſant à la Marquiſe de mon embarras à me défendre de cette troupe d'animaux, qui m'avoit fait très-vilainement les honneurs de ſon château, & je comptois qu'elle en riroit. Pourquoi faut-il que les hommes dans l'âge de plaire ne raiſonnent preſque jamais; & que lorſqu'ils

peuvent le faire, cet âge aimable soit déja loin d'eux ?

Le troisiéme jour après mon avanture, & c'étoit celui que je devois revoir la Marquise, le petit Paysan me rendit de grand matin une lettre, dont voici les termes.

Quelle a été ma frayeur, la nuit de Mécredi ! Je vous voyois en péril, sans pouvoir vous secourir. Toinette m'a tenu presque mourante dans ses bras ; & je n'ai réfléchi sur le danger où je me trouvois, que lorsque j'ai jugé, par un grand silence, que le vôtre étoit passé. Le lendemain, j'ai examiné avec attention mon Tiran : il m'a paru le même ; je ne l'ai trouvé, ni plus brusque, ni plus doux. Cette égalité, qui jusqu'à présent a fait mon malheur, m'a rendu un peu de tranquillité. Non il ne sçait point que la pitié pour une infortunée vous fait tout entreprendre pour la consoler : mais il pourroit le sçavoir ; la fortune n'est pas toujours favorable. Il est tems que vous alliez travailler à ma délivrance, dont je ne sentois presque plus le désir : votre intérêt, plus que le mien, le fait revivre aujourd'hui. Si vous ne recevez point de mes nouvelles, venez prendre congé de moi dans six jours. Il me faut ce tems, pour m'affermir

mir dans le dessein de vous ordonner de partir. Je crois que ce terme vous est nécessaire pour vous résoudre à m'obéïr, & qu'il vous en coûtera pour faire une démarche utile à notre bonheur.

Cette lettre me fit une impression si vive, que les termes m'en sont encore présens. J'y fis une réponse que je supprime: un vieux reste d'amour-propre me fait sentir, que je le dois. Il ne faut pas que les hommes se flattent; ils n'écrivent point comme les femmes, lorsqu'il s'agit d'exprimer les mouvemens du cœur & la délicatesse des sentimens. Les tournures fines pour les mettre au jour, le choix des termes simples, mais toujours heureux, tout cela se trouve dans les Lettres des Dames, même leurs négligences de stile ont des graces: l'exactitude, dont nous nous piquons, y jette du froid & de l'ennui. Enfin nous sommes d'insipides Grammairiens, tandis que les femmes sont de vrais Orateurs. Eh! que devient la Philosophie? lui dis-je. Comment, vous êtes flatteur? Ce n'est pas là comme on vous a défini. Point de digression séductrice; achevons l'Histoire, & répondez à l'impatience où nous sommes d'en voir la suite.

Les six jours que l'on m'avoit prescrits, continua Calemane, s'étant écoulés très-lentement sans avoir reçu du contre-ordre, je pars avec mon fidéle Achate. Après avoir quitté la mazure que vous connoissez, pour gagner la prairie, je marchois le long d'une haye vive ; la nuit étoit très-obscure ; j'entendis tirer deux coups à la fois, & j'en étois si près, que je fus couvert du feu & de la fumée. Mon cheval, nullement ombrageux, fit un écart qui pensa me désarçonner, & m'emporta malgré moi assez loin. Nous entendimes, Durand & moi, une voix qui crioit. Ah coquin ! tu as tiré de trop loin. Durand me dit, éloignons-nous de l'embuscade. Je suis son conseil ; nous regagnons la mazure : Durand, par précaution, me fait prendre un chemin détourné. Mon cheval renifloit, & tout le corps lui trembloit. La Lune ayant paru dans ce moment, je vis à sa foible lueur l'avant-main du pauvre animal tout en sang. Je fais mettre pied à terre à Durand, qui trouve qu'une très-grosse balle lui avoit presque percé l'encolure. Ce n'est rien, me dit-il : mais croyez-moi, Monsieur, marchons vite ; je crains que vous ne soyez suivi. Hélas ! ajouta-t-il, je l'ai tou-

toujours bien prévu, qu'il nous
roit. . . Tai-toi, lui dis-je br
ment; c'est bien le tems de moral
vis d'abord clair dans l'avanture.
sçavois quel parti prendre. J'étois
reux; je tremblois du péril que
la Marquise, péril annoncé par ce
je venois d'échaper. J'avois l'inju
dans ce moment, de chercher les
ens les plus courts pour me veng
Marquis, dont je me croyois vér
ment offensé. J'étois dans ces agita
continuant mon chemin, lorsque j
tis mon cheval chanceler. Je me j
terre; & un moment après, la p
bête tombe, & meurt à l'instant.
voyons alors, qu'elle avoit un coup
des sangles, qui fut le mortel. Je p
cheval de Durand, & regagnai Ca
ne, où Durand parut quelques h
après, sellé & bridé.

Dès qu'il fut jour, il arriva ce
j'avois bien prévu: des Paysans,
au travail, trouvérent le cadavre de
sassiné. Il étoit connu de tout le ca
pour être à moi; & comme il étoit
beau il intéressoit par lui-même.
Paysans le dirent à d'autres, & tro
quatre Gentilshommes de mes voi
instruits par eux, vinrent pour sça

ce qui m'étoit arrivé, & m'offrir des ſervices dont je n'avois nul beſoin. J'étois embarraſſé, ne voulant rien dévoiler : mais comme ils me firent tous preſſentir qu'ils croyoient que j'avois eu quelque affaire d'honneur, où mon cheval avoit été le malheureux, je me défendis foiblement, & je les laiſſai croire ce qu'ils voulurent. Ma mére, qui ſe trouva lors de cette avanture à quatre ou cinq lieues de Calemane, chez une de mes tantes où elle prenoit des eaux minerales, m'écrivit de la venir joindre. J'obéis. Elle me demanda d'un ton ſérieux, avec qui j'avois eu affaire ; qu'elle m'ordonnoit de lui parler ſans détour, pour prendre des meſures convenables. Je l'aſſurai, que je n'avois eu nulle querelle, & qu'un coup, ſans doute tiré au hazard & dans l'obſcurité, avoit fait tout le danger que j'avois couru. Elle me connoiſſoit pour homme vrai, & raſſurée par mon diſcours ſur l'idée du duel qui étoit la plus naturelle, elle me dit : Je n'en veux pas ſçavoir davantage : tâchez, mon fils, à devenir plus ſage. Eloignez-vous de ce pays : allez mûrir, s'il ſe peut, dans le grand monde, une cervelle que je crains bien qui ne vous cauſe plus d'une fois de la peine : par-

partez, & dès demain, je vous l'ordonne.

Enfin, me voilà de retour à Paris, où je fus plus ennuyé pendant quinze jours, que je ne l'avois été à Fontainebleau après que j'eus connu la Comtesse. Je lui rendis pourtant visite : mais que je la trouvai vieille ! quoiqu'il n'y eût guéres que sept ou huit mois que je l'eusse perdue de vûe. Elle me reçut comme on reçoit un ami, rien de plus. Je m'apperçus que la bonne Dame n'avoit pas été plus oisive que moi, pendant mon absence. Elle m'avoit appris comme il falloit se conduire pour réussir dans le grand monde ; & elle apprenoit à un jeune Ecclésiastique, homme de qualité & bien fait, les chemins les plus sûrs & les plus courts pour parvenir du moins à l'Abbaye : car c'étoit une femme qui n'ignoroit de rien. Je bénis le Ciel de la trouver dans de si pieuses dispositions. Je la vis de loin à loin, comme joueur qui cherchoit la bonne compagnie du même goût.

J'étois toujours très-inquiet du sort de la Marquise, lorsque je vis arriver mon petit paysan, avec un gros paquet qu'elle n'avoit osé confier à la poste. Il y avoit dedans une lettre de créance pour un oncle, qui étoit un vieux Président. Je trem-

tremblai comme la Marquiſe, quand j'appris que ſon mari, après mon départ, paroiſſoit vivre avec elle d'une maniére plus polie : ce changement me ſembloit, ainſi qu'à elle, un ménagement politique, qui ne préſageoit rien de bon.

Je rendis la lettre au Préſident, qui ne la lut point devant moi. Il me reçut avec une froide gravité, ne me parla que du Marquis, & du bonheur de ſa niéce, d'avoir épouſé un homme de ce mérite. Je ne le contredis, ni ne l'applaudis. Je vis qu'il étoit prévenu.

J'appris que le Marquis, pour éloigner les ſoupçons qui naturellement tomboient ſur lui, avoit été voir ma mére, & paroiſſoit prendre parti en ami & en bon parent à mon accident. Il crut même, pour jetter de la poudre aux yeux, devoir faire ſortir ſa femme d'une captivité dont toute la Province étoit inſtruite : il lui rendit une liberté, du moins apparente. La ſérénité continuelle, que la Marquiſe vit ſur le viſage de ſon mari, lui donna quelque confiance; la crainte que ce changement lui avoit cauſé, ſe diſſipa; elle oublia, je crois, juſqu'aux circonſtances de mon avanture. Elle paya, d'une complaiſance ſéductrice, le traitement doux qu'on lui faiſoit; complai-
ſan-

ſance, qui, la rendant plus belle aux yeux de ſon mari, étouffa inſenſiblement les mouvemens de jalouſie dont il avoit été inutilement tourmenté. Enfin ce bon Seigneur ſe perſuada d'avoir rêvé, & qu'il ne pouvoit qu'avoir tort à l'égard d'une femme auſſi charmante que la ſienne. Epoque ſinguliére de réunion entre deux époux! Sans moi, peut-être, la diſſenſion régneroit encore entre eux. Les cauſes des actions brillantes, & réputées bonnes, ne doivent point être recherchées; il eſt bon même, d'ignorer ſouvent les circonſtances qui les accompagnent. Malheur aux curieux trop éclairés! ils trouvent quelquefois des vérités, mais des vérités toujours mortifiantes pour eux, & dont la connoiſſance ne les rend pas meilleurs. J'appris par des voies ſures, la parfaite liaiſon du mari & de la femme. Ce genre d'infidélité, le monde, & le tems, me rendirent ma tranquillité; & la tranquillité me mit en état de me livrer à tous les différens plaiſirs qui ſe préſentérent.

Caſemane s'arrêta, & ne parut pas être en diſpoſition de continuer. Les perſonnes qu'on connoit complaiſantes, ſont celles de qui l'on doit le moins exiger. Nous lui parumes contens: il devoit avoir

avoir senti lui-même, que nous l'étions; par notre attention, qui venoit moins du fond des choses, que de la maniére dont il les récitoit. Je lui dis, qu'il n'en étoit pas quitte; que nous l'avions laissé trop jeune; & que le commencement de sa vie nous donnoit un désir extrême d'en sçavoir la suite; mais que nous l'en dispensions pour le présent. Dispensez-m'en tout-à-fait, me répondit-il, & vous ferez bien. Eh! qu'auroit pour vous d'intéressant un fatras d'avantures presque jamais suivies? Des voyages en Italie, en Allemagne, en Angleterre, où mon inquiétude, autant & plus que la curiosité, m'a servi de guide; mon inconstance dans mes projets, mon désir de sçavoir, la recherche soigneuse des gens de Lettres, & mon peu d'application à profiter de leurs lumiéres; enfin cet esprit d'indépendance, qui m'a fait négliger de m'attacher aux Puissances, qui paroissoient disposées à me faire du bien? C'est ainsi que j'ai passé une vie traversée, où ce fantôme, que les hommes appellent honneur, n'a point été offensé; mais où le bien réel, qui sert à leur subsistance, a été très-dissipé. Heureux, qu'il m'en reste encore assez pour être libre! Encore une fois, lui dis-je,
il

il nous faut un détail, & non un sommaire: prenez votre tems; car il nous le faut, ce détail. Je ne sçai, me repliqua-t-il, qu'un moyen pour vous satisfaire & me tirer d'embarras. Il vous paroîtra bizarre & familier, ce moyen: le voici. C'est de faire parler Dubois, qui dans sa personne renferme tout mon domestique. C'est un garçon, qui mérite d'être connu: c'est le même Paysan, que vous avez vû Messager de la Marquise. Depuis vingt-cinq ans, il a été successivement mon laquais, mon valet de chambre, enfin, il est devenu mon Maitre: c'est un autre Durand, avec cette différence, que Durand disoit toujours non, & Dubois dit toujours oui. Je ne fais pourtant guéres que ce qu'il veut. C'est dommage, qu'il ne se soit pas attaché à quelque Grand; il auroit été loin: vif, hardi, industrieux, insinuant, peu scrupuleux, grands moyens pour faire fortune! Il a la clef de mes affaires, dont il a mené une bonne partie; mais il est secret, c'est-là sa grande qualité. Je lui permettrai de vous montrer mes sotises; il obéira, & m'en grondera en particulier. Nous nous mîmes à rire de la proposition singuliére de Calemane, résolus de tirer de lui par lambeaux, ce qu'il

qu'il ne vouloit pas nous donner de ſuite.

Tel fut le récit de Calemane. Il nous réjouït fort : je ſouhaite qu'il ait le même ſuccès auprès de vous. Vous le verrez, ce même Calemane, agir & parler ſouvent dans la ſuite de mon Journal ; & vous ne pourrez refuſer à ce Gentilhomme de l'aimer. Vous le trouverez vif & modéré, gai & ſérieux : il avoue ingénûment les écarts de ſa jeuneſſe ; ſa modeſtie l'empêche de nous dire qu'il les a mis à profit, mais ſon commerce aimable & utile nous l'apprend.

Mon mari avoit fait faire mon Portrait en grand, & l'avoit envoyé à Gondez. Il avoit eu la complaiſance de me laiſſer peindre tenant un petit chien, que j'aimois fort. Ce Portrait étoit placé dans un grand cabinet de l'apartement de Mr. de Gondez. J'y trouvai un jour Diſenteuil, qui avoit les yeux ſi attachés ſur cette peinture, qu'il ne s'appercevoit pas que j'étois auprès de lui. Eh bien ! lui dis-je, qu'y trouvez-vous à redire ? car rien n'échape à votre juſte critique. Rien, Madame, repliqua-t-il, comme Tableau, & beaucoup comme Portrait. Eſt-ce, repris-je, qu'il n'eſt pas reſſemblant ? Ce ſont vos traits, me dit-il ; mais les gra-

ces

ces qui les uniſſent peuvent-elles avoir été attrapées par le Peintre ? Non, Madame. Oh ! Comte, lui dis-je, mon Portrait eſt fort bien, & rien n'y manqueroit, ſi je m'étois aviſée de vous demander un Quatrin pour mon Lutin, dont vous connoiſſez le mérite. Vos Vers auroient juſtifié l'attachement que j'ai pour ce petit animal, qui n'eſt pas bien beau, j'en conviens. Diſenteuil, preſque ſur le champ, me dit :

Lutin, plein d'eſprit & d'adreſſe,
A mille qualités, & n'a point de défaut.
Voulez-vous ſçavoir ce qu'il vaut ?
Il eſt digne de ſa Maîtreſſe.

Vous êtes trop galant, dis-je au Comte. Mais l'Argiliére n'auroit jamais voulu mettre ces Vers dans ſon Tableau ; il ſe pique de vérité : vous flatez dans votre maniére de peindre ; & ce mélange lui auroit déplu. Il ne me manque, pour peindre plus vrai que l'Argiliére, me repliqua-t-il, que l'habitude du pinceau. Je crois que mes idées ſont plus juſtes, & plus vives que les ſiennes ; il eſt diſſipé par les traits différens qu'il voit, & qui chez lui ſont de la confuſion ; & moi,

moi, Madame, toujours occupé.....

Monſieur de Gondez entra heureuſement dans le cabinet; je lui dis les petits Vers qui venoient d'être faits. Tout ce que faiſoit ſon cher neveu le charmoit toujours.

Si le Comte avoit eu l'eſprit plus libre, il lui ſeroit échapé chaque jour de ces ſortes d'aimables bagatelles; il avoit pour cela un talent merveilleux; mais l'état de ſon cœur le rendoit rêveur & diſtrait. L'état du mien produiſoit les mêmes effets. Le Comte cherchoit à me diſſiper; je cherchois à le diſſiper à mon tour. Il n'étoit pas content de ce qui ſe paſſoit dans ſon ame. L'eſtime & la complaiſance mutuelle agiſſoient quelques momens ſur nous; mais la paſſion qui nous dominoit nous faiſoit ſentir bien vîte, qu'inutilement nous cherchions à nous diſtraire.

Une affaire, que Monſieur de Gondez avoit à Vannes, l'obligea d'y aller pour quelques jours. Il y mena le Comte, & me laiſſa Calemane, avec lequel j'avoue que je ne m'ennuyois point. Nous nous promenions ſur le ſoir dans l'avenue de Gondez, lorſque j'apperçus trois hommes à cheval qui venoient droit à nous. C'étoit le Chevalier de Fanime, qui

qui étant venu aux Etats de Bretagne avec Monſieur & Madame la Ducheſſe D . . . . ., prétextoit ne pouvoir ſe trouver à ſix lieues de chez moi, ſans me faire une viſite. Je le reçus avec une politeſſe froide, dont il parut embarraſſé. Je le fis conduire dans un apartement. Peu de tems après, on ſervit. Pendant le ſouper, on ne parla que de Madame de Venneville, de Mademoiſelle de Juſſy, & de mon frére. Le Chevalier nous dit des nouvelles de Paris, & ſans affectation, laiſſa échaper de certains traits, qui me firent connoître qu'il étoit toujours tel à mon égard que je l'avois cru. Je ne répondis rien qui pût lui perſuader qu'il étoit entendu. Calemane, tout pénétrant qu'il étoit, ne pouvoit ſentir, ni la fineſſe du Chevalier, ni la retenue de ma conduite.

Après le ſouper, je feignis un mal de tête, pour me retirer. J'en avois grand beſoin : l'arrivée inopinée d'un homme que je fuyois, me cauſoit une émotion, dont je n'étois pas la maîtreſſe, & que je craignois qui ne fût apperçue. Quoique je n'euſſe jetté les yeux ſur le Chevalier, qu'autant qu'il le faloit pour n'être pas incivile, je lui avois trouvé cet air & ces graces qui avoient ſéduit mon

cœur malgré moi, & je voulois me délivrer de la contrainte où j'étois. Je me ſouvenois de ce qu'il m'en avoit coûté pour lui cacher ma foibleſſe, lorſqu'il me ſurprit dans mon jardin. Le déſordre où ſa vûe venoit de me jetter, la méfiance que j'avois de moi-même, tout cela, dis-je, me forçoit à regarder en tremblant le Chevalier à Gondez, & me faiſoit ſouhaiter qu'il en partit promtement. Je paſſai la nuit dans ces agitations. Enfin, après bien des combats, je m'impoſai la dure loi de lui parler ſans témoins, pour me plaindre de ſa viſite, & l'engager par des raiſons de bienſéance, non-ſeulement à s'éloigner, mais encore à ne jamais faire de démarche qui pût me perſuader qu'il n'étoit pas guéri d'une paſſion dont j'étois offenſée.

Je me levai le lendemain plus matin que je n'avois accoutumé. Je fis ouvrir les fenêtres de mon apartement, qui étoit de plain-pied à un grand Parterre, dont les eaux jailliſſantes donnoient un frais délicieux à toute cette façade du Château. Le Chevalier, plus diligent que moi, ſe promenoit déja. Il vit bien que j'étois éveillée : il s'approcha, m'apperçut, & paſſa en faiſant une profonde révérence. J'envoyai Souville, lui dire

que

que j'étois en état de le recevoir. Serai-je aſſez heureux, Madame, me dit-il en entrant, pour que vous ne condamniez pas la hardieſſe que j'ai eue de vous chercher dans votre retraite? Quoi! il eſt vrai que je vous vois? Ah! Madame.... N'en dites pas davantage, lui dis-je en l'interrompant: la même raiſon, qui m'a fait vous défendre de me parler de votre amour à Paris, me fait ici trouver une offenſe dans votre démarche. Je ne dois, ni ne veux, vous cacher combien elle me bleſſe. En un mot, vous m'êtes indifférent, ou vous m'êtes cher: ſi vous m'êtes indifférent, l'obſtination de votre amour doit m'être infiniment à charge, & tout ce qu'il exige de vous ne peut que me déplaire: ſi vous m'êtes cher, je dois vous regarder comme un ennemi de ma gloire, que je dois éviter. Quand je ſerois dans ce dernier cas, que vous en ſeriez convaincu, vous n'en ſeriez pas plus heureux: ma raiſon vous ſacrifieroit à mon devoir, avec une rigueur qui ne ſeroit adoucie, ni par les termes, ni par le ſon de la voix, ni par la moindre marque de bienveillance. Quoi! Madame, repliqua le Chevalier, votre devoir peut murmurer contre la paſſion reſpectueuſe que j'ai pour vous? Peut-il vous

vous faire un crime de me voir à Gondez ? Si je vous suis indifférent, ne pouvez-vous m'y souffrir par pitié ? Et si j'étois assez heureux pour ne vous l'être pas, pourquoi m'en chasser avec tant de rigueur ? Ah ! Madame, serez-vous insensible à la douleur qu'elle me cause ? Si pour rendre cette douleur supportable, lui dis-je, il ne faut que vous assurer que je ne la vois pas sans pitié, je consens que vous vous éloigniez avec cette consolation. Mais songez, que ma bonté dans ce moment me donne le droit de vous ordonner de partir aujourd'hui : votre obéissance me sera une preuve de votre tendresse, & la seule qui doit me faire plaisir. Enfin, méritez par elle, que je puisse me souvenir de vous sans blesser mon devoir, ni les sentimens d'estime que j'ai pour vous. Eh bien ! Madame, me dit le Chevalier, eh bien ! il faut partir ; ma soumission, & mon respect pour vos ordres, m'en imposent la loi. Votre fermeté m'est trop connue, pour espérer, que, ni mon amour, ni le désespoir de vous quitter, puissent vous faire rien relâcher de l'ordre cruel que vous me donnez. Adieu, Madame ! Souvenez-vous, que je suis le plus tendre, le plus soumis, & le plus à plaindre

dre de tous les hommes.

La douleur, que me causa le départ du Chevalier, fut d'autant plus violente, qu'il me la falut dévorer. La sienne paroissoit extrême. Lorsque je fus seule avec Souville, je lui dis, les yeux pleins de larmes : Comprens-tu l'état affreux où me laisse le Chevalier ? Quels efforts n'ai-je point faits, pour lui commander de me quitter ! Quel sacrifice pour lui, de m'avoir obéï ! Que je suis contente de son respect ! Oui, il égale sa tendresse. Mais hélas ! que cette obéissance va coûter cher à mon cœur ! Je le sens plus foible que jamais : le peu de tems que j'ai vû le Chevalier vient de détruire l'ouvrage de huit mois de réflexions. Pourquoi s'est-il montré à moi toujours tendre & soumis ? Deux jours après son départ de Gondez, un valet de chambre à lui me vint faire des complimens de sa part ; &, me trouvant seule, me rendit cette Lettre.

Le ton absolu, dont vous m'avez ordonné de partir de Gondez, me persuade, Madame, que vous me croyez à Rennes encore trop près de vous. Je m'en éloigne, avec la triste pensée, que ce n'est qu'en vous évitant toujours, que je ne vous deviendrai pas

 odieux.

odieux. Je ne murmure point de cette extrême rigueur. Eſt-ce-là le prix d'une tendreſſe qui ne fut jamais ambitieuſe, & qui n'a jamais dû allarmer un caractére comme le votre? Mon reſpect ne s'eſt jamais démenti. Mais que fais-je, Madame? Eſt-ce le tems de juſtifier ma paſſion? N'eſt-ce point enfraindre vos ordres? Oui, ſans doute; & je dois même, pour vous obéir parfaitement., ne pas ſoulager une douleur vive, en vous la peignant foiblement. Juſte Ciel! quel eſt mon ſort, & que je ſuis à plaindre!

Je l'avouerai, je ne pus, ni retenir, ni condamner, les larmes que je verſai à la lecture de cette Lettre. Ce ſeroit, me diſois-je à moi-même, un crime de montrer la douleur dont je ſuis pénétrée; mais en eſt-ce un, de me plaindre ſans témoins? Devoir, n'es-tu pas content? Ne viens-je pas de te ſacrifier l'amour le plus tendre? car c'eſt le ſacrifier, que de le tenir toujours caché. Qu'as-tu donc à me reprocher? La paſſion du Chevalier eſt violente; mais ſon reſpect eſt extrême: il ne demande qu'un mouvement de pitié, & je ne lui montre que des rigueurs. Après ces premiers mouvemens, je revins à moi, honteuſe de

m'y

m'y être trop abandonnée. Quoi! dis-je, j'aime le Chevalier, & j'ose ne pas condamner mes sentimens! Je fais plus, j'applaudis aux siens! Est-ce ainsi que je veux l'oublier? Puis-je, sans rougir, le trouver innocent, lorsqu'il m'arrache des larmes? Non, ne songeons plus qu'il m'aime, que pour le regarder comme mon ennemi mortel. Que ces agitations différentes sont cruelles!

Monsieur de Gondez & Disenteuil arrivérent quelques jours après. Je leur dis que le Chevalier de Fanime se trouvant aux Etats, étoit venu me voir. Disenteuil parut troublé à cette nouvelle; je vis sur son visage combien elle allarmoit sa tendresse: mais comme j'avois seule la connoissance de son cœur, je pouvois seule en lire les mouvemens dans ses yeux. Monsieur de Gondez me fit reproche de n'avoir pas engagé le Chevalier, ou à rester plus long-tems, ou à revenir à Gondez. Je lui en ferai mes excuses, me dit-il, lorsque nous irons à Rennes, & je serai charmé de le voir.

Quelques mois après, une affaire indispensable rappella Monsieur de Gondez à Paris. Il mit tout en usage pour m'obliger d'y revenir: mais je me servis de tout le pouvoir que j'avois sur lui,

 pour

pour qu'il me laiſſat à Gondez ; & je l'obtins.

Nous étions au fort de l'hyver ; la ſaiſon étoit des plus rudes ; j'avois un tendre attachement pour Monſieur de Gondez : ainſi je le vis partir avec une véritable affliction. Diſenteuil partit avec lui : il me quitta avec une douleur muette, qui me fut ſenſible ; & je ne me défendis point du mouvement de pitié, que m'arracha l'eſtime que j'avois pour lui.

Me voilà ſeule à Gondez, avec Calemane, qui m'étoit tendrement attaché. Je tombai dans une mélancolie, qu'il n'attribua qu'à la ſolitude, que preſque toutes les femmes ne peuvent ſoutenir. Pour me la rendre plus ſupportable, il me propoſa de faire un uſage fréquent de la lecture, qu'il ſçavoit que j'aimois aſſez. Il me dit, que les matiéres que nous choiſirions, nous fourniroient des occaſions de raiſonner ; que c'étoit un amuſement digne de moi. J'acceptai la propoſition : j'eſpérai que cette occupation donneroit à mes rêveries moins d'avantage ſur moi. Ce genre de vie avec Calemane me faiſoit grand plaiſir ; il donnoit occaſion à des converſations, qu'il rendoit charmantes, & toujours utiles pour moi. Il

Il y avoit près de trois mois que Monſieur de Gondez étoit à Paris, lorſque je reçus une Lettre de mon pére, qui m'apprenoit, que, depuis huit jours, mon mari avoit une groſſe ſiévre. Je ſentis dans ce moment la douleur qu'un ſincére attachement peut cauſer. Monſieur de Gondez étoit vieux; mon premier mouvement fut de craindre pour ſa vie. Je me préparai ſur le champ à prendre la poſte, poûr aller le ſecourir de mes plus tendres ſoins. Calemane fit mille efforts, pour m'empêcher de partir. Diſenteuil lui avoit écrit, & lui mandoit, que ſon oncle étoit à toute extrémité. Ce tendre ami craignoit que je n'arrivaſſe à Paris, que pour voir expirer Monſieur de Gondez : mais voyant qu'il ne pouvoit obtenir de moi de ne pas courir à ſon ſecours, il me pria de trouver bon qu'il m'accompagnat. Il me dit, que ſon amitié pour moi & pour Monſieur de Gondez ne lui permettoit pas de me laiſſer partir ſeule, dans la vive inquiétude où j'étois. Je le remerciai de ſes ſoins obligeans, & j'acceptai qu'il fit le voyage.

Nous partimes le lendemain au point du jour : mais je n'avois pas fait vingt lieues, que je vis un valet de cham-

bre de Difenteuil, qui me rendit cette Lettre.

Qu'il eſt cruel pour moi, Madame, d'être obligé de vous donner une nouvelle qui va vous pénétrer de la plus vive douleur! Nous venons de perdre Monſieur de Gondez. Ce malheur m'annonce peut-être le ſeul auquel je puis encore être ſenſible. Dès que j'aurai rempli de triſtes devoirs, je me rendrai auprès de vous, dans l'unique deſſein de mêler mes larmes aux votres, & de vous inſtruire de vos intérêts, qui me ſeront toujours infiniment plus chers que les miens.

Je ne ſçaurois vous exprimer, Madame, à quel point je fus pénétrée de douleur à cette nouvelle. Monſieur de Gondez méritoit mes plus tendres regrets, par la tendreſſe & par l'eſtime qu'il avoit toujours euë pour moi. Il n'avoit pas dépendu de la douceur de ſon caractére, de ſes complaiſances, que je n'euſſe été la plus heureuſe de toutes les femmes; & j'aurois été la plus ingrate, ſi je n'avois pas ſenti vivement ſa perte. Diſenteuil avoit écrit en même tems à Calemane; il lui recommandoit, en des termes pleins d'amitié pour lui, & pleins de tendreſſe pour moi, de calmer par ſes ſoins la douleur

leur qu'il étoit persuadé que j'aurois. Servez-vous, mon cher Calemane, lui mandoit-il, de tout votre esprit, & du pouvoir qu'une juste estime vous donne sur celui de Madame de Gondez, pour l'empêcher de se laisser abattre; raffermissez-la contre un malheur que sa raison doit lui faire voir sans remède. Votre sensibilité, me dit Calemane, est louable: cependant, Madame, je dois vous représenter, que de la porter trop loin, seroit plutôt une foiblesse dans une femme de votre caractére, qu'une preuve d'attachement. Faites-vous violence pour surmonter une affliction juste, il est vrai, mais qui ne vous rendra jamais ce que vous venez de perdre. Calemane se faisoit un effort extrême, pour me faire prendre un parti raisonnable, & pour me cacher combien dans ce moment il jouïssoit peu lui-même de cette fermeté d'ame à laquelle il m'exhortoit: car il étoit aussi touché que moi de la perte d'un homme qui étoit pour lui un ami essentiel. Il me fit revenir sur mes pas à Gondez. En y arrivant, je reçus une Lettre de mon pére, qui m'ordonnoit de me rendre incessamment à Paris. Disenteuil arriva vingt-quatre heures après que j'eus reçu cette Lettre. Il me trouva dans

un abattement, qui ne le ſurprit pas; l'eſtime qu'il avoit pour moi, lui avoit annoncé l'état où il me voyoit. Après avoir donné des pleurs enſemble à la mort de Monſieur de Gondez, il me parla en ces termes.

Il faut, Madame, prendre ſon parti, dans les malheurs où il n'y a point de reméde. La fermeté d'ame, qui vous caractériſe, vous y engage; & votre affliction ne doit pas vous empêcher de penſer à vos affaires domeſtiques. Jettez les yeux ſur le Teſtament de mon oncle; il m'en a fait en mourant le dépoſitaire. Vous y trouverez des marques de ſa tendreſſe pour vous, & de ſon amitié pour moi. Il tira lors un papier de ſa poche. Ah! Comte, m'écriai-je, je ne veux point voir ces témoignages de la tendreſſe de votre oncle pour moi: ils ne peuvent que redoubler mes larmes. Eh bien! Madame, repliqua-t-il, reſervons à traiter cette matiére, quand vous ſerez de retour à Paris; j'y remettrai cette derniére diſpoſition des volontés de mon oncle entre les mains de Monſieur le Comte de Brionſel; je l'inſtruirai de tous vos véritables intérêts. Je ſuis le plus ſûr interprête des volontés de Monſieur de Gondez mourant; & ſi par malheur,

heur, celui qui les a rédigées par écrit y avoit mis quelque obſcurité, c'eſt à moi de la faire diſparoître : je le ferai ; ſans nulle autre vûe que celle de remplir mon devoir. Non, lui repliquai-je, je ne vous chargerai point de cette commiſſion : je vous devine, & je dois penſer comme vous. Vous déguiſez en vain des mouvemens de générоſité que je vous pardonne, mais qui m'offenſeroient ſi vous en étiez la victime. Ne parlons plus d'affaire, continuai-je : remettons ce détail à un autre tems ; & croyez que je ſuis pénétrée de vos maniéres : elles ne ſe ſont jamais démenties. Heureuſe, ſi vous êtes content de l'aſſurance que je vous donne, que de tous les hommes vous êtes celui que j'eſtime le plus, & pour lequel ma confiance eſt la plus parfaite ! La générоſité de Diſenteuil, ſa délicateſſe à la déguiſer, ne me ſurprirent point : accoutumée à voir de près cet homme vertueux, j'étois accoutumée à l'admirer ; & il en fourniſſoit ſans ceſſe les occaſions.

Madame de Venneville m'écrivit ſur la perte que je venois de faire : je trouvai dans ſon paquet une Lettre du Chevalier de Fanime. Il avoit aſſez d'eſprit, & me connoiſſoit trop, pour mêler rien

qui pût le regarder, dans le compliment de condol'ance qu'il me faiſoit. Je fis réponſe à la Comteſſe; je la priois dans ma Lettre, de remercier pour moi le Chevalier, de l'intérêt qu'il vouloit bien prendre à ce qui me regardoit. Je reçus auſſi des marques d'amitié de l'aimable Mademoiſelle de Juſſy : ſa Lettre étoit affectueuſe, & capable d'adoucir la plus vive douleur.

Après avoir mis quelque régle aux affaires que nous avions en Bretagne, nous primes le chemin de Paris. Je n'oubliai rien pour engager Calemane à venir avec nous ; mais tous mes efforts, & ceux du Comte, furent vains. Moi, diſoit-il, retourner à Paris ! Vous n'y penſez pas. Un homme né glorieux, qui depuis longtems n'eſt plus, ni jeune, ni riche, & qui philoſophe à ſa mode, & eſt pourtant ſenſible à tous les plaiſirs, ne doit pas approcher d'une Ville, qui lui feroit trop ſentir le déſagrément de ſa ſituation ; ſur-tout, lorſqu'il eſt incapable de chercher à en ſortir par des manœuvres, qui le feroient rougir dans l'inſtant même où peut-être elles ſeroient applaudies de bien des gens. Diſenteuil, en véritable & généreux ami, voulut lever toutes ces difficultés. Calemane refuſa,

fusa ses offres réitérées : mais, dit-il à
ami, pour vous marquer, que je v
bien vous être obligé, je n'irai poin
Vannes, & je resterai à Gondez.

J'arrivai à Paris. Mon pére, qui m
moit tendrement, fut touché, en m'e
brassant, de l'abattement où j'étois.
donna quelques jours à mon repos, s
me parler de nulle affaire.

D'abord que je fus arrivée, Mada
de Venneville vint me voir avec le Ch
valier de Fanime. La douleur, que m
voit causée la perte de Monsieur de Go
dez, avoit rallenti les mouvemens q
ma raison n'avoit pu reprimer. Je par
triste & froide au Chevalier. Cet abo
le rendit plus timide & plus embarras
avec moi dans la suite, qu'il ne l'avo
été dans le tems que je lui faisois un cr
me de sa tendresse & de sa hardiesse
m'en parler.

Lorsque mon pére me crut en état d
l'écouter, voici ce qu'il me dit : Ma fille
il faut vous instruire des derniéres vo
lontés de Monsieur de Gondez. Il m'
chargé de vous les apprendre & de vou
les faire agréer, moins comme votre pé
re, que comme votre ami : j'en ai donn
ma parole à ce cher mourant, en présence
du Comte de Disenteuil ; & j'espére, ma
 fille,

fille, & que votre respect pour moi, & que l'attachement que vous avez toujours eu pour un mari si estimable, vous fera condescendre à sa priére & à ce que je désire.

Lorsque Monsieur de Gondez se sentit à toute extrémité, continua mon pére, il me dit en m'embrassant : Je vous laisse, Monsieur, une fille que le Ciel avoit bien voulu me donner pour me rendre le plus heureux de tous les hommes. Quel seroit mon bonheur, si je pouvois me flatter de son consentement & du votre, pour faire à mon neveu un présent si digne de lui ! Qu'ils uniroient de vertus, & quelle douceur pour moi, de penser en mourant, que tout ce que j'ai de cher seroit parfaitement heureux ! Leurs intérêts même demandent cette union. Madame de Gondez ne quitteroit point un nom, que je me flatte qu'elle a porté avec plaisir. Disenteuil fait honneur à ce nom, par sa probité, son caractére, & un mérite peu commun & capable de la rendre heureuse. Alors, se tournant vers son neveu, il lui dit : toutes les vertus de Madame de Gondez vous sont assez connues, pour que vous deviez être sensible à ce que je demande au Comte de Brionsel. L'estime & l'amitié que je vous

oujours vû pour sa fille, jointes
rmes de sa personne, ne tarderont
aire naître une tendresse vive dans
cœur, que je crois entiérement
e. Enfin, je me flatte que vous v
iviendrez après ma mort, de ce
souhaite : je désire même, que v
e marquiez la disposition où vous é
ns cet instant. Parlez, Disenteuil, c
iua-t-il, que rien ne vous arrête.
est point par des pleurs que vous
ez honorer ma mémoire. Je passe de
e à la mort avec assez de tranquilli
our que sans crainte vous me disiez v
ntimens. Le Comte, fondant en l
ies, témoigna à son oncle combien
toit sensible à ces marques de bonté s
uliére. Si je suis assez malheureux
ous perdre, dit-il à ce mourant, j'au
usqu'au tombeau pour Monsieur de B
onsel le même respectueux attacheme
que j'ai toujours eu pour vous. C'est
vous, Monsieur, m'addressant la par
e, à expliquer vos volontés à Madan
de Gondez, & les désirs de mon o
cle : trop heureux, si la conformité c
vos sentimens la prévient en ma faveur
Pour moi, ma fille, ajouta mon pére, j
ne balance point à vous dire, que je sou
haite avec ardeur de vous voir unie à u
hom

homme du mérite de Disenteuil. Je ne vous parle, ni de son bien, ni des grandes dignités qu'il peut espérer. Sa vertu seule me le fait regarder comme le seul parti digne d'une fille que j'aime & que j'estime.

Quand mon pére eut cessé de parler, je lui répondis en ces termes:

Monsieur de Gondez a toujours trop mérité mon tendre attachement, pour ne pas regarder avec respect ses derniéres volontés; & la soumission, que j'ai toujours euë pour les votres, ne se démentira jamais. Mais, Monsieur, voyez l'état où je suis. Est-ce, couverte de crêpes, que je dois penser à donner une main, qui ne sera véritablement à moi, que lorsque le tems d'un deuil très-régulier sera expiré? Ce n'est pas, Monsieur, que je ne rende justice au mérite & aux grandes qualités du Comte de Disenteuil; j'ai toûjours eu pour lui une sincére amitié, & une estime fondée sur la connoissance que j'ai de son caractére: c'est cette estime, que j'ai pour lui, qui me le fait croire trop généreux, pour vouloir faire trop tôt valoir en sa faveur les volontés de son oncle, & votre sufrage. Plus Monsieur de Gondez mourant nous a marqué de tendresse, plus nous devons nous en

rendre

rendre dignes, en accordant à sa
re, & à notre douleur, un term
devoir seul devroit nous prescrir
pére me quitta, en me disant, qu
content de mes sentimens; qu'il
voulu m'apprendre ceux de Mon
Gondez & les siens, que pour qu
masse l'oreille à toute autre prop
& qu'il me prioit de regarder le
de Disenteuil, comme un homm
avoit choisi avec distinction po
mon époux.

Touchée véritablement de la m
Monsieur de Gondez, je n'avois
core pensé, que maîtresse de mo
me, je pouvois récompenser la pass
Chevalier : je n'avois été occupé
des bontés de mon pére, & des
dés admirables de Disenteuil. Que
volution firent chez moi les der
paroles de mon pére! Quelque mé
qu'elles fussent, je sentis pour la pr
re fois le poids de l'autorité patern
je soupçonnai Disenteuil de la faire
je me vis prête à murmurer contre
teur de ma naissance, & à haïr ce q
avoit dans le monde de plus estim
Heureusement les sentimens que j'
pour le Chevalier se réveillérent da
moment avec tant de force, que j'ou

mon pére & Disenteuil : je ne songeai plus qu'à chercher les moyens de m'unir à ce que j'aimois. Quoique je prévisse bien des difficultés, l'idée que je me faisois de les surmonter, remit un peu de calme dans mon ame, & je pris de sang froid la ferme résolution d'être inébranlable sur toutes les attaques de mon pére & de Disenteuil.

J'étois dans cette situation, lorsqu'on m'annonça Disenteuil. Mon premier mouvement fut de lui faire dire que je n'étois pas visible ; mais le besoin que j'avois, pour me conduire, de pénétrer si mon pére & lui travailloient de concert, me fit changer d'avis. Disenteuil remarquant sur mon visage quelque émotion, m'en demanda la raison. Je lui répondis, qu'une conversation que je venois d'avoir avec mon pére me causoit cette altération. Quoi ! Madame, me dit Disenteuil, les discours de Monsieur votre pére peuvent-ils jetter dans votre ame du désordre ? Y a-t-il quelque instant où vous ne soyez pas contens l'un de l'autre ? Il est si plein de raison, sa tendresse pour vous est si vive, & vous avez tant de sagesse & de retour pour lui, qu'il est difficile que vous ne soyez pas toujours d'accord. Ce discours augmenta

ta mon ſoupçon. Mais, Monſi
pliquai-je froidement, un pére
jamais être injuſte? & une fill
bien née, ne peut-elle jamais a
lonté contraire à celle de ſon
vai, Madame, me répondit
vous dire ce que j'en penſe
& comme votre intérêt ſeu
parler, je ne dirai rien de
c'eſt pour vous ſeule que j
querai.

Une fille de votre caractère
de la condeſcendance pour ce
haite un pére tel que Monſieur
ſel; mais cette condeſcendan
les affaires générales, où les int
communs. Dans celles qui ſo
liéres à cette fille, telle que
bliſſons, c'eſt au pére à avoir
de la condeſcendance: l'eſtime
tié, qu'il a pour elle, le doit
ne jamais traverſer ce qui peut
bonheur. J'avoue, que ces dern
roles diſſipérent mes ſoupçons. D
avoit un air de candeur & de
auquel on ne pouvoit réſiſter.

Mon frére arriva dans ce mo
donna occaſion à Diſcuteuil de
maniére héroïque dont il m'avoi
ſi contraire à ſes intérêts, avoit

ſa tendreſſe ; il ſe ſentit ſoulagé par la préſence de Mondelis, qui rompit une converſation qui auroit peut-être encore duré, quoique, de la part du Comte, tout fût dit.

Vous ſçavez, Madame, combien j'aime mon frére, & je crois que vous pardonnerez à une ſœur de vous faire connoître, qu'il ne doit pas au ſeul lien du ſang le tendre attachement que j'ai pour lui. Il n'eſt pas grand, mais ſa taille eſt fine, aiſée, & toutes ſes actions ſont pleines d'agrémens : ſa phyſionomie eſt prévenante : il eſt gai, ſans être étourdi ; complaiſant, ſans fadeur ; noble, ſans profuſion ; & brave, ſans oſtentation : ſa délicateſſe en amitié ne lui ſouffre pas d'omettre le moindre ſervice qu'il puiſſe rendre ; & le ſervice rendu, la même délicateſſe fait qu'il l'oublie : il eſt tendre & galant, & mérite de plaire.

Depuis trois mois que j'étois veuve, je ne lui avois point demandé des nouvelles de la ſituation de ſon cœur ; & il n'avoit oſé, je crois, m'en donner. Un jour que nous étions ſeuls, je me plaignis de ſon ſilence miſtérieux. Ah ! ma ſœur, me dit-il, que voulez-vous ſçavoir ? J'aime toujours Madame de Venneville,

neville, & n'en ſuis point
indifférence perce à travers
étudiés qu'elle a pour moi; elle
ſoin les entretiens particuliers
trouve, malgré ſes précautio
tant à lui parler de ma tendreſ
le m'écoute avec inquiétude
tion. Enfin, ſans me défend
ment de la voir, je ſens qu'el
rien de ce qui peut m'ôter tou
ce, & me rebuter. Mais, m
lui repliquai-je, vous vous p
n'être pas aimé, ſans me paro
ne devez-vous point à votre c
tes vos inquiétudes? Je conno
cœur, pour vous dire, qu'il
pas, lorſqu'il eſt libre, aux ſo
nus d'un homme aimable: a
êtes aimé, ou vous avez un
l'eſt. Cela pourroit-il être, &
échapé? Votre cœur, aidé de
nétration naturelle, ne vous a-
fait naitre des ſoupçons ſur un
terminé? Quelqu'un voit-il M
Venneville avec aſſiduité? Non
pondit mon frére, & je cherch
à qui m'en prendre; je ne vois
que la Comteſſe traite mieux q
Depuis quelque tems, elle voit
monde; je la trouve ſouvent

ſouvent je m'apperçois qu'elle ſe fait effort pour paroitre gaye; enfin, ce n'eſt plus cette femme vive, dont l'humeur enjouée plaiſoit généralement. Je n'en rabats rien, repris-je, Madame de Venneville aime; l'amour ſeul eſt capable de faire un tel changement. Oui, mon frére, vous avez un rival, & un rival aimé : cherchez-le bien, & vous le trouverez. Eh bien, me repliqua-t-il, aidez-moi à le découvrir; tâchez à pénétrer la Comteſſe, & ne craignez point de m'apprendre une vérité qui ſervira à m'arracher du cœur une paſſion malheureuſe, contre laquelle je veux me ſervir de toute ma raiſon.

Madame de Venneville me voyoit tous les jours. Le Chevalier profitoit de cette liaiſon : il cherchoit les occaſions de pouvoir me parler ſans témoins, & je les évitois. Quoi ! me diſois-je, à peine Monſieur de Gondez ne vit plus, que je m'expoſerois à entendre les tendres diſcours d'un homme, que j'écouterois peut-être avec aſſez de plaiſir pour lui laiſſer penſer que je ſuis prévenue en ſa faveur depuis long-tems ? Non : conſervons ſon eſtime, que l'aveu de ma foibleſſe altéreroit. S'il m'aime véritablement, ſes ſoins ſe ſoutiendront. Je les reçois

çois avec politesse ; c'en est assez : dons un tems favorable, où je p sans blesser la bienséance, ne pl contraindre. Le Chevalier, toujou tentif, saisira ce tems, il s'expliq & si je ne suis pas assez maîtresse d pour lui cacher mes sentimens, croye du moins qu'il n'a touché cœur, que depuis que j'en puis dis sans crime. Le Chevalier prit en parti de m'écrire cette lettre.

Vous me faites l'honneur de me rec souvent, de me parler avec bonté; pendant, Madame, je ne puis m'emp de me plaindre de vous. Mes yeux disent sans cesse, que je cherche un ment à vous entretenir, & vous me fusez. Craignez-vous d'apprendre q vous aime ? ou me punissez-vous d'a osé vous le dire ? Je ne prétens point fier la hardiesse que j'ai eu de vous p d'une passion respectueuse, qui a pu peut-être dû, vous révolter ; j'en conv Je me condamne, & ne cherche point, dame, à diminuer ma faute, en vous sant qu'elle a été involontaire. Cet amo que vous avez jugé criminel, ne l'est p tant plus : si l'aveu que je vous en fais déplait, du moins il ne sçauroit vous off

ser. Le respect peut me contraindre à cacher le feu dont je brûle, mais la mort seule peut l'éteindre. Ce sera dans vos yeux où je chercherai à lire la réponse à cette lettre. Que je crains de n'y découvrir qu'un mouvement de mépris! triste effet de ce que je vous aurois écrit. Hélas! Madame, cachez-le moi, ce mouvement, si je suis assez malheureux pour le faire naître. Me refuserez-vous cette grace, & me trouverez-vous encore trop ambitieux de m'y restreindre?

Le discours que mon pére m'avoit tenu en faveur de Disenteuil, avoit, comme je l'ai déjà dit, réveillé les sentimens que j'avois pour le Chevalier; j'y réfléchissois avec moins de scrupule: j'avoue, que cette lettre acheva de le dissiper; qu'elle me confirma dans le dessein de me moins contraindre, puisque le Chevalier étoit digne de mon cœur & de ma main. Le souvenir de mon pére & de Disenteuil ne me laissoit pas longtems dans de si douces idées; l'autorité de l'un, la conduite de l'autre, me troubloient; je craignois de devenir peu respectueuse à l'égard du premier, & d'être ingrate envers le Comte. Réflexions sensées, qui ne faisoient pourtant que rendre ma passion

passion plus vive ! C'étoit-là ma situation, lorsqu'il arriva au Chevalier l'affaire que voici.

Depuis que j'étois veuve, je logeois chez mon pére. Madame de Venneville & le Chevalier demeuroient ensemble, dans le même quartier. Le Chevalier avoit soupé dans le voisinage ; il se retiroit seul à pied, lorsqu'il fut attaqué par trois hommes. Il mit l'épée à la main, & faisoit une vigoureuse défense, quand Disenteuil, qui sortoit de chez mon pére, crut reconnoître à la faveur du flambeau, que c'étoit le Chevalier qui se défendoit seul contre trois. Il se jetta hors de son carosse, & courut à lui ; mais il n'arriva pas assez tôt pour empêcher que le Chevalier ne reçût un coup d'épée à travers le corps, qui le mit dans le moment hors de combat, & dans un état dont ses assassins auroient profité sans le secours du Comte, qui le voyant tomber, ne s'occupa qu'à le secourir, sans s'embarrasser de poursuivre les meurtriers. Il le fit porter sur le champ chez sa sœur, tandis qu'un de ses gens fut chercher un Chirurgien, qui jugea, en le sondant, sa blessure très-dangereuse. Disenteuil resta jusqu'à dix heures du matin occupé à calmer la vive douleur de Madame de Venneville,

neville, qui étoit dans un état digne de pitié. Le Chevalier avoit resté tout ce tems-là sans connoissance ; il la reprit, mais avec la foiblesse & la pâleur d'un mourant.

Lorsque le Comte crut avoir rendu suffisamment ses devoirs au triste état du frére & de la sœur, il vint chez mon pére. J'étois seule dans mon apartement. Il y entra du même air, qu'il avoit accoûtumé de m'aborder : il ne me parla point de l'accident qui venoit d'arriver au Chevalier, à qui il avoit donné un secours assez généreux pour s'en faire honneur, si sa modestie, & sur-tout sa discrétion, le lui eût permis. Il m'épargna cette triste nouvelle, & ne voulut point être le témoin du trouble qu'elle me causeroit.

Quelques heures après, mon frére m'apprit l'état où étoit le Chevalier, le secours qu'il avoit reçu du Comte, & la douleur où étoit Madame de Venneville. Il me diminua le danger où étoit le blessé. Je sentis à ce triste récit une agitation si violente, que tous mes sens se troublérent ; je fus à peine la maîtresse de cacher à mon frére l'intérêt tendre que je prenois au Chevalier. Je ne vous dirai point, Madame, les mouvemens qui

ſe paſſérent dans mon ame : ſi la votre a été ſenſible, vous les reſſentez preſque dans ce moment ; & ſi vous êtes aſſez heureuſe pour n'avoir jamais éprouvé les troubles de l'amour, en vain je voudrois vous faire comprendre tout ce que je ſouffris dans cet inſtant. Enfin, revenant de l'abattement où ma douleur m'avoit d'abord jetté, j'envoyai chez Madame de Venneville, lui demander ſi je pouvois la voir. Elle me fit dire, qu'elle avoit trop de beſoin de conſolation, pour ne me pas ſouhaiter auprès d'elle. J'y allai ſur le champ. L'état où je la trouvai, m'auroit arraché des larmes, ſi celui de ſon frére m'avoit permis d'en répandre pour tout autre que lui. Que devins-je, quand j'appris qu'il étoit preſque ſans eſpérance ! & quel fut le ſaiſiſſement mortel dont je me ſentis frappée ! Combien ne me ſentis-je point touchée, quand Madame de Venneville me dit, qu'il n'avoit parlé que pour prononcer mon nom, & pour s'informer ſi je ſçavois ſon accident, & ſi j'y paroiſſois ſenſible ? Oui, lui dis-je d'un ton pénetré, je le ſuis ; & plût au Ciel, que l'intérêt que j'y prens, fût capable de lui donner quelque conſolation ! Je lui demandai enſuite, qui l'on ſoupçonnoit de cet aſſaſſinat ; enfin, ce qu'elle

penſoit de cette affaire malheureuſe ? La Comteſſe me dit, que c'étoient apparemment des voleurs qui avoient attaqué ſon frére, parce qu'elle ne lui connoiſſoit point d'ennemis. Elle me conta enſuite le détail de l'affaire. Je ſentis toute la généroſité de Diſenteuil. Tant de mérite me devenoit à charge. Le myſtére qu'il venoit de me faire, étoit un reproche muet de ma foibleſſe ; & je ne pouvois lui pardonner de me faire ſentir ſa pénétration, même par un trait ſi avantageux pour lui.

Ces idées m'occupoient, pendant que Madame de Venneville parloit de Diſenteuil avec une chaleur & une vivacité, qui marquoit à quel point elle étoit pénétrée de toutes ſes bonnes qualités. Dans ce moment, on l'annonça. Je lui reprochai, de ne m'avoir point appris l'accident du Chevalier ; je lui dis, qu'il avoit partagé le danger avec lui d'une maniére aſſez généreuſe, pour le pouvoir conter. Je vous ſçai, Madame, trop amie de Madame de Venneville, me repliqua le Comte, pour douter de l'intérêt que vous prenez à tout ce qui la regarde : j'aurois ſouhaité qu'on eût pu vous cacher cette triſte nouvelle, & je n'ai pas cru devoir vous la donner. A l'égard du

legec

leger fervice que j'ai rendu au Chevalier ; il ne mérite, ni louange de votre part, ni reconnoiffance de celle de Madame de Venneville : un honnête-homme, à qui le Chevalier de Fanime n'auroit pas été connu, auroit fait ce que j'ai fait, & peut-être plus heureufement. Il nous quitta en achevant ces mots, & paffa dans la chambre du bleffé.

Je fus toute la journée avec la Comteffe : avant de la quitter, je voulus fçavoir des nouvelles précifes de l'état de fon frére. Elle entra dans fon appartement, & revint me dire, qu'il paroiffoit affez tranquille, & qu'il étoit affoupi.

Je me retirai chez moi, le cœur ferré. Je ne pouvois penfer au danger où étoit le Chevalier, fans un effroi mortel. Vous jugez bien quelle nuit affreufe je paffai. Dès qu'il fut jour, j'envoyai Souville chez la Comteffe, qui lui dit, que fon frére avoit affez bien paffé la nuit, & que les Chirurgiens, depuis qu'ils avoient levé le premier appareil, ne croyoient pas fa bleffure mortelle. Nouvelle, qui me mit en état de foutenir mon inquiétude, & de la cacher.

Dès que j'eus dîné, j'allai chez Madame de Venneville. Je lui dis, en lui ten-

dant les bras tendrement : Eh bien ! ma chére Comteſſe, il y a donc quelque eſpérance pour la vie du Chevalier ? Hélas ! me dit-elle, cette eſpérance eſt encore bien légére ; ſa bleſſure eſt ſi conſidérable, que je n'oſe encore me flatter de rien : cependant, il ne paroît point effrayé de la mort qui le menace ; mais il craint de ne plus vous voir. Allons, ajouta-t-elle, ma chére Comteſſe, venez lui ôter une inquiétude ſi dangereuſe. Je tendis la main à Madame de Venneville, & nous paſſames dans la chambre du malade.

Quelle fut ma douleur, lorſque je vis le Chevalier, que je crus mourant ! Que je ſuis heureux, Madame, de vous voir, me dit-il d'une voix foible, & de pouvoir vous aſſurer avant de mourir, que je vous adore ! Il n'eſt pas queſtion, repliquai-je de me le dire dans ce moment ; il faut me le prouver, par le ſoin que vous prendrez de vos jours. C'eſt du repos qu'il vous faut, pour vous tirer de l'état où vous êtes. Si l'intérêt que j'y prens peut mettre votre ame dans cette ſituation, je veux bien vous dire, que ce n'eſt point à un mouvement de pitié que vous devez dans ce moment la vive douleur que je reſſens de l'état où je

je vous vois. Ah ! Madame, s'écria le Chevalier, que vous me rendez la vie précieuse, & que j'aurois de regret de la perdre, puisque vous me permettez de croire qu'elle vous est chére ! Respectez-la donc, lui répondis-je affectueusement, en gardant un silence nécessaire pour la conserver. Je resterai près de vous avec cette chére Comtesse ; mais si vous dites un mot, nous vous laisserons seul. Après avoir été assez longtems auprès de lui, je le quittai, en lui disant, Adieu, Chevalier, je vous laisse avec regret, & je voudrois qu'il me fût permis de ne pas vous quitter ; mais je vous verrai tous les jours. Je ne lui donnai pas le tems de me répondre, & je me retirai chez moi.

La blessure du Chevalier alloit aussi bien qu'on pouvoit l'espérer, quoiqu'il fût encore assez mal. Je le voyois tous les jours ; Disenteuil y venoit de même, & mon frére ne le quittoit presque pas. Quelques jours après son accident, je trouvai la Comtesse seule dans son cabinet. Elle me dit, que son frére reposoit. Quoiqu'elle m'eût déja parlé plusieurs fois de l'obligation que le Chevalier avoit à Disenteuil, elle entama encore la conversation en louant la géné-

rofité du Comte. Le mouvement de reconnoiſſance dont elle ſe faiſoit honneur, & qu'elle m'étala, lui fournit l'occaſion de s'étendre ſur le mérite de Diſenteuil. Elle le détailla d'une maniére ſi vive, que je lui dis en ſouriant : Je croirois preſque Diſenteuil le rival de mon frére. La Comteſſe rougit à ce diſcours : je remarquai ſon embarras, & voulant en tirer avantage pour pénétrer ſes ſentimens, j'ajoutai : Mon frére ſe plaint de n'être point aimé : ce n'eſt point l'indifférence qui lui ferme le chemin de votre cœur : c'eſt l'amour, qui ſans doute vous a prévenue en faveur d'un autre. Mais parlez, ma chére Comteſſe, mon amitié mérite que vous ayez pour moi cette confiance ; & l'eſtime que vous devez à mon frére éxige de vous, de ne point nourrir chez lui une paſſion que vous n'êtes peut-être pas en état de récompenſer. La Comteſſe, après avoir fait un grand ſoupir, me dit : Eh bien ! il faut vous découvrir un ſecret que mon cœur ne peut plus vous cacher.

Vous ſouvient-il, continua-t-elle, des trois jours que nous paſſames à Saint-Maur chez Mademoiſelle de Juſſy, il y aura deux ans cette Automne ? Vous ſouvient-il auſſi combien le Comte de Di-

Difenteuil fut aimable, & le plaifir qu'il fit ! tout le monde ? Que ce plaifir coûta che à mon cœur ! Quoi ! m'écriai-je, vois aimeriez Difenteuil ? Oui, je l'aime, me repliqua-t-elle ; & je l'aime avec d'autant plus de violence, que ma tendreffe a toujours été renfermée dans non cœur. Je n'ai point à rougir du choix que j'ai fait : ma vanité même en eft flatée ; mais je rougis, quand je fonge que j'aime fans être aimée. Car, enfin, Difenteuil n'a point d'amour pour moi : fes yeux e font accoûtumés à me voir, fans me cuindre : que dis-je ? peut-être ne m'a-t-il jamais vûe ! Vous infultez plus Difeneuil, que vous ne vous infultez vous-nême, repliquai-je, par ce difcours: c'eft vouloir vous tourmenter, que e penfer qu'il ne peut jamais vous aimer Vous êtes jeune & belle, continuaije; & vous ne devez pas défefpérer q'il puiffe prendre de l'Amour pour vous. Son jufte difcernement lui a déja fait vir combien vous méritez d'être aimée : idez à fa pénétration, pour lui faire deiner que vous recevriez fes foins avec jaifir ; fervez-vous du prétexte de la recnnoiffance, pour lui montrer des difpofions favorables..... Non, s'écria l: Comteffe, je ne veux point qu'il

 fça-

sçache ma foiblesse ; s'il la connoissoit ; je concevrois encore moins d'espérance. Les hommes veulent désirer ; les soustraire aux soins, & même aux peines qu'il leur en doit coûter pour vaincre, c'est presque renoncer à leur plaire. Persuadée de cette vérité, je veux, s'il est possible, connoître les sentimens de son cœur ; je veux découvrir si je n'ai point de rivale. Ma confiance, ma chére Comtesse, continua-t-elle, n'exige-t-elle pas la votre ? Parlez : le Comte vous voit tous les jours, vous sçavez la situation de son ame : apprenez-la moi. Et si je vous montrois une rivale, lui dis-je, que feriez-vous ? Je triompherois de ma foiblesse, s'écria-t-elle. Que vous êtes simple, lui repliquai-je, de penser que vous cesseriez d'aimer Disenteuil, s'il étoit tendre pour une autre ! Au contraire, vous l'en aimerez davantage ; & ce seroit donner une nourriture empoisonnée à votre cœur, que de vous montrer Disenteuil amoureux. Il est vrai, que vous acquerriez un objet de haine dans une rivale ; mais cette haine ne serviroit qu'à donner des forces à votre amour, pour vous tourmenter. Comme j'achevois ces derniéres paroles, Disenteuil entra. La Comtesse avoit une telle émotion sur le vi-

visage, qu'il crut que le
plus mal : il lui en dem
velles d'un air obligeant,
ton d'amitié, qu'il falloi
sonnable, lorsque l'on av
prit. Mon frére entra da
il nous demanda pourquo
pas auprès du Chevalier.
dans sa chambre. Disent
à-vis de moi : je remarq
minoit à son ordinaire.

Lorsque je fus chez m
sur la confidence que la C
de me faire. Sa préventi
peine. Je craignois qu'ell
que j'étois l'objet de la t
Senteuil, & qu'elle ne se
de ce que je lui en avo
tére : je craignois aussi,
dresse ne fût un obstacle
désirs de la Comtesse. Ce
flexion ne partoit point de
rendois justice aux charm
de Venneville : mais je co
Senteuil, que le tems, ni
de réussir dans ses dessein
changer. Je l'aimois d'un
pure, pour ne pas souhait
infidéle. Je croyois que Ma
neville avoit tout ce qu'i

rendre un honnête homme heureux : cette idée me donnoit quelque espoir ; mais la froideur de Disenteuil, & la vanité & la hauteur de la Comtesse, m'embarrassoient. Donnons-leur occasion de se voir, me disois-je ; la beauté & l'esprit de Madame de Venneville peuvent faire à la fin quelque impression sur Disenteuil : la vûe de cet homme aimé triomphera de la vanité, qui met encore un frein aux mouvemens passionnés de la Comtesse. Je résolus aussi de mettre Mademoiselle de Jussy dans ma confidence, & de me servir d'elle pour faire entrevoir au Comte les sentimens favorables que Madame de Venneville paroissoit avoir pour lui. Mon frére me gênoit dans ce dessein. Je deviendrai donc perfide à son égard, disois-je ; je rendrai sa passion victime de la mienne ! Il n'est point aimé, il est vrai : mais la Comtesse ne l'est pas de Disenteuil ; & le dépit qu'elle peut prendre pour un retour de raison, peut être favorable à mon frére. Après toutes ces réflexions, je pris le parti de lui taire ce que j'avois appris de Madame de Venneville, & de travailler avec adresse à le guérir de sa passion.

Mademoiselle de Jussy vint me voir le lendemain. Elle arrivoit de St. Maur ;

& ignoroit l'accident du
le lui appris. Quoique m
elle fût parfaite, il m'en
ouvrir mon cœur ; mais
j'avois d'elle, surmonta
Enfin, je lui montrai mo
tiére, & ne lui cachai que
le Chevalier y avoit jetté
Monsieur de Gondez. A
ma foiblesse, je lui parla
Comtesse pour Disenteu
chai, ni mes inquiétudes
seins. Lorsque je l'eus su
truite, nous fumes che
Venneville. Nous la tr
Mademoiselle de Jussy
avec amitié, la part qu'elle
cident du Chevalier. La
dit, que c'étoit à Disent
frére devoit la vie. Ell
long-tems, & d'une mani
comprendre à Mademois
qu'elle étoit occupée d'
passion.

Il y avoit douze jours
du Chevalier étoit arrivé:
çoit à être beaucoup mie
entrant dans sa chambre
tesse, je trouvai qu'il teno
portrait, que je reconnus

G

je l'avois donnée à sa sœur il y avoit déja long-tems. Le premier mouvement du Chevalier fut de la cacher; mais je lui demandai pourquoi il ne vouloit pas que je la visse, & s'il ne m'estimoit pas assez pour avoir cette confiance? Son embarras redoubla ma curiosité, & je lui pris la boëte, qu'il ne défendit point. Comme j'en sçavois le secret, je l'ouvris facilement. Mon étonnement fut extrême, lorsque j'y trouvai mon Portrait, à la place d'une peinture de fantaisie qui y étoit. Le Chevalier, qui vit ma surprise, me dit, Madame, serez-vous assez bonne pour m'épargner le reproche que vous croirez que mérite la hardiesse que mon amour m'a inspirée? Hélas! ce Portrait, que j'ai sans votre aveu, a pourtant été toute ma consolation: il m'a donné des forces pour soutenir votre absence. Ah! Madame, continua-t-il, je mourrai de douleur, si vous avez la cruauté de le retenir. Rendez-le moi: joignez au plaisir que j'ai eu de le tenir des mains de la fortune, celui que je ressentirai de le tenir dans ce moment des vôtres. Il n'y auroit pas de générosité à moi, lui dis-je, dans l'état où vous êtes, de vous gronder; il y en auroit encore moins à vous retenir cette boëte: gardez-

dez-la, j'y consens. Le
porté de joie, prit la m
sentoit le Portrait, & l
tirai assez foiblement, e
si: Je ne vous rens pa
parce qu'il vous aparte
remets comme un gag
que j'ai pour vous, &
rougir. Ciel! s'écria le
assez de tous les maux
jusqu'à ce moment, pou
que je ressens! Ah! M
tez à vos yeux de me re
que je les tenois baissé
les miens tout l'amour
nétré. Quoi! vous êtes
dresse? J'ai pu toucher
lorsque je murmurois co
peut-être n'avois-je à
de votre devoir.... A
lier, lui dis-je en l'inter
cœur ne s'est jamais rev
devoir. Votre passion m
& je ne me suis jamais
sentiment en votre faveu
continuai-je, que cette
sçu me toucher assez viv
vouer, il faut mériter
une retenue & un mystér
tout. Songez, que je d

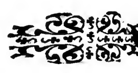
que j'aime, & de qui cependant je n'attens pas l'aveu pour vous promettre ma main. Vous le connoissez : il m'aime ; mais il est absolu, & je lui serai toujours soumise : mon respect pour lui ne se démentira jamais. Ne vous allarmez point de me voir ces sentimens. Je compte sur sa tendresse : cependant, il peut séparer votre personne d'avec votre fortune, & ne la pas trouver assez considérable pour moi. C'est donc au tems, & à ma conduite, à surmonter ces obstacles. Que je suis heureux ! s'écria le Chevalier ; mon bonheur est au-delà de ce que j'osois espérer. Prescrivez-moi, Madame, la conduite que votre prudence exige ; & croyez, que rien ne coûtera à ma tendresse : mon respect, & le desir de mériter vos bontés, seront toujours mes guides.

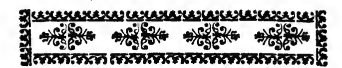
Nous passames le reste du jour sans avoir d'importuns, & sans nous contraindre : la présence de la Comtesse ne diminuoit rien de la liberté avec laquelle nous nous entretenions. C'étoit le premier moment de ma vie, où j'avois goûté le plaisir si sensible, de voir, d'aimer, de parler librement, & de laisser voir sans scrupule au Chevalier, que ma tendresse égaloit la sienne ; & je croyois la sienne bien pure. Heureux momens ! qui

qui jettoient dans mon
joie, qui me raffermiſſoi
obſtacles qui pouvoient s'
heur ſuprême que je croy
m'échaper.

Je m'apperçois, Mad
long-tems que vous liſe
Hiſtoire n'eſt guére avanc
donner du relâche. Mais
ture du Chevalier vous a
téreſſée, il faut vous dire
reverrez, dans ma ſecond
parfaitement de ſa bleſſure

Fin de la première





HISTOIRE DE LA COMTESSE DE GONDEZ.

SECONDE PARTIE.

VOus me preſſez, Madame, d'une maniére trop obligeante de vous donner la ſuite de mon Hiſtoire, pour m'en défendre plus long-tems. J'ai écrit pour vous amuſer. J'ai peut-être mis peu d'ordre dans ce que vous avez déja lu ; je ne ſuis pas capable d'en mettre davantage dans ce que vous allez lire. Je ne cherche point à vous ſéduire, en m'aſſujet-

jettiſſant à des régles preſcrites pour cette fin : la vérité eſt mon ſeul guide ; & l'amitié dont vous m'honorez, vous intéreſſant à mes avantures, vous fera pardonner ce que vous ne pardonneriez peut-être pas à tout Auteur qui n'écriroit que pour plaire.

J'ai toujours eu pour Mademoiſelle de Juſſy un tendre attachement. Jugez, Madame, ſi elle le mérite. Une taille admirable, des graces vives & naturelles, qui vous dérobent ce que cette aimable fille peut avoir d'irrégulier dans les traits ; un eſprit étendu & juſte ; une imagination brillante ; une raillerie fine, qui ne la compromet jamais & ne choque perſonne ; des ſaillies heureuſes, qui animent toute une ſociété, & y jettent de la gayeté ; des connoiſſances acquiſes par l'étude, qui ne la rendent jamais hardie à décider ; de la nobleſſe dans le cœur ; de la droiture dans ſes procédés ; & tous les ſentimens vertueux : voilà Mademoiſelle de Juſſy. Elle étoit née avec une fortune qui ne répondoit pas à la nobleſſe de ſa naiſſance. A la mort de ſon pére, elle n'avoit que ſept ans. Une mére d'un rare mérite a pris ſoin de ſon éducation ; unique mais ſolide plaiſir d'une femme toujours languiſſan-

te,

te, qui ne fortoit prefque jamais. Madame de Juffy, qui de bonne heure avoit étudié le caractére de fa fille, lui donna une honnête liberté : à vingt ans, elle étoit dans le monde prefque fur fa foi, & fa conduite ne donna jamais d'inquiétude à cette tendre mére, qui voyoit fa fille chérie dans les fociétés les plus eftimables. Un frére de Madame de Juffy, vieux garçon, s'avifa de mourir, & laiffa une groffe fucceffion. Mademoifelle de Juffy touchoit alors à fa vingt & deuxiéme année : la voilà riche, mais toujours la même ; nul changement dans fes maniéres, caractére doux & fimple, toujours foutenu. On ne fut furpris, ni de fa modeftie, ni de l'empreffement de plufieurs partis avantageux qui fe préfentérent. On admira la fageffe de cette fille, qui fe débarraffa de tous ces adorateurs intéreffés, fans les choquer, & qui, pour fe donner fans doute le tems de choifir, lui faifoit dire affez fouvent, mais fans affectation, qu'elle ne fe fentoit guéres de panchant pour le mariage.

Dès que la fanté du Chevalier ne me donna plus d'inquiétude, je fus voir cette aimable fille. Elle fortoit pour aller chez Madame de Venneville. Je réfiftai

à

à la façon qu'elle fit de vouloir remettre sa visite ; je lui dis naturellement, que j'achéverois de lui rendre la mienne chez la Comtesse. Nous y fumes ensemble : nous la trouvames seule avec Disenteuil. Mon frére entra dans le moment, nous passames dans l'apartement du Chevalier. Il s'amusoit à lire Britannicus. La catastrophe de ce jeune Prince, dit Madame de Venneville, doit faire trembler toutes les personnes à qui la nature a donné un cœur tendre. Pourquoi, Madame ? repliqua Disenteuil ; le siécle des Nerons est passé. Il est vrai, reprit la Comtesse, que dans le notre on n'éprouve point ce genre d'obstacles qui traversérent les feux de Britannicus & de Julie ; mais l'on ne trouve aussi que très-rarement cette heureuse sympathie qui avoit uni si étroitement ces illustres infortunés. Les personnes faites comme vous, Madame, lui dit Disenteuil, trouvent presque dans tous les cœurs, qu'elles croyent dignes d'elles, cette sympathie que vous dites être si rare... Oh ! voilà, interrompit Madame de Venneville, le Comte qui veut débiter du galant ; je l'arrête, & je veux qu'il me réponde sérieusement. Laissons-là la sympathie ; aussi-bien ce ne seroit pas une

chose

chofe aifée à définir. Dites-moi, Comte, n'eft-ce pas un grand malheur de prendre de la paffion pour une perfonne qui fe trouve prévenue en faveur de quelque autre? Oui, Madame, répondit vivement Difenteuil: c'eft le plus grand des malheurs, dès qu'il ne laiffe point de doute. Quand on fe trouve dans cette trifte fituation, il n'y a point d'autre parti à prendre, que de fouffrir & fe taire: ni les difcours, ni les actions du malheureux ne fléchiffent point la perfonne prévenue; & fi l'objet préféré ne travaille à fe détruire lui-même, le malheureux ne peut efpérer de ceffer de l'être. Mais, repliqua la Comteffe, fi l'on n'a pas une entiére certitude de la prévention, que doit-on faire? S'éclaircir bien vîte, répondit Difenteuil; il n'eft rien de fi preffé. L'Amour nous donne plus d'un moyen pour fortir promtement d'une incertitude, où fouvent nous ferions mieux de refter; mais c'eft un parti que l'homme ne fauroit prendre. Nous approuvames tous le fentiment de Difenteuil. La Comteffe l'affura, qu'elle n'oublieroit pas fes avis, fi elle fe trouvoit jamais dans le cas; mais qu'elle l'éviteroit avec attention. Tant d'attention, ma chére Comteffe, dit Mademoifelle de Juffy, ne nous an-

annonceroit-elle pas, que vous aurez bien-tôt besoin de quelque éclaircissement ? L'affectation que vous avez, lui dit Madame de Venneville, de badiner sans cesse sur toutes les conversations dont l'Amour est le sujet, me donne de la défiance; elle en donne à toute notre société; nous ne sommes plus les dupes de votre fine raillerie : ne déguise-t-elle point chez vous la situation de votre cœur ? Le difficile étoit de nous défier; votre gayeté nous en imposoit : nous soupçonnons; vous allez être étudiée, & vous serez dévelopée. Dévelopée ? reprit cette charmante fille; je n'en crois rien. Le Comte de Disenteuil ne vient-il pas de vous dire, que l'Amour seul est capable de faire cette opération ? Je n'ai dans cette aimable societé, ni amans, ni femmes jalouses. Mon secret, si tant est que j'en aye un, est en sureté. La gloire de le découvrir est réservée à d'autres personnes. Ces personnes mêmes auront bien de la peine à en venir à bout, & je crois que ce secret ne cessera de l'être, que lorsqu'il me pésera trop; alors pour me soulager, je ne me donnerai plus la peine de le garder. Vanité, dit la Comtesse, qui vous sied bien, que l'on vous pardonne,

pardonne, mais qui ne nous empêchera pas d'aller notre train.

Quelques jours après cette converſation, Mademoiſelle de Juſſy étant venue chez moi, nous rappellames une partie de tout ce qui s'étoit dit dans la chambre du Chevalier, & nous convinmes, que les regards & les diſcours de Madame de Venneville, quoiqu'étudiés, avoient décelé la ſituation de ſon cœur. Nous nous affermiſſions dans notre ſentiment, quand Diſenteuil entra. Mademoiſelle de Juſſy trouva ſans peine l'occaſion de parler de la Comteſſe ; elle loua ſa beauté & ſon eſprit, & adreſſant la parole au Comte, elle lui-dit : Je ne crois pas que Madame de Venneville oublie aiſément le ſervice que vous avez rendu au Chevalier de Fanime ; j'entrevois chez elle un mouvement de reconnoiſſance, qui pour être doux, n'en eſt pas moins vif. Je ſai, Mademoiſelle, répondit Diſenteuil, que rien n'échape à votre pénétration, lorſque vous voulez vous en ſervir ; mais je ſai bien auſſi, que pour avoir matiére à railler finement vos amis, vous dites ſouvent avoir découvert ce que vous ne penſez que dans l'inſtant, & que vous ſentez propre à vous réjouïr. Vous voilà dans le cas. Pour-

Pourſuivez, je me prête de bonne grace à votre plaiſir. C'eſt vous, reprit Mademoiſelle de Juſſy, qui voulez railler. Pour moi, je vous dis ſérieuſement, que le Chevalier de Fanime vous trouve généreux, que ſa ſœur vous trouve aimable, & que peu de ſoins vous acquerroient la gloire d'en être aimé. Continuation de plaiſanterie, reprit Diſenteuil. C'eſt ſe mal tirer d'affaires, Monſieur le Comte, que de badiner, repliqua Mademoiſelle de Juſſy. La Comteſſe vous aime; vous l'avez déviné; & la maniére miſtérieuſe dont vous vous défendez, me perſuade que vous ne négligerez pas cette conquête. Je n'ai pas la fatuïté, Mademoiſelle, lui dit Diſenteuil, de croire pouvoir inſpirer de l'amour, lorſque je n'en reſſens pas. Mon cœur a été pénétré de la plus vive tendreſſe: j'ai fait tous mes efforts pour plaire; je n'ai pu même réuſſir à me faire écouter, & j'ai été forcé à contraindre tous mes mouvemens, pour me conſerver encore le dangereux plaiſir de voir l'objet de ma tendreſſe. De pareilles expériences m'apprennent le peu que je vaux, & que je ne ſuis point du nombre de ces hommes, s'il en eſt, qui ſans aucuns ſoins, & ſans même y penſer, embraſſent le cœur des belles.

belles. Oh! pour cela, Mademoiselle; repris-je alors, vous avez tort & trop bonne opinion de vous. Quoi! vous croyez faire parler le Comte, lorſqu'il ne le voudra pas? & ſûrement il ne le voudra jamais, quand vous voudrez pénétrer ce qui ſe paſſe dans ſon ame. Vous devez ſavoir, depuis que vous le connoiſſez, que c'eſt le plus diſcret de tous les hommes. Gardez vos lumiéres, faites vos réflexions ſur ſon chapitre, puiſque cela vous amuſe; mais ne comptez pas de tirer de lui nul éclairciſſement. J'avois ſenti que le Comte prenoit un tour, qui l'auroit mené plus loin que je ne voulois; je crus devoir rompre une converſation embarraſſante pour lui, & pour moi; qui pouvoit me faire juger qu'il étoit toujours le même à mon égard. Je voulois du moins qu'il me fût permis de douter; mais je ne le pus longtems. Diſenteuil m'ayant trouvée ſeule le lendemain, me parla ainſi.

Mon ſilence devient trop dangereux, Madame, pour le garder plus longtems: je crains qu'il ne vous perſuadât à la fin, que les ſentimens que j'ai oſé vous faire voir dans un tems où vous les avez déſapprouvez, ne ſoient plus les mêmes. Je les conſerve, Madame, ces ſentimens,

avec

avec la même vivacité; & voici ce qui m'a engagé à les taire, depuis qu'il m'eſt permis de vous les montrer ſans vous offenſer. Je n'ai prétendu, par mon ſilence, que vous faire ſentir, que vous ne deviez point ſonger que Monſieur de Brionſel a pour moi une tendre amitié; que, Madame, c'eſt à vous ſeule à faire un choix. Mais, doutez-vous que ſi ce choix tomboit ſur moi, je ne fuſſe au comble de la félicité; & que le ſeul malheur que je crains, & auquel peut-être je ne pourrois ſurvivre, ſeroit d'en voir un autre honoré? Si je ſuis deſtiné à cette infortune, croyez, Madame, que je renfermerai ma douleur; je vous en ôterai la connoiſſance: mais pour prix de ce dur ſacrifice, ne me refuſez pas la grace de croire, que le mortel que vous rendrez heureux ne ſera pas, du moins par la délicateſſe & la violence de ſa paſſion, plus digne de recevoir votre main, que l'étoit Diſenteuil. J'étois embarraſſée de ce que je devois répondre à ce diſcours, lorſque Madame de Venneville entra. Le Comte ne reſta que le tems qu'il faloit pour ne pas paroitre incivil. A peine fut-il ſorti, que la Comteſſe me dit: C'en eſt fait, mon malheur eſt certain; Diſenteuil eſt amoureux: je n'en puis douter, j'en

Comtesse

Quelle est cette preuve

La voici, repliqua-t-elle.
...tée de l'incertitude si Disen-
ou non, j'ai voulu le savoir,
de lui-même. Tout ce que
pu obtenir de moi a été de
commettre. Voici ce que je
quelques jours. J'envoyai à
Disenteuil une boëte, qui
un nœud d'épée, avec cette

...aimez, vous aimez avec trop
Si vous êtes indifférent, vous
pour qui ne l'est pas pour vous.
vous nul objet digne de vous tou-
dont les maniéres prévenantes
...tre chez vous le désir d'y répon-
intérêt, peut-être trop tendre,
d'être éclairci sur ce qui se passe
...cœur. S'il n'est prévenu en fa-
...sonne, mettez ce nœud d'épée;
...ez point, que vous ne sachiez qui
...oye. Cette complaisance, qui mar-
vous êtes libre, enhardira à vous
vous devriez avoir deviné, si
...ration n'étoit en létargie par quel-
que l'on ignore, mais que l'on sou-
profondir.

Ah!

Ah ! ma chére Comteſſe, continua-t-elle, quelle honte & quelle douleur pour moi ! Diſenteuil n'a pas fait ſeulement aſſez de cas de l'avis, pour mettre au jour ce nœud. Il aime, & il aime avec tant de délicateſſe, qu'il croiroit l'avoir bleſſée, s'il avoit mis ce ruban par un ſimple mouvement de curioſité, ou de galanterie. C'en eſt donc fait, je ſuis ſans eſpérance ; j'ai une rivale, & vôtre diſcrétion m'en dérobe la connoiſſance. Que vous êtes cruelle ! Je crois cependant la deviner. Ah ! c'eſt Mademoiſelle de Juſſy. Oui, c'eſt elle que le Comte adore ; oui, elle jouït du bonheur d'être aimée de cet homme parfait. Parlez, ma chére Comteſſe, me dit-elle, parlez; convenez qu'elle eſt ma rivale. Il pourroit aimer, lui dis-je, Mademoiſelle de Juſſy, ſans que je m'en fuſſe apperçu. Il ſe peut auſſi, que quelque autre objet l'occupe. Diſenteuil eſt ſi diſcret, & ſi ſage, qu'il en devient impénétrable. Non, me repliqua-t-elle, il ne l'eſt pas pour vous : vous ſavez ſon ſecret, j'en ſuis ſûre ; & vous pouvez, ma chére Comteſſe, me refuſer la conſolation de m'apprendre quel eſt cet objet à qui il ſacrifie tout? Quoi!

at où vous me voyez ne vous fait le pitié, & je ne pourrai obtenir de tre amitié, de vous faire parler ? Heureusement, je n'eus pas le tems de lui répondre ; nous fumes interrompues par Mademoiselle de Juſſy : ſa préſence redoubla l'agitation où étoit la Comteſſe, qui ſortit un inſtant après, ne ſe ſentant pas aſſez maîtreſſe d'elle - même pour cacher un chagrin plein de dépit.

Qu'a donc Madame de Venneville ? me dit Mademoiſelle de Juſſy ; il paroit du trouble ſur ſon viſage ; à peine m'a-t-elle regardé. Serois - je brouillée avec elle, ſans le ſavoir ? Oui, lui repliquai-je. Alors je lui contai l'erreur de la Comteſſe, & tout ce qu'elle venoit de me dire : je lui dis auſſi la converſation que je venois d'avoir avec Diſenteuil. Elle trouva comme moi ſon procedé généreux. La démarche que vient de faire la Comteſſe, lui dis-je, *m'aſſure qu'elle mettra tout en uſage pour découvrir ſi vous êtes véritablement ſa rivale ; elle ſera bien-tôt déſabuſée, & je tremble que ſa jalouſie ne retombe ſur moi. Je vous admire, me dit Mademoiſelle de Juſſy; l'amour vous rend le cœur très bon pour vos amies. Je vois que vous êtes charmée que Madame de Venneville me prenne*

ne pour ſa rivale, & que vous aimez mieux qu'elle me haïſſe, que vous. Mais ce n'eſt pas-là mon compte; car cette haine mettra du divorce dans notre ſocieté, & je ne veux pas en être la victime, ſans l'avoir mérité : c'eſt vous qu'elle doit haïr, & c'eſt vous, s'il vous plait, qu'elle haïra. Votre gayeté, lui dis-je, commence à impatienter; elle vous fait ſans ceſſe badiner ſur les choſes les plus ſérieuſes. Conſentez, je vous prie, à reſter encore quelque tems la rivale de la Comteſſe; j'ai beſoin de ſon erreur, pour n'être pas traverſée dans mes deſſeins. Si elle découvre que c'eſt moi que Diſenteuil aime, elle me reprochera de ne lui avoir pas tout avoué: l'amour me montrera à elle comme ſon ennemie; il lui fera croire que je ne puis être indifférente pour un homme de ce mérite, & qu'elle aime: mon frére, qui découvrira ſon rival dans Diſenteuil, deviendra contraire au Chevalier; il ſe rangera d'abord du parti du Comte, & de mon pére : le Chevalier même, que Madame de Venneville animera contre Diſenteuil, deviendra jaloux, il craindra un tel rival; preſſé par ſa ſœur, il exigera un ſacrifice, que mon eſtime pour le Comte, & le reſpect que je dois à mon pére, me défendent d'ac-

 corder;

corder ; sa tendresse s'allarmera de mes refus, & lui fera peut-être faire quelque démarche contraire à notre bonheur. Vos raisons sont trop bonnes & trop sérieuses, me dit Mademoiselle de Jussy, pour en badiner davantage ; la pitié me gagne en votre faveur, & je consens à rester l'objet de la jalousie de la Comtesse : j'aime encore mieux qu'elle me haïsse, que si elle vous haïssoit. Mais de la façon dont elle s'y prend, je crains bien pour vous de n'avoir pas longtems l'honneur d'être sa rivale. Vous croyez bien, Madame, que cette conversation fut longue, & que les mêmes choses furent dites plus d'une fois.

Six semaines s'étoient passées depuis l'accident du Chevalier ; je l'avois vu ; durant ce tems, presque tous les jours ; ma tendresse n'étoit plus un mystére pour lui, & la sienne paroissoit en avoir redoublé. L'impatience, qu'il avoit de me voir chez moi, l'y amena, quoiqu'il ne fût pas encore entiérement remis. Comme j'étois seule, le Chevalier eut la liberté de me parler de son amour. Après l'avoir écouté assez longtems sans lui répondre que des yeux, je lui dis : La vanité vous a prêté des forces pour soutenir vos malheurs ; c'étoit elle qui nourrissoit

rissoit votre passion : aujourd'hui que cette nourriture lui manque, soutiendrez-vous votre bonheur avec constance ? Quoi ! Madame, me dit-il, voulez-vous traverser la félicité dont je suis occupé, par la douloureuse pensée, que vous pouvez me croire capable de cesser de vous adorer ? Quelle seroit la femme assez téméraire, pour oser avoir quelque confiance à mes sermens, quand je vous aurois été infidéle ? Ah ! Madame, par combien d'endroits ne tiens-je pas à vous ! quelle estime ! quel respect ! quelle connoissance de votre caractére & de votre vertu, ont fait naître & nourri ma passion ! Si je n'avois que ces garans, lui dis-je, je compterois peu sur votre constance ; ce n'est pas par ces sentimens, que les hommes tiennent ordinairement aux femmes. Cependant, Chevalier, continuai-je, je ne vous refuse pas ma confiance, & je crois votre tendresse sincére, puisque je vous dis que je vous aime. Mon frére, qui nous interrompit, empêcha le Chevalier de me répondre : mais ses yeux surent me marquer le contentement de son ame.

Je passai quelque tems dans cette heureuse situation. Mon pére ne me parloit de rien, il n'avoit nul soupçon sur le Che-

valier ; ma tendresse pour lui, & sa passion, nous faisoient passer des jours pleins de douceurs ; enfin, j'espérois tout du tems, & de cette générosité que Disenteuil m'avoit fait paroitre.

J'avois caché à mon frére la passion de Madame de Venneville pour Disenteuil ; je ne voulois pas l'instruire d'une chose qui pouvoit le faire agir d'une maniére contraire à mes intérêts : je sentois, par mes propres sentimens, que l'amitié la plus forte n'a que de foibles digues contre les mouvemens impétueux de l'amour.

Madame de Venneville fut bien - tôt désabusée des soupçons qu'elle avoit conçu contre Mademoiselle de Jussy ; je la vis plus ardente que jamais, pour découvrir la personne que Disenteuil aimoit. Elle réussit. Elle sut aussi les derniéres volontés de Monsieur de Gondez, & de plus celle où mon pére étoit, que j'obéisse aux intentions de ce mari mourant. Dès ce moment, la Comtesse ne fut plus occupée qu'à nuire aux desseins de Disenteuil ; elle désira bien plus ardemment de me voir unie au Chevalier ; l'amour & la jalousie lui firent chercher les moyens de mettre les choses dans un état à rebuter entiérement le Comte, & forcer
mon

mon pére à donner ſon conſentement en faveur du Chevalier. Ce ne fut plus la fortune de ſon frére qui fit ſon zèle ; ce fut l'intérêt de ſa paſſion. Il étoit difficile qu'elle parvint à ſon but, ſans donner atteinte à ma réputation. Je ne ſai, s'il lui en coûta pour prendre ſon parti ; mais dès qu'elle l'eut pris, elle ne reſpecta rien.

Le premier trait de ſa noire politique fut de me cacher ce qu'elle avoit appris, & de le taire au Chevalier. Mais, dans une converſation qu'elle eut avec moi, elle chercha à s'aſſurer de mes ſentimens. Je ne feignis point de lui dire, que le Chevalier pouvoit compter ſur ma main. La fortune de mon frére ne répond pas à la votre, me dit-elle. Si Monſieur de Brionſel regarde votre choix ſans indulgence, qu'il le deſapprouve, qu'il ait peut-être d'autres vûës, que ferez-vous ? Je réſiſterai avec fermeté, lui dis-je, & j'attendrai du tems, & de mon reſpect pour mon pére, que l'un & l'autre puiſſent déſarmer ſa ſévérité. Je crains bien, me repliqua-t-elle, que ce profond reſpect, & le pouvoir abſolu que Monſieur de Brionſel a ſur vous, ne ruïnent à la fin les affaires de mon frére ; car enfin, vous n'avez pas encore fait une démar-

che pour applanir les difficultés que vous prévoyez. Qu'attendez-vous, ma chére Comteſſe? continua-t-elle: voulez-vous donner le tems au Comte de Brionſel de prendre des engagemens? Votre âge vous ſoumet encore aux volontés de ce pére abſolu; cependant, l'état de Veuve devroit vous guérir de cette exceſſive crainte. Il eſt vrai, repris-je, que je crains mon pére preſque autant que je l'aime; & je conviens que je ſuis dans un embarras extrême, pour lui découvrir mes ſentimens pour le Chevalier. Que je ſerois à plaindre, ajoutai-je, s'il les deſapprouvoit d'une maniére dure! Cette appréhenſion me fait encore temporiſer. Il faut, je le vois bien, reprit la Comteſſe, il faut aider à votre timidité, & que quelqu'un faſſe preſſentir à Monſieur de Brionſel, que vous êtes ſenſible à la tendreſſe que mon frére a pour vous. C'eſt à Mondelis à rompre la glace, ou à Diſenteuil, qui eſt auſſi cher à votre pére que ſon propre fils. Ah! m'écriai-je, que voulez-vous faire? Non, continuai-je, ne preſſons rien, attendons: le tems de mon deuil, qui n'eſt pas prêt à finir, nous fournira des occaſions favorables à gagner l'eſprit de mon pére; je les chercherai, je les ſaiſirai... Vous? repliqua la Com-

atesse; si l'on vous la
mois vous ne serez pa
'aujourd'hui. Vous devr
: votre passion, mais de
la découvrir. Ah! ma c
epris-je, songez donc, c
sons parler si brusquement
mon pére pourroient me
voir eu une intelligence
Chevalier, dans un tems
me le défendoit. Je mourr
si ces hommes, dont l'esti
cieuse, me croyoient crim
m'est témoin, que j'aime l
l'amour le plus pur & le pl
ne connois de bonheur, qu
nir à lui: mais je serois c
noncer, s'il faloit l'acheter
ma gloire; & je pense asse
ment de votre frére, pour
consentiroit. Que vous l'
ment, ce frére! me dit la
qu'il est loin d'être heureu
me, lui repliquai-je, il doi
persuadé que rien ne pourra
re changer de sentiment. Il
le caractére absolu de mon p
faire trembler; mais sa tendr
qui est extrême, le raméner
sirs.

Madame de Venneville comptoit bien, par ce que je venois de lui dire, que je n'aurois pas la force, du moins de longtems, de parler à mon pére : elle craignit même, que je n'eusse pas celle de lui résister. L'estime, qu'elle me connoissoit pour Disenteuil, dont je ne faisois point de mystére, l'allarmoit encore. Enfin, pour porter sa jalousie à l'extrême, il arriva ce que je vai vous conter.

Mon frére fut un matin chez Disenteuil. Il trouva sur la table de son cabinet le nœud d'épée que la Comtesse lui avoit envoyé, il y avoit déja quelque tems. Mon frére le trouva joli : le Comte lui dit de le prendre, puisqu'il le trouvoit de son goût. Madame de Venneville étoit dans ma chambre, lorsque mon frére entra ayant ce nœud fatal à son épée. La Comtesse n'eut pas de peine à le reconnoitre. Est-ce-là une emplette de votre choix? lui dit-elle; ou bien est-ce une galanterie qu'on vous a faite? C'est une galanterie de Disenteuil, reprit mon frére. Je vis le dépit & la rage exprimés sur le visage de la Comtesse : elle me lança un regard furieux, que je pris innocemment pour une confidence de ce qui se passoit dans son ame. Mais que je me trompois, & que l'imprudence de Disenteuil

il manqua à me coute
is que ce dernier tra
mina la Comteſſe à ce
. Le don, que le Com
remier venu de ce nœuc
s l'idée, que c'étoit ſans
ice qu'il me faiſoit, l'en
iére. Le déſir de ſe venger
ne le pouvoit, que par u
our ſe juſtifier ce deſſein à
. faloit me croire perfide à
a jalouſie le lui perſuada. I
que je lui avois toujours fait d
du Comte, lui parut crimine
ſie alla plus loin; elle ne cr
Diſenteuil m'eût rendu des ſo
ment, elle étoit trop pénétrée
rite: enfin, oubliant l'air na
lequel je lui avois parlé du C
elle penſa que j'étois de mau
Je crois, que quand elle aur
juſtice à mes ſentimens, elle ne
roit pas moins haï: elle adore
teuil, & mon crime à ſes yeux
tal; j'étois aimée de lui. En
voulut prévenir tout ce qu'elle
avoir à craindre: voici comme
prit.

Je vous ai dit, Madame, qu
ſurpris le Chevalier dans le ter

blessure, tenant mon portrait; mais je ne vous ai pas dit qui l'en a rendu le maître, & je dois vous l'apprendre. Avant d'aller en Bretagne, j'avois eu la complaisance pour Monsieur de Gondez de me faire peindre par le fameux l'Argiliére. Le Chevalier, qui l'avoit appris, engagea un homme qui faisoit la mignature, d'aller chez ce Peintre, & sous prétexte d'étudier & d'admirer ses ouvrages, tâcher de tirer adroitement une copie de ce portrait. Il le fit, & réussit assez bien. Le Chevalier savoit que j'avois eu, du hazard d'une loterie, une boête d'or; que Madame de Venneville en ayant loué l'ouvrage singulier, & sur-tout le secret qui mettoit une peinture en toute sureté, je lui en avois fait la galanterie. Le Chevalier la demanda à sa sœur, qui se fit un plaisir de la lui donner. Mon pére & Disenteuil la connoissoient, & mon pére ignoroit que j'en eusse fait présent à la Comtesse.

Elle pria le Chevalier de lui confier mon portrait dans cette boête. Le Chevalier, qui n'avoit aucune raison de soupçonner sa sœur, la lui donna. Madame de Venneville vint sur le champ chez moi. Disenteuil, qu'elle y cherchoit, y étoit: elle trouva le moment de lui dire, qu'elle

le

prioit de venir chez elle le lender
dix heures, pour une affaire qu
uloit lui communiquer, qui le re
it. Difenteuil le lui promit, & fo
ns l'inftant. Elle refta peu de t
rès lui, & lorfqu'elle m'eut quittée
paffa dans l'appartement de mon p
viens vous demander, Monfieur,
t-elle en l'abordant, fi vous vou
en me faire l'honneur de venir dem
trois heures chez moi; j'ai à vous e
etenir d'une affaire férieufe. Mon p
lui répondit avec politeffe, qu'il fe re
roit à fes ordres. Difenteuil fut ch
le le lendemain, & voici comme e
ii parla.

Ce que j'ai à vous dire regarde le bo
eur de Madame de Gondez. Vous fe
ez-vous affez de pouvoir fur vous-m
ie, pour lui facrifier le votre? Que pui
e faire, Madame, reprit Difenteuil d'u
ir étonné, qui puiffe contribuer au bon
ieur de Madame de Gondez, & qui do
re me coûter le mien? J'ai peine à l
comprendre. Ses intérêts me font fi chers
u'il eft difficile que je n'aille pas ave
laifir au-devant de tout ce qui peut lu
narquer mon attachement. Vous ête
furpris, repartit alors la Comteffe, de ce
que je vous dis? Mais pour vous mettre
en

en état de m'écouter avec attention, & pour vous donner la confiance néceſſaire pour me répondre, je vous dirai, que Madame de Gondez m'a fait confidence de votre tendreſſe pour elle, des derniéres volontés d'un mari, & de celles de ſon pére. Malgré tous ces avantages, qui ſemblent vous donner des droits pour ſa poſſeſſion, voulez-vous l'obtenir par la contrainte ? Moi ! Madame, s'écria Diſenteuil, moi ! chercher à contraindre Madame de Gondez ! Le Comte de Brionſel peut me faire l'honneur de penſer à moi ; mon oncle peut avoir enviſagé avant de mourir, que cet établiſſement conviendroit à l'un & à l'autre ; mais Madame de Gondez m'a-t-elle vû me prévaloir de ces diſpoſitions favorables d'un Mari & d'un Pére ? Non ; & elle eſt trop juſte, & doit trop me connoître, pour penſer que je veuille me ſervir d'aucune autorité pour lui arracher ſon conſentement. Non, Madame, il faut que ce ſoit le cœur de Madame de Gondez qui lui faſſe donner la main : plus elle mérite d'être aimée, plus il eſt néceſſaire d'être aimé d'elle, pour être heureux en la poſſédant. Eh bien, Monſieur, reprit la Comteſſe, il faut donc vous dire, que ſon bonheur dépend de

vous

ous voir renoncer à elle. Cet
digne de votre générosité, & so
ne pour vous est au point de croire
us êtes capable d'un tel sacrifice.
me de Gondez, repliqua Disente
roit pu elle-même me faire l'hon
m'expliquer ses sentimens : elle
nnoit assez, pour ne devoir pas
r que ses volontés ne soient pour
s ordres absolus. C'est parce qu'
ous connoit, lui dit la Comtesse, qu
n'a pas la force de vous avouër e
ême la passion dont elle est prévenu
on amitié pour vous n'a pu y consen
nfin, vous savez qu'elle dépend d
ére absolu & inébranlable dans ses v
ontés ; que le choix qu'il a fait de vo
elon vos desirs, met un obstacle a
esseins de Madame de Gondez, que vo
eul pouvez lui faire surmonter : c'est do
vous à guérir Monsieur de Brionsel
a délicatesse sur l'exactitude du poi
l'honneur, pour rendre sa fille maître
e de son sort. Cette délicatesse sur
oint d'honneur me regarde, Madame
epliqua Disenteuil, autant & plus qu
Monsieur de Brionsel. Non, je ne puis
par aucune démarche, donner occasio
un homme que je respecte, & qui m
fait l'honneur de m'aimer, de penser qu
j

je n'ai pas répondu de bonne foi à ses desseins, lorsqu'il me les a communiqués avec sincérité. Mon estime pour Madame de Gondez est la même. Monsieur de Brionsel pourroit croire, qu'elle est alterée, ou que mes sentimens varient, & que j'ai pris contre ma parole quelque autre engagement : je chéris trop son amitié, pour risquer de la perdre par une conduite si contraire à ce que je lui dois, & à ce que je me dois à moi-même. Madame de Gondez, continua-t-il, a le pouvoir sur son pére, que le sang, & la connoissance d'un vrai mérite, donnent ; qu'elle agisse, ou fasse agir ; & lorsque Monsieur de Brionsel sera ébranlé, je remplirai le devoir d'un honnête homme. Vous déguisez en vain, Monsieur, lui dit la Comtesse ; vous connoissez trop le Comte de Brionsel, pour penser que rien puisse l'ébranler : ainsi, c'est toujours contraindre Madame de Gondez, que de conserver son pére dans votre parti. Je le vois bien, continua-t-elle, il faut sans nul détour vous instruire de tout. Madame de Gondez & mon frére le Chevalier s'aiment depuis plus de deux ans ; ce n'est pas une passion naissante, qu'aucuns devoirs puissent surmonter. Vous paroissez ému à ce discours, lui

lui dit-elle. Il eſt vrai, Madame, répon
dit Diſenteuil; & je ne puis penſer ſan
trembler, qu'une vertu auſſi... Tenez
reprit la Comteſſe en lui coupant la pa-
role, tenez, voilà la preuve de ce que
je vous dis, en lui montrant mon por-
trait. Madame de Gondez le donna à mon
frére, en partant de Paris pour aller en
Bretagne; & de plus, le voyage que le
Chevalier à fait à Gondez étoit de ſon
aveu. Je ne vous dis plus rien, continua-
t-elle; je crois vous avoir mis en état de
prendre le parti que la délicateſſe & l'hon-
neur exigent de vous. Je ſens, Madame,
reprit Diſenteuil, la conduite que je dois
tenir, & je me flate que Madame de Gon-
dez aura lieu d'en être ſatisfaite. Il laiſ-
ſa la Comteſſe dans un déſordre qu'elle
ne put même lui cacher, & qui ne lui
échapa pas.

Mon pére alla chez elle, comme il lui
avoit promis. Elle lui dit: Il y a long-
tems, Monſieur, que je balance à vous
inſtruire d'une choſe qui vous affligera
peut-être; mais l'amitié que j'ai pour Ma-
dame de Gondez, m'engage à rompre le
ſilence, pour vous apprendre qu'elle eſt
prévenue d'une paſſion violente, que,
ni ſon reſpect, ni la crainte de vous dé-
plaire, ne ſauroient ſurmonter. Permet-
tez-

tez-moi, Madame, lui dit mon pére, de vous dire, que je vous crois mal inſtruite. Si ma fille a de la prédilection pour quelqu'un, c'eſt de mon conſentement. Vous êtes ſon amie; mais ce n'eſt pas d'elle, ſans doute, que vous tenez cette confidence. Ma fille ſait, que j'ai des vûes pour elle: ſa ſoumiſſion à mes volontés, & plus que tout ſon caractére; me défendent de la ſoupçonner ſeulement de manquer jamais à ſes devoirs. On hazarde rarement, Monſieur, repartit la Comteſſe, une pareille confidence à un pére tel que vous, lorſque ce n'eſt pas de la bouche même de ſa fille, qu'on tient le ſecret de ſon cœur. Celui de Madame de Gondez m'eſt entiérement connu; & ſi vous lui refuſez les ſentimens de pére dans cette occaſion, j'oſe vous aſſurer, qu'elle ſera la plus malheureuſe femme du monde. Quoi! Madame, s'écria mon pére tout ému, il feroit vrai que ma fille aimeroit? Oui, Monſieur, repliqua la Comteſſe, elle aime. Eh bien, Madame, reprit mon pére bruſquement, apprenez-moi le choix de ma fille: ſans doute que je ne dois pas l'approuver, puiſqu'elle me l'a caché avec tant de ſoin juſqu'à ce jour. Non, Monſieur, lui dit la Comteſſe, ſon choix ne

ne lui fait point de honte, & je crois qu'il ne vous fera pas rougir. C'eſt mon frére, c'eſt le Chevalier de Fanime, qu'elle aime : ſa naiſſance, &, ſi j'oſe le dire, ſon mérite perſonel, ne le rendent pas indigne des bontés de Madame de Gondez. Sa fortune ſeule pourroit être contre lui ; cependant, elle n'eſt pas aſſez médiocre, pour être un obſtacle ſuffiſant pour vous arrêter. Madame, lui dit mon pére, le myſtére que ma fille m'a fait de ſes ſentimens, m'a donné le tems de prendre des engagemens pour elle : j'ai donné ma parole : ma fille peut refuſer ſa main ; mais je refuſerai mon conſentement pour tout autre que celui ſur lequel j'ai jetté les yeux. Ce n'eſt pas, Madame, continua-t-il, que je n'eſtime le Chevalier de Fanime ; je connois ſa naiſſance & ſon mérite. Souffrez, cependant, que je vous diſe, que me parler aujourd'hui ſeulement de cette paſſion réciproque, ce n'eſt pas me demander mon conſentement, c'eſt vouloir me l'arracher ; & ma fille étoit aſſez inſtruite de mes ſentimens, pour devoir éviter cet engagement. Il étoit formé, reprit Madame de Venneville, avant que Madame de Gondez pût prévoir vos volontés. Non, Madame, s'écria mon pé-

pére, & sa foiblesse est d'autant plus criminelle, qu'elle est la preuve de sa désobéissance à mes ordres. Eh bien, Monsieur, lui dit la Comtesse, il faut la justifier : elle aime mon frére depuis plus de deux ans .... Et vous justifiez ma fille, Madame ? s'écria mon pére. Mais, non, continua-t-il, on veut surprendre ma crédulité : ma fille n'est pas capable d'un pareil égarement. Ce Portrait, reprit la Comtesse, qu'elle donna à mon frére en partant pour la Bretagne, est un témoin de leur passion mutuelle. Mon pére ne douta plus de tout, ce que la Comtesse venoit de lui dire, lorsqu'il vit mon Portrait, sur-tout dans cette boête, qu'il reconnut d'abord pour avoir été à moi. Il se transporta de colére, & tint plusieurs discours dont le désordre marquoit celui de son ame. La Comtesse lui dit : Croyez-moi, Monsieur, respectez-vous ; respectez une fille qui n'est que malheureuse. Donnez-vous le tems de vous consulter vous-même : peut-être, lorsque vous aurez pris conseil de votre raison, aurez-vous plus de douceur pour Madame de Gondez, & vous sentirez la nécessité de ne point vous opposer à son bonheur. Mon pére ne put écouter cette remontrance, sans des mouvemens de

e colére qui éclatoient dans ses y
l quitta la Comtesse sans lui ré
lre.

Voilà Madame de Venneville, qu
léchit sur ce qu'elle venoit de faire.
:ontente de Disenteuil, elle l'étoit m
de mon pére, & point du tout d'
Elle ne goûtoit pas les premiéres c
ceurs qu'elle avoit attendu de sa pe
die : le Comte avoit été incrédule,
mon pére infléxible ; elle étoit crimi
le & imprudente, & prévoyoit qu'
n'en seroit pas plus heureuse. Elle se
pentoit, je crois, non par vertu, m
par intérêt & vanité.

Mon pére rentra chez lui sur le cham
Je fus assez heureuse pour ne m'y p
trouver. Disenteuil arriva presque co
me lui. Il le trouva si ému, qu'il lui
demanda la cause. Ah! mon cher Co
te, s'écria mon pére, que je suis à plai
dre! On vient de me désiller les yeu
sur la conduite d'une personne qui m'e
chére ; & ce que je viens d'en appren
dre me force à passer subitement, de l
plus haute estime, au plus parfait mé
pris. Helas! mon cher Comte, conti-
nua-t-il, qu'il m'en coûte pour renon-
cer à ma prévention, rien ne m'y avoit
jamais préparé! D'où venez-vous? lui
dit

dit Disenteuil : dites-le moi, Monsieur : j'ai des raisons qui autorisent cette question. Je sors de chez la Comtesse de Venneville, lui répondit mon pére. Eh bien, Monsieur, lui repliqua Disenteuil, ne perdez rien de cette haute estime que vous avez toujours eu pour une fille respectable ; je vai la justifier avant même que vous m'ayez dit le sujet qui vous irrite.

Je suis assez malheureux pour être la cause innocente de la noire manœuvre de Madame de Venneville : mon attachement pour Madame de Gondez, & vos vûes qu'elle a pénétré, ont porté la fureur dans une ame que j'ai rendu sensible sans y penser. La Comtesse de Venneville vous aime ! reprit mon pére étonné. J'ai lieu de le croire, lui répondit Disenteuil ; & ce n'est point la vanité qui me le persuade. J'ai bien prévu, continua-t-il, qu'une tendresse, que la malignité de mon étoile a fait naître, produiroit des effets qui me seroient funestes, & qui porteroient contre Madame de Gondez. C'étoit pour détruire toute l'estime que j'ai pour elle, & me forcer à renoncer au dessein de lui plaire, que ce matin on m'a tenu des discours que je n'ai achevé d'entendre, que pour

pour être instruit jusqu'où va la malice de Madame de Venneville. C'est pour vous forcer sans doute à faire un éclat capable de me faire prendre mon parti, que cette femme artificieuse vient de vous tenir le même langage. Cette intelligence, qu'elle a voulu vous persuader être formée depuis plus de deux ans entre Madame de Gondez & le Chevalier de Fanime, est une imposture; le Portrait en est une suite : le Chevalier en est possesseur, il est vrai; mais je sai, & j'en ai la preuve, que Madame de Gondez ne l'a jamais donné au Chevalier. Souvenez-vous, Monsieur, qu'elle fit faire son Portrait quelque tems avant d'aller en Bretagne. Le Chevalier aura séduit quelque éleve de l'Argiliére, par le moyen de qui il en aura eu une copie. Mais, reprit mon pére, il est dans une boëte qui étoit à ma fille : comment a-t-elle passé dans les mains du Chevalier? Par sa sœur, répliqua Disenteuil, à qui je sai que Madame de Gondez la donna à peu près dans ce tems là. Je conviendrai, Monsieur, ajouta Disenteuil, que l'intérêt que j'ai toujours pris à Madame de Gondez, m'a fait pénétrer dès sa naissance la passion du Chevalier de Fanime; mais cette première con-

 nois-

noiſſance, jointe à l'avantage de n'avoir pas quitté de vûe Madame de Gondez, ne ſauroit me rendre ſa conduite ſuſpecte. Si elle avoit aimé le Chevalier, auroit-elle preſſé elle-même mon oncle d'aller en Bretagne, où elle a reſté un an entier preſque malgré lui? Vous pouvez m'en croire, la plus auſtére vertu n'a rien à reprocher à votre fille; elle a toujours été ferme dans ſes devoirs. Enfin, Monſieur, continua Diſenteuil, voyant que mon pére ne paroiſſoit pas encore convaincu, vous faut-il un témoignage plus certain pour achever de vous déſabuſer? Tenez, lui dit-il, liſez cette lettre, en lui préſentant celle que le Chevalier m'avoit écrite en partant de Rennes, & que Diſenteuil m'avoit volée dans une caſſette que j'avois étourdiment laiſſée ouverte. Lors il conta à mon pére le voyage du Chevalier en Bretagne, & la maniére précipitée dont il étoit parti de Gondez. Vous me rendez la vie, mon cher Comte, lui dit mon pére. Cependant, continua-t-il, c'eſt en ſon nom que la Comteſſe m'a parlé.... Et je ſuis ſûr, reprit Diſenteuil, que c'eſt ſans ſon aveu. Mais, Comte, lui dit mon pére, ſi cet artifice n'avoit nul fondement, qu'en eſpéreroit Madame de Venneville, puiſ-

qu'il

qu'il tomberoit au moindre éclairciſſement? Je conviens, reprit Diſenteuil, que le Chevalier de Fanime aime Madame de Gondez depuis plus de deux ans: peut-être qu'un amour ſi ſoutenu a fait effet ſur ſon cœur depuis ſon veuvage. Voilà, Monſieur, où doivent ſe borner vos ſoupçons, juſqu'à-ce que Madame de Gondez vous ait éclairci plus particuliérement: ſa franchiſe vous découvrira bien-tôt la vérité. Enfin Diſenteuil me juſtifia avec tant de force, que mon pére reſta déſabuſé, du moins de ce qui l'avoit le plus irrité contre moi. Diſenteuil fit plus: il conjura mon pére, ſi je lui avouois d'avoir de la paſſion pour le Chevalier, de ne pas me contraindre. Il lui dit, qu'il étoit prêt à m'épouſer, ſi mon cœur n'y mettoit point d'obſtacle; mais qu'il le prioit de ne plus ſonger à lui, ſi mon panchant m'entrainoit ailleurs.

Lorſque je fus rentrée, mon pére paſſa dans mon appartement. Il me dit avec aſſez de douceur, qu'on lui avoit appris que je regardois le Chevalier de Fanime avec prédilection. Parlez-moi naturellement, ma fille, continua-t-il. Moi! m'écriai-je un peu émue: j'aimerois.... Oui, vous aimez, reprit-il, & vous aimez le

Chevalier de Fanime. Ne m'en faites point un myftére ; répondez-moi avec franchife : je ne veux pas vous contraindre à époufer Difenteuil ; mais il mérite trop votre eftime, & même votre amitié, pour abufer de fa confiance. Vous ne m'avez point appris, repliquai-je, à déguifer la vérité ; & j'aime mieux hazarder de vous déplaire en vous avouant mes fentimens, que de vous donner occafion de penfer que je fois capable d'aucun détour avec vous. Oui, Monfieur, j'aime le Chevalier de Fanime ; mais ma tendreffe fera toujours la victime de vos ordres, quand vous ne voudrez pas la regarder avec bonté. J'ofe pourtant efpérer, que vous ne me refuferez pas de refter libre, fi vous défapprouvez mon choix. N'ai-je point à me plaindre de vous, reprit mon pére, d'avoir fi peu combattu un panchant qui me forcera de manquer de parole au plus honnête-homme du monde, & pour qui j'ai la plus tendre amitié ? Songez-vous, ma fille, au chagrin que vous me donnez par cette paffion, que ..... Voilà ma main, Monfieur, repliquai-je à mon pére. Ma tendreffe ne peut me porter à la défobéiffance ; j'épouferai le Comte de Difenteuil, fi vous me l'ordonnez : je ne vous fe-

ferai point rougir, en donnant la moindre atteinte à mon devoir. Mais quelle eſt ma deſtinée ! Vous me rendrez la plus malheureuſe femme du monde, en m'uniſſant à l'homme le plus eſtimable que je connoiſſe, & que je me reprocherai à tous les inſtans de ne pas aimer autant qu'il le mérite. Je ferai plus, Monſieur ; je n'empoiſonnerai point ſa félicité en lui apprenant ma ſituation, qui m'attireroit ſa pitié : heureuſe, ſi ma triſteſſe profonde ne la lui découvre pas ! Mon frére entra dans ce moment. Venez, mon fils, lui dit mon pére, venez apprendre quelle eſt la fauſſeté de Madame de Venneville. C'eſt la plus perfide de toutes les femmes : elle trahit votre tendreſſe, elle trahit l'amitié de votre ſœur ; & ſans Diſenteuil qui vient de m'arracher à l'erreur où elle venoit de me plonger, j'aurois la douleur de croire ma fille indigne de la moindre eſtime. Quoi ! m'écriai-je, Madame de Venneville a voulu me noircir ! ... Oui, ma fille, reprit mon pére en m'interrompant, elle a voulu vous deshonorer dans mon eſprit & dans celui de Diſenteuil : cependant, c'eſt lui qui vient de me déſabuſer, c'eſt lui qui vient de m'ouvrir les yeux ſur l'innocence de votre con-

duite, que la Comtesse a voulu noircir par la calomnie la plus affreuse. Alors il nous raconta la manœuvre de cette artificieuse femme avec lui & le Comte. Qui peut avoir instruit, dis-je à mon pére, Madame de Venneville des sentimens du Comte pour moi, & de vos desseins ? C'est moi, reprit mon frére, outré de douleur & de colére ; c'est mon imprudence, ou plutôt ma foiblesse, qui vous a fait courir le risque de perdre l'estime de mon pére. Vous en êtes puni, lui dis-je, puisqu'elle vous arrache à une erreur qui vous étoit peut-être trop chére, & qu'elle vous démasque la Comtesse. J'avoue, continuai-je, que j'ai manqué d'expérience pour connoître un caractére aussi dangereux. Vous en êtes instruits tous deux, reprit mon pére ; conduisez-vous en conséquence, & ne faites rien dont je puisse me plaindre. Je n'attens pas vos ordres, Monsieur, dit alors mon frére, pour vous assurer que je ne verrai plus Madame de Venneville ; la vanité & l'honneur auront bientôt étouffé la passion que j'avois pour elle : en un mot, je dois ce sacrifice à ma sœur, & je me le dois à moi-même. Songez à la parole que vous me donnez, lui dit mon pére. Pour vous, ma fille,

fille, continua-t-il, je ne vous dis rien ; un reste d'amitié, que l'habitude seule avoit formée, doit céder sans peine à votre raison. Triste conversation, qui me fournit une ample matiére à des réflexions bien affligeantes !

Mon pére, en me quittant, donna ordre à son Suisse de ne laisser jamais entrer le Chevalier, soit qu'il me demandat, ou demandat mon frére. Le procédé de Madame de Venneville rompoit pour jamais le lien de l'amitié entre elle & moi. La seule idée consolante, qui se présentoit à mon esprit, étoit de penser que le Chevalier n'avoit point de part à la perfidie de sa sœur ; la connoissance que je croyois avoir de son caractére ; celle qu'il avoit du mien, m'en assuroit. Je résolus donc de lui écrire. Je voulois le voir, & ne savois en quel endroit. Madame de Jussy mourante m'ôtoit la liberté de prendre la maison de sa fille, qui étoit l'unique pour moi. Enfin, je pris le parti que vous allez apprendre par ces mots.

La maison de mon pére vous est défendue, & je m'interdis pour jamais celle de Madame de Venneville. Peut-être que ce discours est une énigme pour vous, du moins

je le souhaite. Trouvez-vous ce matin à dix heures aux Thuilleries, sur la terrasse des Capucins, où vous arriverez par le Carouzel : j'aurai la douleur de vous apprendre des choses qui vous affligeront par les endroits les plus sensibles. Adieu, Chevalier. De la constance & de la fermeté dans nos sentimens, peuvent seules mettre fin à des obstacles malheureux, qui peut-être ne sont que de commencer.

Le Chevalier se rendit aux Thuilleries, avec une inquiétude facile à comprendre. J'y allai avec Souville. Le Chevalier m'aborda d'un air troublé, en me disant : La maison de Monsieur de Brionsel m'est défendue, Madame ! De quel crime me punit-il ? & quel est celui de ma sœur, pour se trouver envelopée dans mon malheur ? C'est elle, lui dis-je, qui a mis les choses dans l'état où elles sont ; c'est sa perfidie à mon égard... Ma sœur ! s'écria le Chevalier en m'interrompant. Ah ! Madame, êtes-vous bien informée ? Ecoutez-moi, lui dis je, avant de vous étonner. Alors je lui contai l'amour de la Comtesse pour Disenteuil, tout ce que cette passion lui avoit fait faire, enfin ce qui s'étoit passé la veille.

Justifiez-la à présent, continuai-je ; ou plu-

plutôt, justifiez-vous d'avoir abandonné mon Portrait à des desseins perfides. Ah! Madame, s'écria le Chevalier, ayez pitié de l'état où je suis; ne m'accablez pas du reproche d'avoir eu assez de confiance pour une sœur que j'en croyois digne, & que même votre amitié pour elle autorisoit. Ma sœur, continua-t-il, sacrifie votre gloire, la mienne, la sienne, au désir de se satisfaire: non, le mépris le plus outrageant ne sauroit la punir assez; j'y joindrai celui de ne la voir jamais. Je vous défens, lui dis-je, de faire un éclat qui tourneroit contre moi: ne la punissez pas d'un égarement dont elle portera toute la peine. Mais, continuai-je, il n'est plus question du mal qu'elle vient de nous faire; il faut y chercher un reméde. Je ne saurois plus vous voir, qu'il n'en coûte à ce que je me dois. La maison de Mademoiselle de Jussy est la seule où je puisse me permettre cette licence: la mort de sa mére, que je viens d'apprendre, nous en ôte la liberté pour quelques jours; je ne vous verrai donc que lorsque cette aimable fille sera en état de nous recevoir. Que je suis à plaindre, Madame! me dit tendrement le Chevalier: ma sœur, perfide à votre égard & au mien; Monsieur de

Brionſel déclaré contre moi, & prévenu peut-être dans ce moment contre ma probité; & plus que tout, Madame, un rival que vous venez de me découvrir. Et quel rival encore? Un homme redoutable par ſon mérite, qu'un pére ambitieux & altier vous ordonne de prendre pour époux! Je ne vous verrai plus que rarement & qu'avec contrainte, tandis que ce rival ſi dangereux vous verra tous les jours. Votre cœur ſeul eſt pour moi. C'en eſt aſſez, lui dis-je, pour vous raſſurer. Que je crains, reprit le Chevalier, l'autorité de Monſieur de Brionſel, & votre reſpect pour lui! Je ne ſuis point accoutumée, lui repliquai-je, à déſobéir à mon pére; cependant, je vous promets de réſiſter à ce qu'il veut. Oui, je me conſerverai libre, juſqu'à ce que je puiſſe me donner à vous. Eſtimez-moi aſſez, pour ne pas mettre en doute la parole que je vous donne. Le Chevalier étoit ſi pénétré de douleur, que ſes diſcours n'avoient nulle ſuite. Les miens ſe reſſentoient auſſi de l'agitation où j'étois. Enfin, je le quittai, en l'aſſurant, que rien n'ébranleroit jamais mes ſentimens. Il me pria de lui donner la permiſſion de m'écrire. Je fais plus, lui dis-je, je vous promets de répondre à vos Lettres: ce-

ſe-

feroit être trop cruels à nous-mêmes, que de nous refuser ce plaisir dans nos malheurs.

J'allai, en sortant des Thuilleries, chez Mademoiselle de Jussy, lui témoigner la part que je prenois à sa douleur. Je la trouvai si pénétrée de la perte qu'elle venoit de faire, que je crus devoir l'arracher de chez elle. Mon pére la reçut avec une amitié d'autant plus sincére, qu'il l'estimoit véritablement. Il l'avoit toujours fort aimée; cent fois il avoit souhaité qu'elle eût été l'objet de l'attachement de mon frére.

Après le dîner, je laissai Mademoiselle de Jussy dans l'apartement de mon pére; je passai dans le mien. A peine y étois-je, qu'on m'annonça Disenteuil. Votre modestie souffrira-t-elle, lui dis-je, que je vous témoigne ma reconnoissance d'avoir dévelopé à mon pére des vérités qui m'ont dérobée à son ressentiment, & qui m'ont conservé toute son estime? C'est à vous aujourd'hui à qui je la dois. Vous ne la devez, Madame, reprit modestement Disenteuil, qu'à l'innocence de votre conduite: je vous devois le témoignage que j'en ai rendu à Monsieur de Brionsel. En effet, Madame, qui peut avec plus de connoissan-

ce que moi vous rendre justice, & vous estimer autant que vous le méritez? Heureux si j'avois pu m'arrêter à ces simples sentimens ! Ne vous allarmez point, Madame, je ne romps aujourd'hui le silence, que pour vous dire, en prenant congé de vous, que je pars plus pénétré que jamais de la passion violente que vous m'avez inspirée. Je ne vous parlerai point, lui dis-je, de l'estime que j'ai pour vous ; c'est un sentiment que je partage avec toutes les personnes qui vous connoissent : mais la plus solide amitié, & la plus sincére reconnoissance, ne peuvent-elles vous arrêter ? Pourquoi me donner la douleur de vous voir partir si précipitamment, dans le tems que je dois le plus à votre générosité ? Vous ne lui devriez rien, Madame, me dit Disenteuil, si je restois à Paris : les bontés que Monsieur de Brionsel a pour moi, seroient toujours un obstacle à ce que vous pouvez regarder comme votre bonheur. Non, Madame, je ne veux point le traverser. C'est en m'éloignant que je veux conserver toute votre estime, & vous laisser maîtresse absolue de votre sort. Monsieur de Brionsel est déja instruit de mes sentimens : il sait, que je donnerois la moitié de ma vie

pour

pour vous poſſéder ; mais il ſait auſſi, Madame, que je ne voudrois vous obtenir que de vous-même. Enfin, je l'ai prié de ne plus vous contraindre ſur le choix d'un époux. Que je ſuis injuſte ! m'écriai-je : & que vous êtes malheureux ! lui dis-je, pénétrée d'admiration. Ah ! Madame, s'écria Diſenteuil en ſe jettant à mes genoux, que mon ſort eſt en effet digne de pitié ! Je vous adore, & je vous pers ! Un autre vous poſſédera ! Quel tourment pour moi, ſeulement d'y penſer ! Il ne fut plus le maître dans ce moment, ni de ſa douleur, ni de ſes larmes, qu'il répandit ſur mes mains qu'il tenoit ſerrées dans les ſiennes. J'avoue, que je n'eus pas la dureté de les lui arracher. Que faites-vous, lui dis-je, mon cher Comte ? A quoi vous ſert toute votre raiſon ? Servez-vous en contre moi : je ne mérite pas des ſentimens ſi tendres. Il garda aſſez long-tems le ſilence, les yeux attachés fixement ſur moi : & ſe relevant tout à coup, il me dit, Adieu, Madame, je ne vous verrai plus ; je vous dois cet effort : je vai partir pour aller en Bretagne, non pour vous oublier, mais pour vous y regretter le reſte de ma vie. C'en eſt donc fait, continua-t-il, je vous quitte. Juſte Ciel, puiſ-

puis-je le penser !... Adieu, Madame, reprit-il encore en m'embrassant tendrement ; je souhaite que vous soyez aussi heureuse que je vai être à plaindre. Il me quitta sans me donner le tems de lui répondre. Je sentis dans cet instant une véritable affliction de l'état où je voyois Disenteuil ; j'avois trop d'amitié pour lui, & je lui devois trop de reconnoissance, pour ne pas ressentir une sincére douleur de l'excès de la sienne.

Un caractére aussi vertueux que rare, une conduite qui ne s'est jamais démentie, des actions repétées & toujours généreuses, vous intéressent pour Disenteuil ; & je sens que vous vous révoltez contre moi : mais suspendez votre jugement. Je l'avouerai, cependant, je sentis dans cette occasion une secrette confusion de la préférence que j'avois donnée au Chevalier sur Disenteuil. J'aurois voulu m'arracher au premier, pour me donner à l'autre, qui me forçoit malgré moi, & même malgré ma prévention, à regarder son malheur comme un effet d'un caprice honteux pour mon discernement ; car je ne pouvois refuser à Disenteuil l'aveu intérieur de la supériorité de ce vrai mérite, qui seul devroit justi-

fier

fier la foiblesse des femmes. Mais mon cœur, nourri dans l'espérance de rendre le Chevalier heureux, & toujours entraîné par son panchant, étoit plus fort que ma raison, qui me faisoit rougir inutilement.

J'étois dans cette situation, lorsque mon pére entra. Qu'avez-vous, ma fille? me dit-il : vous paroissez troublée. Disenteuil, qui sort de votre appartement, vous cause-t-il ce désordre? Oui, Monsieur, lui repliquai-je ; il vient de prendre congé de moi, & j'avoue que son départ me touche sensiblement. Le principe qui le fait partir est si généreux, que je me reproche de n'être pas la maîtresse de l'arrêter. Je souhaite, que vous ne vous fassiez jamais que ce reproche, reprit mon pére ; & puissiez-vous ne jamais regretter Disenteuil! Mais, ma fille, souvenez-vous qu'un homme tel que lui est rare. Mademoiselle de Jussy, qui entra dans le moment, interrompit un discours très embarrassant pour moi. Je passai le reste du jour & la nuit occupée du départ de Disenteuil. La noblesse de ses procedés me frappoit au point, que j'aurois voulu lui sauver la douleur de me voir au Chevalier ; & je tremblois pres-

presque dans le même instant, que mon pére ne fût inéxorable.

Le lendemain, Souville me rendit une Lettre du Chevalier. A peine avois-je achevé de la lire, que mon pére entra. Disenteuil est parti, Madame, me dit-il; sa générosité vous délivre de mes importunités, puisqu'il m'a prié de ne plus penser à lui. La conduite toujours soutenue du Comte de Disenteuil, repliquai-je, m'a accoutumée à tout ce qu'il peut faire de plus généreux, sans en être surprise. Deux jours après, mon pére eut avec moi cette conversation.

Je m'en suis déja expliqué avec vous, ma fille, me dit-il: je ne veux pas vous contraindre à épouser Disenteuil: je vous sacrifie le désir ardent que j'avois d'unir cet homme estimable à ma famille. Je vous demande pour reconnoissance, à votre tour, un sacrifice: il vous coûtera, je le crois; mais mon estime pour Disenteuil, ma prudence & ma tendresse pour vous, l'éxigent. Songez-vous quel homme vous refusez? Avez-vous mûrement réfléchi, ma fille, quel est celui que vous lui préferez? Disenteuil posséde toutes les qualités qui composent un homme parfait. Il joint à ces qualités, une grande naissance, & plus de

cent

cent mille livres de rente. Le Chevalier de Fanime eſt de bonne maiſon, j'en conviens ; mais ſa fortune eſt médiocre ; & quelle que ſoit votre prévention, vous ne ſauriez vous empêcher de connoître que ſon mérite eſt bien inférieur à celui de Diſenteuil. Cependant, ma fille, je ne m'oppoſerai point à ce que vous voulez, ſi le Chevalier de Fanime vous mérite, & ſi vous perſiſtez dans votre deſſein, lorſque vous aurez paſſé avec moi une année à Mondelis. Voilà le ſacrifice que je vous demande; mon conſentement y eſt attaché. Vous n'avez pas beſoin, Monſieur, répondis-je à mon pére, de joindre à vos ordres une récompenſe de ce prix, pour m'engager à vous obéir ; il ſuffit que vous ordonniez : mon reſpect & mon attachement pour vous me feront toujours condeſcendre, ſans même murmurer, à tout ce qui pourra vous prouver que je mérite vos bontés. Vous voulez que j'aille à Mondelis ; je ſuis prête à partir : marquez-moi le jour de votre départ, & je vai me préparer à vous ſuivre. Oui, mon pére, continuai-je, vous êtes & ſerez toujours le maître de ma conduite. Que je ſuis content de vous, ma fille ! me dit-il en m'embraſſant. Plaiſe au Ciel, que

que vous ſoyez auſſi heureuſe que vous méritez de l'être ! & que je me ſens heureux pére de vous voir tant de vertu ! Il me dit enſuite, que mon frére venoit auſſi à Mondelis, & que nous partirions dans huit jours. Je lui demandai, s'il approuveroit que j'engageaſſe Mademoiſelle de Juſſy de venir paſſer avec moi une partie de ſon deuil. Mademoiſelle de Juſſy mérite votre amitié, me répondit-il ; choiſiſſez toujours des amies de cette eſpéce, vous ne vous en repentirez jamais. Tâchez, continua-t-il, de la déterminer à ce voyage ; je ſerai charmé qu'elle contribue à vous rendre le ſéjour de Mondelis aimable.

Mademoiſelle de Juſſy reçut avec plaiſir la propoſition de venir paſſer un tems conſidérable à Mondelis. L'amitié qu'elle avoit pour moi, & le déſir de ſe tirer de l'embarras où la mort de ſa mére la jettoit, la déterminérent. Je fus ſenſible à ſa complaiſance ; je crus tirer de ſa compagnie des ſecours pour adoucir l'abſence du Chevalier, qui me paroiſſoit dure à ſoutenir. Il m'écrivoit tous les jours ; je me donnois la douce liberté de lui répondre. Je lui marquai le départ de Diſenteuil : je ne pus m'empêcher de lui parler des procédés généreux de ce rival ;

val ; j'en étois pénétrée, & la vanité n'avoit nulle part au détail que je lui en fis. Je crois pourtant que ce détail lui causa plus d'inquiétude, que l'éloignement de Disenteuil ne lui fit de plaisir. Je m'en apperçus dans ses Lettres. Mon respect pour mon pére, ma timidité à ne vouloir rien prendre sur moi pour le voir, & le mérite de Disenteuil, à qui il rendoit justice, tout cela l'effrayoit ; & cet effroi délicat me charmoit. La veille de mon départ, qu'il ignoroit encore, je lui mandai de se trouver chez Mademoiselle de Jussy, qui étoit allée chez elle donner des ordres domestiques.

J'avois prié cette aimable fille de prévenir le Chevalier sur mon voyage. Lorsque j'entrai, il me dit avec une douleur & un abattement extrême, C'est donc, Madame, pour me dire adieu, que votre bonté vous améne ici ? Je vous pers, & je vous pers demain ! Il est vrai, lui dis-je, que je pars ; mais il n'est pas vrai, que vous me perdiez : je me flate, qu'un heureux retour nous fera oublier les maux de l'absence. Mon pére m'a parlé avec assez d'amitié, pour devoir l'espérer. Ah ! Madame, s'écria le Chevalier, que je crains la politique de

de Monſieur de Brionſel ! Son amitié pour Diſenteuil, que dis-je ? ſon ambition lui fera renoncer avec bien de la peine à ſes premiéres vûes. Diſenteuil ne ſonge plus à moi, repliquai-je. Vous pouvez le ſouhaiter, Madame, reprit le Chevalier ; mais pouvez-vous le croire ? Non, & Diſenteuil eſpére encore tout du tems, & des ruſes ménagées de Mr. de Brionſel. Il vous arrache de Paris, c'eſt avoir déja gagné beaucoup ; votre ſoumiſſion l'aſſure du reſte, & ſi j'oſe le dire, me laiſſe en proie aux plus vives inquiétudes. Oui, Madame, continua-t-il, je vous pers, c'en eſt fait, je le ſens ; la douleur mortelle dont je ſuis ſaiſi, en eſt le ſûr preſſentiment. Tenez une conduite à qui on ne puiſſe rien reprocher, lui dis-je, & je vous répons de notre bonheur. Je connois mon pére, je ſçai comme il m'a parlé ; enfin je vous quitte avec une ſorte de tranquillité qui doit vous en donner, & je l'exige. Quoi ! Madame, me dit douloureuſement le Chevalier, je ne vous verrai d'un an, & vous voulez que je reçoive ce coup affreux avec tranquillité ? Non, Madame, ma tendreſſe eſt trop violente, pour me laiſſer tant de raiſon. Hélas, continua-t-il, ſi j'oſois me plain-
dre

dre de la votre, & vous dire que si votre cœur.... Je vous aime, Chevalier, lui dis-je en l'interrompant, & je vous aime assez pour ne connoître de bonheur que celui d'être unie à vous. Croyez donc, que si j'envisageois des difficultés insurmontables, vous me verriez peut-être plus affligée que vous ne l'êtes. Plus vous cherchez, Madame, reprit le Chevalier, à m'adoucir la douleur que je ressens de vous perdre, plus j'en suis pénétré. Votre bonté la redouble, en me faisant sentir l'excès de mon bonheur. Est-il possible, s'écria-t-il, que je puisse être en même tems aussi heureux, & aussi malheureux? Mais, Madame, continua-t-il, vous ne me dites rien des moyens qui pourront me faire supporter votre absence. Pourrai-je vous écrire? Ne me rassurerez-vous point par vos Lettres? Enfin, ne me permettrez-vous pas de tout tenter pour vous voir à Mondelis? Non, lui dis-je : gardez-vous bien de vous y montrer; je vous y verrois avec trop d'inquiétude, & cette démarche pourroit nous perdre l'un & l'autre. Quoi! Madame, me dit-il tendrement, je vai être un an sans vous voir? Oui, lui repliquai-je, c'est un sacrifice qu'il faut faire à notre tendresse;

elle

elle exige de nous de la prudence & de la fermeté. Mes Lettres vous adouciront, autant que je le pourrai, la peine que vous causera mon éloignement ; les vôtres me donneront la force d'attendre ce que j'espére du tems. Ce sera à Souville, à qui vous les adresserez ; les miennes vous seront rendues par son frére, que mon pére laisse à Paris.

Nous passames le reste du jour dans la situation qu'on peut comprendre, lorsque deux personnes s'aiment, qu'ils vont se séparer, qu'ils craignent, & qu'ils espérent. Tous ces mouvemens différens se terminérent par les protestations de tenir ferme contre tout ce qui s'opposeroit à notre bonheur.

Nous primes le lendemain la route de Mondelis. Mon pére avoit une satisfaction répandue sur le visage, d'autant plus vive, qu'il croyoit voir sur le mien de la sérénité. Il est vrai que je partois avec assez de tranquillité : la parole que j'avois de mon pére, & la passion violente que je croyois pour moi dans le cœur du Chevalier, me faisoient soutenir avec force une démarche nécessaire, & que je croyois utile à mes desseins.

Nous arrivames donc à Mondelis. Made-

demoiſelle de Juſſy fut étonnée de la magnifique ſituation de ce Château, à qui la Loire ſert de canal. Le bâtiment, les jardins, les eaux, ne la ſurprirent pas moins. En effet, l'Art, quoique recherché, n'y étouffe point les beautés de la Nature, & concourt avec elle à en faire un ſéjour délicieux.

Le Chevalier répondit à mon impatience; je reçus, preſque en arrivant à Mondelis, une de ſes Lettres. La lecture m'en fit un plaiſir extrême; ſa tendre douleur y étoit exprimée ſi naïvement, que je m'applaudiſſois d'avoir inſpiré une paſſion ſi vive, à un homme pour qui j'en avois une aſſez véritable, pour ſurmonter, par ma patience & ma fermeté, tout ce qui s'oppoſeroit à la rendre heureuſe. Toutes les Lettres qui ſuivirent cette premiére étoient du même ſtile. Je le nourriſſois par le mien. La pureté de mes ſentimens me donnoit une liberté, qui devoit lui plaire. Ce doux commerce jettoit un calme dans mon ame, qui ſe répandoit dans toutes mes actions. J'étois toujours occupée du Chevalier; mais je l'étois ſans triſteſſe, & preſque ſans inquiétude.

Mon pére nous donnoit tous les jours quelque nouveau plaiſir: il étoit, par

ſes

ses maniéres prévenantes & par sa gayeté, le plus jeune de la troupe. Il s'occupoit également du soin d'arracher Mondelis à sa passion, de me distraire de la mienne, & d'amuser Mademoiselle de Jussy. Son amitié pour elle augmentoit, à mesure qu'il connoissoit mieux la bonté & la douceur de son caractére. Je vis même que mon frére s'accoutumoit à son esprit : il commençoit à être non-seulement à son aise avec elle, mais il la cherchoit d'un air où la complaisance ni les bienséances n'entroient plus pour rien : sa conversation lui faisoit un plaisir, qui l'entrainoit doucement vers cette aimable fille. Elle le railloit souvent sur un ennui & un air rêveur qu'il n'avoit plus. Il se défendit d'abord en homme du monde ; mais il ne tarda pas à se défendre d'un ton plus sérieux. Mon pére s'aperçut que le séjour de Mondelis devenoit aimable à mon frére : il en ressentit un plaisir d'autant plus sensible, que ce lui étoit une preuve que l'absence, & Mademoiselle de Jussy, commençoient à faire leur effet.

Un jour que je me promenois avec lui, il me dit : Me trompai-je, ma fille ? Mademoiselle de Jussy ne fait-elle

pas

pas-oublier à mon fils Madame de Venneville ? Elle en eſt bien capable, lui repliquai-je ; & je crois que vous pardonneriez de bon cœur à mon frére cette légéreté. Répondez-moi ſérieuſement, reprit mon pére ; qu'en penſez-vous ? Ils ſont tous deux aimables, lui dis-je, ils ſe voyent à tous momens ; on peut prévoir, ſans être ſorcier, ce qu'il arrivera. Et qu'arrivera-t-il ? repliqua mon pére. Que mon frére aimera Mademoiſelle de Juſſy, lui dis-je. Il ne s'en doute pas encore, & tant mieux : ne l'en faiſons point appercevoir ; laiſſons agir ſon cœur, qui l'a déja mené de la complaiſance aux ſoins, & qui des ſoins le ménerà bien vite à l'amour, & à l'amour tel que nous le voulons. Oui, mon pére, continuai-je, ils s'aimeront, je vous en donne ma parole. Vous me dites de bien jolies choſes, repliqua mon pére en riant ; mais vous ne me dites pas de trop bonnes raiſons. En voici d'excellentes, lui répondis-je. Mon frére a pris l'habitude d'aimer ; il eſt au deſeſpoir de n'avoir rien dans le cœur, depuis que la raiſon lui a fait voir l'indignité du procédé de Madame de Venneville. Mademoiſelle de Juſſy, ſans en faire trop, ſe préſente de bonne grace ; elle voit mon frére libre,

elle l'estime ; elle n'a jamais rien aimé, mais elle a un cœur pour aimer : elle se trompera tout comme mon frére se trompe encore ; elle l'écoutera d'abord pour s'amuser, le raillera, badinera, & enfin l'aimera sérieusement. Il faut avouer, me dit alors mon pére d'un ton railleur, que vous autres femmes vous avez le sentiment bien fin sur tout ce qui s'appelle tendresse ; & je trouve que vous en savez beaucoup, pour une femme de votre âge & aussi raisonnable que vous l'êtes. Oh ! Monsieur, je n'en saurois pas tant, lui répondis-je sur le même ton, si je l'étois moins ; je n'aurois pas eu le loisir de tant réfléchir.

Je vis mon frére s'échauffer peu à peu pour Mademoiselle de Jussy, & l'idée de Madame de Venneville s'affoiblir, à mesure qu'il trouvoit cette fille aimable. Il lui disoit toujours des choses tendres, & d'un air où le vrai se faisoit sentir. Elle en badinoit sans cesse, quoique sa pénétration pût bien lui faire appercevoir que mon frére ne badinoit point ; aussi la maniére dont elle le plaisantoit n'avoit rien de rebutant. Enfin, mon frére s'aperçut qu'il l'aimoit véritablement. La connoissance, qu'il avoit de son mérite, le rendit content de son choix ;

choix ; mais il étoit infiniment allarmé de ſon indifférence naturelle. Il me confia ſa tendre crainte. Je fus charmée de cette paſſion, qui me parut telle que je la ſouhaitois. Je lui dis, que je travaillerois de mon mieux à ſon bonheur. Que vous aurez de peine, me répondit-il, à lui perſuader que je l'aime ! Effectivement, lui dis-je, ce devroit être votre ouvrage. Mais pourquoi, continuai-je, déſeſpérez-vous ſi fort de la convaincre ? Pourquoi ? me repliqua-t-il. C'eſt que vainement je lui parle de ma tendreſſe, elle n'en croit pas un mot ; une raillerie fine, dont Madame de Venneville eſt toujours l'objet, termine tous nos entretiens. Tant mieux, lui dis-je, & vous aurez plus d'obligation que vous ne penſez à Madame de Venneville ; elle met doucement le cœur de Mademoiſelle de Juſſy en mouvement : l'incrédulité dont vous vous plaignez, eſt déja chez elle un déſir d'être aimée ; & ſachez, mon frére, que toute femme, qui n'eſt pas coquette, eſt bien prête d'aimer, lorſqu'elle déſire de l'être.

Vous me ſauriez peut-être mauvais gré, Madame, ſi je m'arrêtois trop longtems ſur le progrès que l'amour fit dans le cœur de mon frére, & dans celui de

Mademoiselle de Juſſy. Votre impatience veut que je vous raméne à votre principal objet ; & je vai le faire, lorſque je vous aurai dit, que mon frére perſuada enfin cette aimable fille, & que mon pére, plein d'eſtime & d'amitié pour elle, obtint ſa parole pour épouſer ſon fils à notre retour à Paris, qui étoit le tems où devoit finir ſon deuil.

Le Chevalier m'écrivoit toujours avec la même régularité & la même tendreſſe ; toutes ſes Lettres étoient pleines d'une impatience vive de me voir, ne fût-ce qu'un moment. Il murmuroit contre ma rigueur, qui lui défendoit de faire aucune démarche ; & je m'applaudiſſois du pouvoir que j'avois ſur lui, qui le rendoit ſi ſoumis à mes ordres : enfin j'étois dans une ſécurité ſur ſon compte, qui partoit du peu d'expérience que j'avois du commerce du monde.

Depuis trois mois que nous étions à Mondelis, je m'étois liée de ſociété avec la Marquiſe de Menzou, qui étoit une femme aimable & de beaucoup d'eſprit. La Terre, où elle demeuroit une bonne partie de l'année, n'étoit qu'à deux lieues de celle de mon pére. Nous nous viſitions ſouvent. Un jour qu'elle étoit à Mondelis, & que nous nous promenions ſeu-

les, je nommai par hazard le Chevalier de Fanime. Elle me dit qu'elle le connoiſſoit fort, à l'occaſion d'une de ſes amies, dont il avoit été très-amoureux. Je lui demandai, avec une émotion que je me fis effort pour cacher, s'il y avoit long-tems. Il peut y avoir ſix mois qu'il ne la voit plus, me dit-elle, & ils ſe ſont aimés plus d'un an. Mon émotion augmenta avec ma curioſité : je la priai, d'un air aſſez ſimple, de me conter cette avanture pour nous amuſer; je lui dis d'un ton plaiſant, qui me coûta, que la campagne donnoit la permiſſion de parler un peu de ſon prochain. Elle conſentit à me conter cette intrigue du Chevalier, à condition de ne pas me nommer ſon amie; & voici les traits mortels dont elle me perça le cœur.

Il y aura deux ans au mois de Mai, que paſſant ſur le rempart avec mon amie, l'eſſieu de mon carroſſe ſe rompit. Nous étions très-embarraſſées, lorſque le Chevalier de Fanime, que je connoiſſois pour l'avoir vu dans le monde, paſſa. Dans le moment il arrêta, & m'offrit ſon carroſſe, d'une maniére trop polie pour le refuſer. Cet accident me fit prendre le parti d'aller chez moi. Le Chevalier me donna la main juſques dans

mon apartement. En me quittant, il me pria de trouver bon qu'il me rendit ses devoirs : je le lui accordai avec d'autant plus de plaisir, qu'il est aimable. Mon amie le trouva tel ; & comme elle est très-jolie, qu'elle est pleine de grace & de vivacité, le Chevalier la regarda avec le désir de la connoître plus particuliérement. Enfin, ils se virent & s'aimérent. Le mari de mon amie, amoureux éperdument de sa femme, homme jaloux & violent, prit bien-tôt ombrage du Chevalier. Il défendit à sa femme de le recevoir. Cette défense irrita une passion naissante. Mon amie, plus fine que je ne la croyois, me fit mystére de la jalousie de son mari, & par-là se conserva la liberté de se trouver chez moi avec le Chevalier. Il est amusant, mon amie est vive & badine ; ainsi je les recevois l'un & l'autre avec plaisir : je soupçonnois même assez légérement leur intelligence. Dans ce tems-là, le Chevalier fit un voyage en Bretagne. Il me demanda la permission de m'écrire ; je la lui donnai bonnement. Il demanda aussi à mon amie la même grace ; elle la lui accorda, mais plus mystérieusement que moi, & à condition, lui dit-elle, que Madame de Menzou voudra bien que vos

vos Lettres pour moi ſoient dans celles que vous lui écrirez. J'y conſentis. Avez-vous fait, lui dis-je, aſſez de cas de ces Lettres, pour les garder? Oui, me répondit-elle; & je vous les ferai voir, pour peu que vous en ayez curioſité: vous les trouverez jolies. Je vous prens au mot, lui dis-je; je ſerai charmée de voir ſi le Chevalier de Fanime écrit auſſi-bien qu'il parle. Mais achevez votre Hiſtoire; je m'intéreſſe déja pour votre amie.

Le voyage du Chevalier fut court, reprit la Marquiſe; il revint auſſi amoureux qu'il étoit parti, & leur intelligence continua. Je ſus qu'ils ſe voyoient furtivement dans la maiſon d'une femme qui avoit été autrefois à mon amie: je crus alors, que je devois prier le Chevalier de ne plus me faire de viſite, & je l'ai peu vu depuis ce tems-là. Le mari découvrit aſſez de manœuvres de ſa femme, pour entrer en fureur; il gronda, menaça, & n'avança rien. Les difficultés devinrent plus grandes; mais les précautions furent mieux priſes. Ils ſe virent. Le jaloux, quoique violent, avoit une ſorte de ſageſſe dont il faiſoit parade dans le monde, qui donnoit de la confiance à nos amans. Il y avoit plus

d'un an que les choses étoient en cet état, lorsque le Chevalier de Fanime fut attaqué la nuit par trois hommes. Vous avez sans doute sçu le détail de cette affaire, puisque c'est au Comte de Disenteuil qu'il dut la vie, par le secours qu'il en reçut. Le Chevalier sortoit de chez cette femme dont je vous ai parlé, où il avoit soupé avec mon amie. Je n'ai jamais douté que ce ne fût le mari, que la jalousie & la vengeance avoient déterminé à faire un mauvais tour au Chevalier. Le Chevalier même en a été persuadé. Le caractére du mari, & quelques discours qui furent dits à Fanime en l'attaquant, tout cela, dis-je, l'instruisit suffisamment du parti qu'il devoit prendre, de ne jamais voir mon amie. Lorsqu'il fut entiérement hors de danger, le mari jaloux & furieux emmena sa femme brusquement dans sa Province, où il lui fait faire, je crois, une dure pénitence d'avoir blessé la foi conjugale.

J'avois eu le loisir, pendant le discours de Madame de Menzou, de me remettre en apparence du trouble extrême où j'étois. Je la remerciai de sa complaisance; je lui dis, que je plaignois son amie, que la punition qu'elle souffroit de sa faute me faisoit oublier qu'elle étoit cou-

coupable. Je lui fis encore, & malgré moi, quelques queſtions ſur ſon amie, & tâchai vainement à lui faire nommer cette femme.

La Marquiſe voulut s'en retourner chez elle ce même jour. Je m'y oppoſai foiblement : les Lettres, dont elle m'avoit parlé, me cauſoient un déſir ardent de la ſavoir en lieu de me les montrer. Je ne vous parlerai, point, Madame, de la nuit affreuſe que je paſſai ; j'ai honte de m'en ſouvenir : de plus, il faut vous conduire, ſelon votre impatience, dans le cabinet de la Marquiſe.

J'allai chez elle dès le lendemain. Je me fis effort pour ne lui pas parler d'abord de notre converſation de la veille ; mais après quelques diſcours généraux, qui furent courts, & que je trouvai très-longs, je la ſommai de ſa parole, de la maniére la plus aiſée que je pus. Enfin, je vis les funeſtes témoignages de la perfidie du Chevalier. Son écriture, les dattes, le lieu, tout me fit voir une vérité dont j'aurois voulu douter. La derniére étoit du même jour que celle qu'il m'avoit écrite à Gondez : je la mis adroitement dans ma poche ſans que la Marquiſe s'en apperçût. Liſez-la, Madame, la voici.

Vous me l'aviez bien prédit, Madame, que je me repentirois de la complaisance que j'ai eu d'accompagner Monsieur & Madame la Duchesse de.... aux Etats de Bretagne. Heureusement, j'ai trouvé une raison plausible pour les quitter, & je pars. Je laisse une compagnie très-noble, mais très-ennuyeuse. Quelle vie pour un homme de mon caractère, que d'être obligé d'essuyer de longs complimens, de jouer gros jeu, de boire beaucoup de vin, toutes choses que je hais! J'ai voulu m'éloigner des hommes qui sont toujours ensemble, pour m'approcher des femmes qui sont presque seules. J'en ai trouvé qui ont de la beauté, mais c'est tout. Quoiqu'elles ne soient pas toutes Bretonnes, l'air y est si contagieux, que telle qui m'avoit paru pleine de charmes à Paris, en a perdu plus de la moitié en moins de rien. Je pars donc, Madame, avec l'impatience de vous revoir, & de me retrouver entre vous & notre aimable inégale. Si elle pouvoit se guérir un peu de ce léger défaut, qu'elle seroit parfaite! Ne lui faites point voir la fin de ma Lettre; elle lui donneroit peut-être un air sérieux, qui me déconcerteroit quand je l'aborderai. Adieu, Madame; je suis ma Lettre de si près, que je compte arriver aussi-tôt qu'elle.

Vous

Vous êtes ſans doute touchée, Madame, de ma ſituation : le Chevalier vous devient odieux, & vous déſirez de me voir triompher d'une foibleſſe qui me faiſoit refuſer un établiſſement brillant, offert par un homme amoureux, aimable, & fidéle ; d'une foibleſſe, qui me rendoit rebelle aux volontés d'un pére reſpectable & reſpecté ; d'une foibleſſe, enfin, qui ne me laiſſoit d'autre déſir, que celui de me donner à un homme dont je voulois reparer la fortune qui étoit médiocre, en le rendant maître de la mienne qui étoit conſidérable.

Cependant, & je l'avouerai à ma honte, mon premier mouvement paſſé, je ſentis mon reſſentiment ſe rallentir : & des réflexions, que je crus partir de ma raiſon, & qui n'étoient que les effets d'une paſſion qui avoit pris trop d'empire ſur moi, cherchérent à diminuer le crime du Chevalier, que je ne qualifiois plus que de faute. N'ignoroit-il pas ma tendreſſe ? diſois-je à la fidéle Souville. La ſévérité de ma conduite ne lui a-t-elle pas dû permettre de s'amuſer ? A-t-il dû, a-t-il pu, réſiſter aux maniéres prévenantes & ſéduiſantes d'une perſonne aimable ? Et cette pureté de ſentimens,

délicats & ſoutenus, qui fait la gloire des femmes dans les paſſions malheureuſes, ſe trouve-t-elle jamais dans les hommes? Non, elle n'y fut jamais, il ne faut pas l'exiger. (Hélas! mon aveuglement me faiſoit oublier dans ce moment, qu'il étoit un Diſenteuil dans le monde.) Enfin, ma chére Souville, continuai-je, il a donné des ſoins à cette femme, il eſt vrai; mais mon devoir, qui me défendoit de l'écouter, ne me défend-il pas de lui faire un crime de cette diſſipation? Cependant, s'il avoit continué d'aimer cette femme, s'il en aimoit actuellement une autre,.. que je ſerois à plaindre! Quoi! Souville, le Chevalier ne m'auroit jamais aimée? La vanité ſeule lui auroit fait entreprendre de me ſéduire? Non; je ne puis conſentir à le mépriſer aſſez, pour le croire. Il y va pourtant du repos de ma vie, de connoître ſon cœur: plus je l'aime, plus il peut me rendre malheureuſe. Hélas, que deviendrois-je, s'il avoit dans le cœur le germe du libertinage que je crains d'y trouver! Mais, ma chére Souville, continuai-je, tu gardes le ſilence; n'as-tu rien à me dire en faveur du Chevalier? Parle, di-moi ce que tu penſes. Eh bien, Madame, me dit-elle, je vai vous parler

ler

ler naturellement : vous m'en donnez la liberté ; & le tendre & respectueux attachement, que j'ai pour vous, me défend de me taire.

Le Chevalier est presque aussi coupable, que si vous lui aviez dit que vous l'aimiez. Il vous trompoit également, puisqu'il avoit eu assez de hardiesse pour vous dire qu'il vous adoroit. Je crains bien, Madame, que son cœur, trop entrainé par la volupté, ne rende le vôtre la victime de votre tendresse. Ah! ma chére Souville, m'écriai-je, que tu m'affliges! N'importe, Madame, me dit-elle, ma tendresse pour vous (permettez ce terme au soin que j'ai pris de votre enfance & de votre éducation) veut que je vous montre le danger où vous êtes. Je tremble à vous le dire ; mais je crois que le Chevalier a peu de probité avec les femmes, & qu'il ne croit pas l'honneur offensé, pour chercher à persuader ce qu'il ne sent pas; sur-tout, lorsqu'il prévoit qu'une grande fortune peut devenir le prix de sa fausseté. Enfin, il s'en faut bien que je regarde sa conduice comme innocente à votre égard. Comment ! Madame, votre foiblesse vous fait oublier le trait de sa lettre qui vous regarde uniquement ! Combien n'y êtes-

vous point offensée ? Et vous refusez d'ouvrir les yeux sur le caractére du Chevalier ! & vous voulez croire qu'il vous aimoit tendrement ! Non, Madame. Que t'ai-je fait, ma chére Souville, lui dis-je, accablée de douleur, pour me poignarder si cruellement ? Ciel ! quel avenir tu me fais craindre ! Je restai quelque tems sans parler : enfin, revenant un peu à moi, je dis à Souville : Sous quelque prétexte spécieux, j'écrirai plus rarement au Chevalier : non, je ne lui parlerai jamais de ce que j'ai appris. Mais, je veux le faire observer de si près, qu'il ne puisse faire un pas, que je n'en sois instruite. Si je n'ai rien à lui reprocher depuis qu'il sait mes sentimens, je regarderai cette affaire comme un simple désir de se dissiper ; enfin je l'oublierai, s'il m'est possible. Ce fut le frére de Souville, resté à Paris, qui fut chargé du soin de faire suivre par-tout le Chevalier, de m'écrire tous les jours jusques à la moindre de ses démarches, de les approfondir, & de n'épargner ni soins ni argent pour découvrir la vérité. Nulle de celles, qui regardoient le Chevalier, ne pouvoit m'être indifférente.

Me voilà donc livrée aux soupçons, aux inquiétudes, avant-coureurs de la

jalousie : cette confiance, qui me rendoit si heureuse, vient de disparoître : mille mouvemens confus de crainte & d'incertitude lui succédent : l'estime, que j'avois pour le Chevalier, n'est plus ferme : je veux, & je ne veux pas. Peignez vous, s'il est possible, une ame en cet état.

Il étoit difficile que les lettres que j'écrivois au Chevalier ne se sentissent pas de la situation où j'étois : aussi ne tarda-t-il guére à se plaindre ; & mon cœur, qui vouloit le trouver innocent, me trompoit au point de me faire croire, que ses lettres étoient pleines de toute l'inquiétude que l'amour le plus vif & le plus sincére peut causer. J'eus encore la foiblesse de lui mander, que rien ne pourroit m'arracher à lui, si les sentimens de son cœur & sa conduite répondoient à la mienne ; ainsi, que c'étoit à lui à se rassurer lui-même.

Durant plus d'un mois, le frére de Souville me mandoit tous les jours, que le Chevalier ne sortoit presque pas de chez lui ; qu'il n'avoit pas de maison affectée, où il allât plus souvent que dans une autre ; qu'il passoit sa vie avec sa sœur, & que sa sœur voyoit peu de monde. Ce journal de la conduite d'un homme,

homme, qui m'occupoit ſans ceſſe, me flata, & me fit croire qu'il n'auroit jamais été criminel à mon égard, s'il s'étoit cru aimé.

Je ne jouïs pas longtems de cette douce erreur. Je reçus une lettre du frére de Souville, qui m'arracha l'eſpérance que j'avois de trouver le Chevalier innocent. J'appris, qu'il étoit attaché à la Marquiſe de Jaillac; qu'il la voyoit chez ſa ſœur la Comteſſe de Venneville, avec des précautions. Voici comme ce garçon habile le découvrit.

La vie uniforme & retirée du Chevalier, qui reſſembloit ſi peu à celle qu'il avoit accoutumé de mener, lui fit ſoupçonner quelque intrigue ſecréte. Madame de Jaillac étoit d'une liaiſon intime avec Madame de Venneville, & paſſoit les journées entiéres chez elle avec le Chevalier. Cela lui parut ſuſpect. Il étend alors ſa commiſſion, qui ne regardoit que Fanime, ſur la conduite particuliére de Madame de Jaillac, qui ne voyoit auſſi preſque perſonne chez elle, pas même le Chevalier. Cette derniére circonſtance ne détruit point le ſoupçon de mon homme; il va en avant, ſans pourtant juſques-là me rien apprendre, craignant de m'inquiéter peut-être mal à propos.

Il

Il étoit lié d'une grande amitié, & je crois un peu amoureux d'une des femmes de Madame de Venneville : il ménagea avec tant d'adresse cette fille, qu'elle lui dit que le Chevalier étoit amoureux & aimé de Madame de Jaillac, depuis près de quatre mois. Il faloit en savoir davantage, pour m'instruire : il continua de se taire, & gagnant peu à peu la confiance de cette personne, elle lui découvrit, que depuis deux mois le Chevalier sortoit presque toutes les nuits, & qu'il ne rentroit qu'au jour ; qu'elle ne doutoit point que ce ne fût chez la Marquise de Jaillac où il alloit. C'en fut assez au frére de Souville ; il ne vouloit qu'être en état de pister le Chevalier. Il le fit dès la même nuit, & vit mon perfide entrer & ressortir de la maison de la Marquise, par une porte de derriére. Il n'hésita plus à me faire ce cruel détail. Son zêle alla, je crois, plus loin ; il voulut me venger. Il écrivit au Marquis de Jaillac le commerce du Chevalier avec sa femme, & l'informa des circonstances les plus capables de l'animer. Monsieur de Jaillac est le plus emporté de tous les hommes : son humeur féroce est capable, quoiqu'il ait beaucoup d'esprit, de lui faire faire des sotises irréparables. Il en fit donc,

donc, Madame, que je vous dirai dans un moment.

Ce que j'avois appris de Madame de Menzou, les réflexions sages que Souville me forçoit de faire à tous les instans contre un ingrat, tout devoit me préparer à ce terrible coup de foudre. Cependant, ce coup, quoiqu'attendu, n'en étonna pas moins ma raison; elle ne me fut d'aucun secours, pour donner des bornes à ma douleur. Elle fut si violente, qu'elle m'ôta même la liberté de me plaindre. Plus j'avois fait pour le Chevalier, plus je le trouvois criminel. La nécessité, que je voyois de renoncer à lui, me perçoit le cœur de mille traits. Je voyois ma bonne-foi, & ma tendresse, payées de la plus noire ingratitude. Quel caractére! me disois-je à moi-même. Eh! que devient celui que je lui avois trop libéralement accordé!

Je restai quelques jours sans prendre de résolution ferme avec moi-même, je tremblois seulement d'en envisager une. La sage Souville crut qu'elle ne devoit pas, dans l'état où j'étois, me rendre les Lettres du Chevalier; elle craignoit qu'elles n'ajoutassent encore à ma douleur, & qu'elles ne rendissent ma volonté plus incertaine. Le silence de ce perfide m'affligea;

fligea; j'y fus fenfible, autant que fi je n'avois à lui reprocher que ce manquement. Dans ces momens honteux de foibleffe, j'oubliois qu'il étoit indigne de mes bontés. Vingt fois je pris la plume pour écrire à cet infidéle, & vingt fois je la quittai; le défordre de mon ame ne me permettoit pas affez de liberté, pour délibérer ce que je devois lui écrire. Il faloit pourtant prendre un parti, j'en fentois bien la néceffité; mais qu'il étoit difficile à prendre, & plus encore à foutenir!

Je reçus dans ce tems-là une lettre du bon Calemane: la voici.

Je ne fuis pas peu embarraffé, Madame, à vous écrire. Je veux me plaindre d'une perfonne que vous eftimez affez pour l'honorer d'une tendre amitié: c'eft, le croirez-vous? c'eft du Seigneur de ce Château dont je veux vous parler. Ce n'eft plus cet homme d'efprit, aimable, égal dans la focieté, qui méritoit d'être aimé de tous ceux qui étoient affez heureux pour le connoître: tout Difenteuil a difparu. Qui penfez-vous qui ait pris fa place? Un rêveur fombre & diftrait, qui fe promène dans le plus chaud du jour, ou quand il pleut; qui ne rentre que pour s'enterrer dans un Cabinet, où il

ouvre des Livres qu'il ne lit point ; enfin, qui m'évite, & que je ne vois que comme un Moine voit ſon camarade au Chœur ou au Refectoire. Un changement ſi ſurprenant annonçoit quelque maladie : je me ſuis trompé dans ce jugement ; Diſenteuil ſe porte encore aſſez bien, & continue ce genre de vie bizarre. Raſſuré pour ſa ſanté corporelle, je crains davantage pour lui ; ſon ame eſt ſurement malade. Je cherche le genre du mal, & mes lumiéres, que je croyois aſſez étendues ſur ce chapitre, ſe trouvent courtes. Enfin, l'interêt que je prens en lui, quoiqu'il ne le mérite guéres, m'oblige d'aller à la conſultation ; & c'eſt vous, Madame, que je prie de m'éclairer. Si vous étiez à portée de voir le Comte, comme je le vois, la connoiſſance de ſon mal ne vous échaperoit pas ; mais comme cent lieues vous ſéparent, il faut vous rapporter les ſymptomes les plus ordinaires dont il eſt affligé. Si vous en trouvez la cauſe, ſoyez aſſez bonne pour m'apprendre ce que je dois faire pour guérir ou pour ſoulager un malheureux digne de quelque pitié. Quand je lui dis qu'il eſt riche, eſtimé, que tout le monde eſt content de lui, & que je lui demande pourquoi lui ſeul ne le paroit pas être ; un ſoupir, ou bien un ris forcé, eſt toute ſa réponſe. Je me fâche ; je lui dis, que je ne le reconnois

nois plus qu'à quelques traits de ſon viſage, qui ſeuls ne l'avoient pas mis dans mon eſprit au-deſſus des autres hommes; je l'aſſure, que ſi je l'avois toujours vu tel que je le vois, je ne me ſerois jamais attaché à lui; j'ajoûte, que je veux le quitter, non pour me retirer à Vannes, que je ſerois trop près de lui, mais dans quelque autre lieu que j'ignore, & qu'il ignorera quand je l'aurai choiſi. Lors il me dit, Vous n'en ferez rien, mon cher Calemane; vous êtes trop mon ami. Je répons, que je ne le ſuis plus, & que l'amitié ne tient point contre le manque d'ouverture de cœur ſoutenu trop longtems. Ce dernier trait paroit le percer; il m'embraſſe, & me dit d'une voix qu'il arrache de ſes entrailles, Vous ſaurez tout, mon cher Calemane, & plutôt que je ne voudrois. Il me quitte, ſans attendre que je lui replique; il court ſe cacher dans le fond de ſon Parc, où il paſſe ſa vie, & dont je ne crois pas qu'il ſache les routes; il en revient plus tranquille en apparence; il m'entretient de choſes indifférentes; je lui parle de Monſieur de Brionſel, quelquefois de vous; il me laiſſe, & détourne cette converſation, pour me faire ſentir le chagrin qu'il a de voir la Paix de l'Europe trop affermie, pour eſpérer que la Guerre recommence de longtems. Je le raille ſur

ſon

son avidité pour la gloire, & il rougit. Il se jette ensuite dans son Cabinet, dont il me fait encore la grace de me permettre l'entrée. Je le suis; je le trouve qui déchire ce qu'il vient d'écrire. Le plaisir de la Chasse ne le touche plus; & ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il trouve mauvais que je n'exerce pas son Equipage, moi, le plus ignorant Veneur qui fut jamais, & qui sais à peine ce que c'est qu'une brisée. Enfin, il néglige ses affaires, lui qui toute sa vie, dans une dépense voisine de la profusion, fut toujours l'homme du monde le plus rangé. Il me les renvoye, ces affaires, à moi qui ne fus jamais capable d'arrêter le misérable compte que Dupré, je crois pour rire, s'avise de me présenter de loin à loin. Vous voilà, Madame, instruite: communiquez-moi vos découvertes, en m'honorant de vos ordres.

Dans le tems que je reçus cette lettre, j'étois si occupée de ma malheureuse passion, que je crus lire l'Histoire naïve d'un infortuné, victime, comme moi, de l'ingratitude & de la perfidie. Ce ne fut qu'à une seconde lecture, que je m'apperçus que Disenteuil étoit cet infortuné, & que Calemane s'étoit servi d'une maniére aussi fine que singuliére, pour m'ap-

m'apprendre la vie triste que le Comte menoit à Gondez. La situation de mon ame me fit sentir combien Disenteuil étoit à plaindre : mais je sentis qu'il l'étoit moins que moi ; il n'étoit point trahi. Il est vengé ce Disenteuil, me disois-je à moi-même : le Chevalier est indigne de mes bontés. Rougi, malheureuse, d'une honteuse préférence ; oublie un ingrat, que dis-je ? un perfide, & ne t'embarrasse point du sort de Disenteuil : le mépris, qu'il te doit, arrachera de son cœur une passion que tu n'as jamais méritée.

Pendant que toutes ces choses se passoient, mon frére étoit à Paris pour des affaires qui regardoient Mademoiselle de Jussy. Cette tendre amie, qui me croyoit contente du Chevalier, ne pouvoit comprendre les raisons de la tristesse mortelle où elle me voyoit plongée. Cette aimable fille en étoit touchée ; elle cherchoit toûjours à me distraire par quelques amusemens. Enfin, il y avoit huit jours que j'étois dans cette situation, lorsque je vis entrer dans ma chambre le frére de Souville. Je ne doutai point en le voyant, que ce ne fût un nouveau coup de poignard qu'il venoit me donner. Que viens-tu faire ? lui dis-je toute émue. Ah ! tu

tu vas m'annoncer quelque nouvelle perfidie ! Parle..... Non, Madame, me dit-il ; mais je viens vous apprendre, que vous êtes vengée. Vengée ! m'écriai-je. Quoi ! le Chevalier feroit-il assassiné ? Il ne l'a pas été, Madame, me repliqua-t-il : son adresse & sa valeur ont su le faire échaper au mauvais dessein de Monsieur de Jaillac, comme vous l'allez apprendre.

Il y a trois jours, que le Chevalier de Fanime, à une heure après minuit, entra chez Madame de Jaillac, par une porte qui est au bout de son jardin. A peine a-t-il été entré, qu'il a vu trois hommes sortir de dessous un berceau, & venir à lui l'épée à la main. Monsieur de Jaillac étoit un des trois. Le Chevalier s'est mis en défense. Il étoit muni de pistolets : il a tiré sur le Marquis, qu'il a reconnu d'abord ; mais il l'a manqué. Madame de Jaillac, dont l'appartement est de rez de chaussée, a entendu le coup ; elle a eu l'imprudence de venir dans le jardin ; & voyant le Chevalier se défendre seul contre trois, elle n'a plus été maîtresse d'elle-même : le danger, où elle a vu son Amant, lui a fait jetter de grands cris ; elle s'est mêlée dans le combat en femme éperdue, sans même s'apperce-

percevoir que l'un de ces trois hommes étoit ſon Mari. Le Chevalier a bleſſé l'un des deux. Heureuſement, la femme de chambre confidente, qui avoit conſervé du ſang-froid, a ouvert la porte, & le Chevalier a trouvé le moment de ſe ſauver. Le bruit que Madame de Jaillac avoit fait, le coup de piſtolet tiré, le cliquetis des épées, tout cela a arrêté le Guet près de cette porte : il a pourſuivi le Chevalier qui fuyoit l'épée à la main, & l'a enfin attrapé. En vain le Chevalier a voulu perſuader au Guet, qu'il n'étoit, ni un voleur, ni un aſſaſſin ; il n'a point voulu le relâcher. Se voyant dans cette extrémité, il a dit à l'Officier de le conduire chez le Préſident de..... La Croix du Chevalier, jointe à cette propoſition, a fait prendre à l'Eſcouade le parti qu'il déſiroit ; & ſur la parole du Préſident, le Guet l'a laiſſé chez lui. Le Chevalier n'a donc pas été bleſſé? dis-je alors : il a donc été aſſez heureux pour ſe tirer d'une affaire auſſi périlleuſe ? Pourquoi, continuai-je, n'a-t-il pas autant de droiture, qu'il a de valeur? Mais, appren-moi les ſuites de cette affaire. Elle eſt publique dans ce moment, Madame, me dit-il : tout Paris la ſait, & la conte. Monſieur de Jaillac, pour ne la pas rendre
 équi-

équivoque, a sur le champ fait partir sa femme, pour aller, dit-on, dans un Couvent au fond de la Gascogne. Les domestiques du Marquis, ceux du Président, le Guet, tout a parlé, & a instruit le Public d'une Avanture trop plaisante pour lui, pour n'en pas faire la nouvelle de Paris.

Mademoiselle de Jussy reçut ce même jour une lettre de mon frére, qui lui faisoit tout le détail de cette affaire. Il lui mandoit, qu'il croyoit à propos qu'elle m'instruisit de cette avanture ; mais cette tendre amie n'en eut pas la force. Elle fut trouver mon pére, à qui elle communiqua cette lettre. Son premier mouvement fut d'être touché d'apprendre combien j'étois trompée. Ce sentiment fit bien-tôt place à un autre plus animé. Il sentit une joie vive de ce que le Chevalier venoit de se rendre indigne de moi. Il ne doutoit pas que ma passion ne fût forte ; mais en homme sensible à l'injure, il pensa qu'elle céderoit bientôt au mépris. Il pria Mademoiselle de Jussy de me faire voir cette lettre : elle refusa longtems cette commission désagréable ; mais mon pére exigea d'elle avec tant de vivacité cette complaisance, qu'elle ne put s'en défendre.

Elle entra dans ma chambre tenant cette lettre. Je tremble, ma chére Comtesse, me dit-elle, à vous apprendre une triste nouvelle, dont Monsieur de Brionsel juge pourtant que vous devez être instruite. Il la sait, il y est sensible, & sent trop à quel point vous le serez, pour vouloir en être le témoin. Il croit que votre douleur sera moins contrainte avec moi : c'est ce qui l'oblige à exiger de ma complaisance de ne point vous taire ce que je voudrois que vous pussiez ignorer toute votre vie. Est-ce là une lettre de mon frére ? lui dis-je froidement. Oui, me repliqua-t-elle, en m'embrassant presque les larmes aux yeux. Lisez-la, continua-t-elle, car je souffrirois trop à vous dire ce qu'elle contient. Je le sai, lui dis-je; je suis informée de tout; & mon pére sera content de la conduite que je tiendrai. Il y avoit environ une heure que Mademoiselle de Jussy étoit dans ma chambre, lorsque mon pére entra. La bonté avec laquelle vous ressentez, lui dis-je, le chagrin où me jette une erreur honteuse pour moi, adoucit bien la douleur que j'avoue ressentir du procédé d'un homme qui ne méritoit, ni ma tendresse, ni votre condescendance. Mais, Monsieur, continuai-

je, je vous rens votre parole, & vous donne la mienne, que je ne ferai rien qui soit indigne, ni de vous, ni de moi. Ah! ma fille, me dit-il en me serrant dans ses bras, que je serois à plaindre dans ce moment, si vous étiez unie à un homme si peu digne de vous posséder! Je ne fus pas la maîtresse de retenir mes larmes à ce discours. Mon pére, en me voyant si pénétrée de douleur, sortit sans me parler, & dit à Mademoiselle de Jussy, Je vous laisse avec ma fille: faites-la souvenir, qu'elle doit se servir de sa raison, pour étouffer des mouvemens indignes d'elle.

Ce jour étoit marqué pour ne me pas laisser un moment de relâche. Souville vint me dire en tremblant, que le Chevalier étoit caché dans un coin du parc, & qu'il demandoit à me voir. Tout ce que je venois d'apprendre m'avoit causé cent mouvemens différens; mais ce dernier assaut me fit trembler. Je ne pouvois comprendre que le Chevalier, criminel autant qu'il l'étoit, eût le front de se montrer à moi. Je voyois que mon repos, ma gloire, ma tendresse même, m'ordonnoit de renoncer pour jamais à cet infidéle: cependant, je sentois que ma passion combattoit encore avec avan-

tage

tage ma raiſon, & que le tems ſeul pouvoit affermir cette raiſon chancelante. Je voulus ſuivre du moins ſon premier conſeil, qui étoit de ne point voir le Chevalier. Non, dis-je à Souville, je ne le verrai point; qu'il parte, je n'ai rien à entendre. Eh! que veut-il me dire? Il croit ſans doute que je ne ſuis pas inſtruite; il veut ſurprendre ma crédulité; il ſe flatte que le pouvoir qu'il a ſur moi lui fera trouver grace d'une faute qu'il croit pouvoir colorer: ma tendreſſe, & ſon eſprit artificieux, le raſſurent, & lui donnent la hardieſſe de ſe préſenter devant moi. Il faut le priver de toutes les reſſources qu'il croit avoir: va, ma chére Souville, di-lui que je ne veux pas le voir; appren-lui que je ſuis inſtruite de tout; & perſuade-lui, s'il eſt poſſible, que c'eſt ſans effort que je le ſacrifie au mépris que ſa conduite m'inſpire. Enfin, Souville, fai-le partir, ſauve-moi du danger où me jetteroit un artificieux repentir; va, & n'atten pas que ma foibleſſe triomphe de ce qu'il m'en coûte dans ce moment pour ne pas l'écouter. Souville uſa ſi bien du pouvoir que je lui donnai, que le Chevalier, après mille priéres inutiles, reprit le chemin de Paris.

Deux jours après, me promenant ſeule dans le parc, je vis un laquais qui tenoit dans ſes mains les lettres qu'il venoit de chercher à la Poſte. Je lui demandai s'il n'y en avoit point pour Souville. Il me dit qu'il y en avoit une. Je la pris avec vivacité, & reconnus d'abord le chiffre ordinaire du Chevalier. Mon premier mouvement fut de l'ouvrir; mais m'arrêtant tout d'un coup, Quoi! me dis-je, je veux lire ce que m'écrit ce perfide? Ai-je donc ſi peu de ſoin de ma gloire, & veux-je lui donner des armes contre moi? Non, ne la liſons point. Cependant, continuai-je, s'il ſe juſtifioit d'une maniére aſſez convaincante pour le trouver innocent? Que dis-je, malheureuſe? innocent! Peut-il l'être? & veux-je être aſſez ennemie de mon repos, pour l'aider à me perſuader qu'il l'eſt? Quel outrage attendrai-je donc de lui, pour l'arracher de mon cœur? Enfin, je voulois, & ne voulois pas, ouvrir cette lettre, lorſque je vis mon pére venir à moi. Sa préſence me donna des forces. Voilà, lui dis-je, une lettre du Chevalier de Fanime: débarraſſez-m'en, Monſieur; je ne veux pas ſavoir ce qu'elle contient. Liſez-la, faites pour moi la réponſe que vous jugerez

rez à propos. Mon pére fut si charmé de ma confiance & de ma fermeté, qu'il me dit en m'embrassant tendrement, Je n'ai rien à vous dire, ma fille; vous vous conduisez avec trop de sagesse, pour vous en ôter le mérite par le plus leger conseil. Je vai dans ce moment, continua-t-il, renvoyer la lettre au Chevalier, & même sans l'ouvrir. Celle, que j'y joindrai, lui fera connoître, que je suis content de vous, & qu'il ne doit rien espérer.

Je ne vous parlerai point, Madame, des réflexions, ni des combats, qui se passoient chez moi. Peignez-vous tous les mouvemens qui peuvent agiter une ame dans la situation où la mienne se trouvoit; voyez-moi accablée de douleur, & toujours occupée du soin de la cacher. Honteuse de l'état où j'étois, je voulus y porter le reméde qui pouvoit m'y arracher. Je m'imposai la loi de ne jamais prononcer le nom du Chevalier; je défendis à Souville de me parler de lui, quoiqu'elle n'eût que du mal à m'en dire; je lui ordonnai de m'interrompre, ou de me quitter, si je voulois m'en entretenir. Je conçus aussi le danger de la solitude, & je pris le parti de n'être

jamais seule. Ah ! Madame, quelles entreprises !

Mon frére arriva peu de jours après sa lettre. Son amitié, & la bonté de son cœur, lui firent partager le chagrin où il me trouva. Il me demanda si je lui pardonnois le mal qu'il m'avoit fait ; mais qu'il l'avoit cru nécessaire. Je doute, lui dis-je, que vous puissiez m'en faire par un principe dont je puisse me plaindre. Alors je lui contai ce que je savois du Chevalier, & la maniére dont je l'avois appris. Je le priai ensuite, de ne plus me parler de lui, d'oublier à quel point il étoit méprisable, & surtout d'oublier que j'avois fait un choix si indigne de moi.

Il y avoit plus d'un mois que je soutenois la conduite que je m'étois proposée, non sans effort, mais enfin je la soutenois, lorsque mon pére me dit un jour : Les affaires de Mademoiselle de Jussy, les miennes, le mariage de mon fils, tout exige, ma fille, que nous quittions Mondelis. Je vai donc partir pour Paris, & je vous y reméne avec confiance; je la dois à la conduite que je vous vois tenir. Que je suis sensible, repliquai-je, aux témoignages de bonté & d'estime que vous me donnez ! Cependant,

pendant, Monſieur, j'oſe vous aſſurer, que je mérite l'une & l'autre, & que je ne démentirai jamais l'idée que vous avez de moi. Vous pouvez me voir prendre le chemin de Paris, ſans nulle inquiétude : je ne ferai point de faux-pas ; votre vertu & votre fermeté, que j'ai toûjours admirées, & que je veux imiter, doivent vous en aſſurer.

Enfin je quittai Mondelis, après ſix mois de ſéjour. Je revins à Paris avec une mélancolie, dont je n'oſois pas même examiner le principe. Le déſir ardent, que j'avois de me ſurmonter, me fit chercher à me diſtraire. La fin de mon deuil m'en donnoit la licence, & le mariage de mon frére, qui ſe préparoit, m'occupoit ſouvent. A peine le Chevalier me fut-il de retour, qu'il mit tout en uſage pour me parler. Pour lui en ôter l'occaſion, je ne ſortois point ſans mon pére, qui avoit pour moi la complaiſance de venir aux ſpectacles & aux promenades, comme un jeune homme. En arrivant de Mondelis, il avoit ordonné à ſon Suiſſe de lui remettre à lui-même toutes les lettres qu'il recevroit pour moi, de quelque part qu'elles vinſſent.

Il y avoit ſix ſemaines que j'étois de retour, lorſque le Chevalier, fatigué de

chercher vainement l'occaſion de me parler, & déſeſpérant de la trouver, prit enfin le parti de hazarder de m'écrire. Mon pére entra dans mon apartement, & me dit : Voilà une Lettre que je crois être du Chevalier de Fanime. Ne voulez-vous pas, ma fille, en faire le même uſage que de celle que vous avez reçue à Mondelis ? Je reſtai interdite, & un moment ſans répondre ; mais honteuſe de ma ſurpriſe, Il faut, Monſieur, lui dis-je, la lui renvoyer ſans l'ouvrir. Souville, qui étoit alors dans ma chambre, me dit, Madame, me pardonnerez-vous ce que j'ai oſé prendre ſur moi à Mondelis ? J'ai ſix Lettres du Chevalier, que j'ai reçues pour vous, & que je ne vous ai point rendues ; je vai vous les remettre. Il faut les joindre à celle-ci, reprit mon pére. Le paquet fut fait dans le moment ; je mis le deſſus de ma main, & le frére de Souville le lui porta. Il n'oublia rien de ce qui pouvoit engager ce garçon à lui ménager le moyen de me parler, mais ce fut inutilement.

Mon pére vit avec un plaiſir extrême arriver le jour où Mademoiſelle de Juſſy donna la main à mon frére. Les voilà unis, & mon pére content. Le jour du mariage, il me dit : Ce qui manque en-

co-

core à ma félicité, dépend de vous :... vous m'entendez, ma fille. Je vai vous parler, lui dis-je, avec la naïveté que votre bonté exige. J'en rougis en le disant; mais enfin, je l'avoue à ma honte; j'ai eu de la tendresse pour le Chevalier de Fanime. Je me dis tous les jours à moi-même, combien je dois le mépriser; je crois ne plus l'aimer : cependant, Monsieur, c'est le tems seul qui peut m'en assurer assez, pour me donner la hardiesse de disposer de ma main. Le Comte de Disenteuil en est digne, mon estime pour lui me le fait regarder comme le seul qui le soit. Je sai combien vous désirez que je la lui donne, & vous ne me verrez jamais vous demander votre aveu que pour lui. Mais, Monsieur, je vous demande, au nom de toute la tendresse que j'ai pour vous, de me laisser maîtresse de mon sort, jusqu'à-ce que je ne puisse plus douter que je le suis de moi-même. Eh ! ce n'est pas l'ouvrage d'un jour ! Vous êtes trop raisonnable, me dit mon pére, pour que je ne vous accorde pas ce que vous me demandez. Je ne vous parlerai plus de Disenteuil; mais je doute que votre reconnoissance pour lui, votre amitié pour moi, votre raison, &, plus que tout, son mérite &

sa conduite ne vous déterminent à former une union, que je désire, parce que je vous aime.

J'avoue, Madame, que, dans le moment que je parlois à mon pére d'une maniére si satisfaisante pour lui, j'étois dans la ferme résolution de ne jamais me remarier; reste malheureux d'une flamme mal éteinte! Mais je croyois devoir cacher ce sentiment à un pére tendre, que j'aimois avec passion, & qui ne souhaitoit rien tant que de me voir unie à Disenteuil.

Je ne puis me refuser le plaisir de m'arrêter sur celui que je ressens d'avoir Mademoiselle de Jussy pour ma belle-sœur. La voilà donc, la Comtesse de Mondelis; voilà les nœuds de notre amitié qui viennent de se serrer pour jamais: mon attachement pour elle ne pouvoit augmenter, mais mon frére vient de le rendre indissoluble. Voilà aussi ce frére, qui m'est si cher, au comble de ses vœux: il est possesseur de la plus aimable & de la plus estimable femme qu'un honnête-homme puisse désirer; il a pour elle une passion violente, & il en est aimé, & le sera toujours: la connoissance que je vous ai fait faire avec elle dans ce Journal, & l'idée que vous avez sans doute

con-

conçue de ſon caractéré, vous en aſſure. Mon pére avoit éxigé de mon frére de loger avec lui ; ainſi, nous étions tous raſſemblés.

Un jour que j'étois ſeule, on m'annonça le Marquis de Jaillac. Ma ſurpriſe fut extrême ; à peine le connoiſſois-je ; cependant, je ne crus pas devoir refuſer ſa viſite, & voici le compliment ſingulier qu'il me fit.

Votre mérite & votre conduite vous ont acquis, Madame, une eſtime générale : ceux même, qui ne vous connoiſſent pas perſonnellement, prennent un intérêt vif à ce qui vous regarde. La démarche hardie que je fais en eſt une preuve. Des circonſtances, enclavées dans ce qu'il importe que vous ſçachiez, doivent me faire rougir ; mais n'importe...... Ces paroles, obſcures pour un autre, ne l'étoient pas aſſez pour moi, pour ne me pas cauſer du trouble : je remerciai Monſieur de Jaillac de ſa bonne volonté, & le priai de me dire ce qu'il croyoit que je devois ſavoir.

Madame de Jaillac, continua-t-il, vous eſt ſans doute connue, Madame, par un endroit mépriſable pour elle, peut-être ſenſible pour vous, & ſurement honteux pour moi. Son avanture a fait trop de bruit,

bruit, pour que je cherche, ni à m'abuser, ni à la justifier. J'ai trouvé, parmi ses bijoux, un Portrait : il est si ressemblant, que je n'ai pas eu de peine à vous reconnoître. Il étoit enveloppé d'une Lettre que je vous remets aussi, Madame, & qui vous fera sans doute connoître de qui Madame de Jaillac tenoit cette boête. Je la reçois lors de Monsieur de Jaillac ; & dans le tems que je regarde avec étonnement & le Portrait & la Lettre, le Marquis de Jaillac me fait une profonde réverence, & sort avec tant de précipitation, que je n'ai pas le tems de lui dire un seul mot. Je parcours avec avidité ce fatal Ecrit, dont voici les propres termes.

Si je n'étois sûr de votre tendresse, je me plaindrois de votre bizarrerie. Quel acharnement, de vouloir que je vous remette un Portrait qu'on ne m'a pas donné, mais que je garde de l'aveu de la personne peinte, & que je ne garde que dans des vues éloignées que vous ne désapprouvez pas ? Vous ne sauriez douter de ma passion pour vous. J'ai cru, qu'en vous parlant confidemment d'une affaire que je ménage depuis longtems, je vous donnois une preuve d'attachement à laquelle vous devez être d'autant plus

plus sensible, qu'elle marque une confiance entiére de ma part. Après ce préambule, vous croyez que je vous le refuse, ce diable de Portrait, qui vous met martel en tête: non, le voilà; bien certain, que vous me le rendrez dans le tems où il devra être dans mes mains. Cette restitution ne vous coûtera guéres: vous verrez sans peine, que je songe à ma fortune, tandis qu'à tous les instans de ma vie, vous ne me verrez occupé que de vous. J'ai jusques à présent badiné avec l'amour; vous seule m'avez forcé de lui donner sérieusement de l'encens. Je ne m'en repentirai jamais, si vous m'êtes aussi fidéle que je vous le serai.

L'infidélité du Chevalier ne m'avoit causé qu'une douleur accablante, qui me laissoit encore sentir la vivacité de ma passion; mais la perfidie de l'ingrat me causa de l'indignation. L'idée de l'honnête-homme, que j'avois voulu toujours conserver malgré l'irrégularité d'une conduite qui répondoit si peu à la mienne, s'évanouït. Toutes les réflexions qu'une personne intéressée pouvoit faire sur une pareille Lettre, se présentérent en foule. Je rougis de ma fatale prévention, & me fis une violence extrême pour cacher à tout le monde, par un dehors as-

aſſez tranquille, le trouble de mon ame.

Quinze jours après la viſite de Monſieur de Jaillac, je fus attaquée d'une groſſe fiévre, accompagnée d'accidens fâcheux, qui firent craindre pour moi. Je ne ſai ſi je dois attribuer cette maladie, ou à une diſpoſition naturelle, où à la contrainte que je me faiſois pour paroître tranquille, contrainte qui me coûtoit beaucoup. Mon pére m'aimoit trop, pour n'être pas infiniment touché, ſur-tout lorſque, dans des redoublemens journaliers, je perdois toute connoiſſance. Quand je revenois à moi, que j'avois quelque intervalle, je voulois le conſoler, & je l'affligeois davantage. Mon frére & ſa femme avoient trop de douleur de me voir dans cet état périlleux, pour adoucir celle de ce tendre pére. Madame de Mondelis avoit fait mettre un lit dans ma chambre, & je ne voyois plus autour de moi que des gens qui dévoroient leurs larmes.

Le onziéme jour de ma maladie fut le plus dangereux. Le tranſport, qui étoit toujours la ſuite du redoublement ordinaire, fut une eſpéce de létargie. On me ſaigna du pied, ſans que je m'en apperçuſſe; c'étoit l'unique reſſource qui reſtoit aux Médecins, dont pourtant ils n'eſ-

n'espéroient guéres : cependant, tel fut le promt effet de cette saignée, que mes yeux, qu'on croyoit couverts du voile de la mort, s'ouvrirent. Le premier objet, qui me frappa, fut Disenteuil fondant en larmes à côté de mon lit. Je lui tendis la main, en lui disant, Est-ce vous, mon cher Comte ? Ne me trompai-je pas ? Oui, Madame, c'est moi, me repliqua-t-il d'une voix entre-coupée de sanglots, qui m'assura que je ne rêvois point. Quoi, c'est vous ! lui dis-je : il vous restoit donc encore cette preuve d'attachement à me donner ! Que je suis heureuse, de pouvoir, avant de mourir, vous marquer quelle est ma reconnoissance ! car mon estime ne s'est jamais démentie pour vous. Et comment auroit-elle pu varier, avec les procédés que vous avez toujours eu pour moi ? Le souvenir m'en sera cher jusques au dernier moment de ma vie. A peine eus-je assez de force pour achever ces mots. Disenteuil étoit trop pénétré de la douleur que lui causoit ma mort prochaine, dont il ne doutoit presque pas, pour me répondre. Il baisa la main que je lui avois tendue, & qu'il tenoit serrée entre les siennes, lorsque mon pére s'aprochant, me dit : Eh bien, ma fille, voilà le Com-

Comte de Disenteuil, qui, sur la nouvelle que je lui ai donnée que nous craignions pour vous, est venu avec une diligence extrême savoir l'état où vous êtes. Il y est aussi sensible que nous, ma fille. C'est toujours ce même homme, qui donneroit sa vie pour vous rendre la santé. Ce seroit l'acheter trop cher, répondis-je à mon pére. Disenteuil, enseveli dans une tristesse qui lui avoit ôté l'usage de la parole depuis que j'avois commencé à lui parler, s'écria, Ah! Madame, que je m'estimerois heureux de donner ma vie pour prolonger la votre, dussiez-vous regarder avec indifférence ce sacrifice! Je regardai le Comte d'une maniére obligeante, en lui disant: Ne soyez pas injuste, quand vous êtes si généreux.

Je passai la nuit, qui suivit cette saignée, assez tranquillement; le redoublement, qui venoit réglément sur le midi, ne parut point le lendemain: vers le soir, je vis la sérénité revenir sur le visage de tout le monde. Nous avons, ma fille, me dit mon pére, encore un Courier à te présenter. Il n'a pu venir aussi vîte que le Comte; il en est bien fâché; il arrive dans ce moment, &, quoique fatigué, il souhaite de te voir.

Ah!

Ah ! mon pére, dis-je alors, faites-le venir ; c'est sans doute ce pauvre Calemane. Comte, dis-je à Disenteuil qui étoit avec mon pére, n'est-ce pas Calemane ? Oui, Madame, me repliqua-t-il ; c'est lui-même, & le voilà qui entre. Approchez, mon cher ami, lui dis-je ; que je vous sai bon gré de cette démarche ! L'amitié que vous avez pour moi, l'attachement que vous avez pour le Comte, vous font encore revoir Paris ; & j'espére que, ma santé revenant, nous vous le ferons trouver aimable. Parlez moins, Madame, me dit Calemane. Je lis dans vos yeux tout ce que vous voulez me dire ; & je vois de plus, dans ces yeux, un vif qui n'est point fiévreux, & qui m'annonce votre guérison. Effectivement, mon mal diminua tous les jours ; la fiévre cessa ; ma jeunesse, & un bon tempérament, me rendirent très-promtement mes forces.

Quand je fus en état de prendre le grand air, mon pére me mena un matin aux Thuilleries. Mon frére, ma belle-sœur, le Comte, & Calemane, m'accompagnérent. Nous primes notre promenade par la terrasse du côté de l'eau ; & nous trouvames en face le Chevalier de Fanime, qui, n'osant retourner sur ses

ses pas, car il étoit trop loin de l'escalier, passa près de nous, en faisant une grande reverence, sans nous regarder. Je remarquai quelque altération dans les yeux de mon pére. Le croirez-vous, Madame? Cette rencontre imprévue ne me causa qu'une émotion si légére, qu'elle ne fut point apperçue. L'avanture du Portrait me rendoit le Chevalier trop méprisable: je le vis sans le craindre. C'est le premier moment où, depuis plus de huit mois, je fus contente de moi. J'en donnai une preuve à mon pére, en lui disant assez bas pour qu'il n'y eût que lui qui pût m'entendre, Ne craignez rien, Monsieur: la fiévre ne me reprendra pas. L'air libre dont j'accompagnai ces mots, où je me raillois moi-même, répandit la joie sur son visage. Celui de Disenteuil me parut un instant étonné; & Calemane nous passoit tous en revue avec des yeux perçans, qui ne me firent nulle peine.

Nous étions au commencement de l'Eté. Je vis que mon pére souhaitoit, sans le dire, d'aller à Mondelis. J'en avois autant d'envie que lui. Paris m'embarrassoit: il faloit que je fusse toujours chez moi, ou exposée à trouver le Chevalier de Fanime par-tout. Sa vue ne me troubloit

bloit plus d'une maniére à me faire sentir une foiblesse dont je voulois perdre le souvenir : mais quand je le voyois, je n'étois pas absolument la maîtresse d'un petit mouvement d'indignation désagréable pour moi, quoiqu'infructueux pour lui ; & je voulois éviter les occasions de le faire naître. Ainsi, je proposai gayement le voyage à mon pére , en présence du Comte de Disenteuil & de Calemane. Mon pére fut charmé de mon dessein. Nous convinmes sur le champ, avec ma belle-sœur, du jour de notre départ. Calemane, dit alors le Comte, nous partirons le même jour pour la Bretagne ; car je ne crois pas que les affaires que tu as à Paris demandent un plus long séjour. Vous, mon cher Comte, s'écria mon pére , aller en Bretagne ! Je n'ai pas cru, en acceptant la proposition de ma fille, que nous dussions nous séparer. Ni moi, en vérité ; en la faisant, mon cher Comte, dis-je alors.... Calemane, qui vit l'embarras où étoit Disenteuil pour répondre à ces discours obligeans d'une maniére convenable à l'air de discrétion qu'il soutenoit depuis si long-tems, dit : Eh bien, voilà qui est fait : puisqu'il le faut, nous irons à Mondelis ; car, quoiqu'on ne parle point de

de moi, perſonne ici n'ignore que le Comte & moi ne faiſons qu'un. Je ſuis charmé, mon cher Calemane, lui répondit mon pére, que vous le preniez ſur ce ton-là : il m'aſſure que vous viendrez à Mondelis avec plaiſir. Et moi, ajoûtai-je, je me flatte qu'il ne s'y ennuyera guéres, & ſurement il ne nous ennuyera pas.

Nous voilà donc tous à Mondelis, & Diſenteuil charmé d'y être de mon aveu. L'air de liberté, répandu dans toutes mes actions, rendoit les ſiennes aiſées ; attentif à tout, il ne perdoit nulle occaſion à me donner des ſoins dont il déguiſoit le principe ; & je ne pouvois comprendre qu'il fût autant maître de lui, qu'il le paroiſſoit. Un Amant, qui ſait ſe taire à propos, ne perd rien, lorſque l'objet de ſa tendreſſe eſt pénétré d'eſtime pour lui. Quand il échapoit à Diſenteuil de certains diſcours dont ſeule je pouvois trouver le ſens, fine à ma maniére, je lui laiſſois voir quelquefois qu'il étoit entendu ; & ſans ſonger que je pouvois aller plus loin, je croyois ne pas devoir lui refuſer ce léger plaiſir. La vie qu'il menoit à Mondelis étoit bien différente de celle dont Calemane m'avoit

fait

fait le récit par la Lettre qu'il m'avoit écrite de Gondez.

Un jour que je me trouvai ſeule avec cet ami commun, il me marqua, qu'il avoit un petit ſujet de ſe plaindre de moi. Je parus étonnée du reproche. Vous n'avez pas daigné, Madame, continua-t-il, répondre à ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire: il s'agiſſoit pourtant d'une affaire importante. Vous êtes malin, Calemane, lui repliquai-je. Vous avez voulu m'inquiéter : il n'eſt pas poſſible que votre ami ſoit dans l'état où nous le voyons avec plaiſir, s'il avoit été auſſi malade que vous le faiſiez. Bien loin de charger mon récit, me répondit Calemane, j'ai ſupprimé tout ce qui pouvoit trop vous allarmer ; je ne voulois que mettre votre amitié un peu en mouvement : cependant, je n'ai pas réuſſi. Vous avez trop d'eſprit pour moi, mon cher Calemane, lui dis-je en ſouriant. Je n'en ai guéres, reprit-il, puiſque je ne me fais pas entendre. Mais pourquoi me faire ce mauvais procès ? repliquai-je : s'agit-il aujourd'hui de parler d'une indiſpoſition légére, dont il ne reſte aucune trace ? Votre ami eſt gai ; jamais je ne le vis ſi digne d'être chéri d'une ſociété. N'eſt-ce point auſſi, mon cher Calemane,

ne, la solitude à laquelle vous n'étiez point accoûtumé, qui vous rendoit triste ? Votre Philosophie n'est-elle point en défaut ? Et ne se peut-il pas bien que vous ayez cru trouver dans les autres les mouvemens dont vous étiez affecté ? Fort bien ! repliqua Calemane : vous m'accusez d'une espéce de folie, pour éluder la difficulté. Mais, Madame, trouvez bon que je vous la propose encore. Le mal de mon ami paroit soulagé, j'en conviens ; le changement d'air peut lui avoir fait quelque bien : mais il ne doit pas être toujours sous un Ciel aussi heureux. Nous retournerons à Gondez ; là, peut-être, une rechute, plus dangereuse que la premiére attaque, me fera craindre... Oh ! pour cela, Calemane, dis-je en l'interrompant, ne soyez point comme Cassandre, ne prédisez point de malheur. Cependant, me répondit-il, si je prophétise aussi juste que Cassandre... Pour lors, je répondrai, repris-je, à votre Lettre, & à celle que vous m'écrirez pour m'instruire de ce nouvel accident ; je vous dirai mon sentiment avec naïveté ; & si je puis trouver quelque reméde qui ne soit pas désagréable au malade, je vous l'indiquerai. Souvenez-vous en, Madame, me dit Calemane,

sou-

souvenez-vous-en, Madame, me dit Calemane, souvenez-vous-en. Dans ce moment, Disenteuil entra, & mit fin, par sa présence, à une conversation qui ne m'avoit point ennuyée.

Calemane étoit accoutumé, depuis long-tems, à se lever matin. Il préféroit l'Etude au plaisir de la Chasse. Il étoit alors occupé de l'Histoire. Nous exigions de lui, presque toutes les après-dinées, qu'il nous rendit compte de sa lecture du matin. Il le faisoit avec une netteté & une précision charmante. Il ne se contentoit pas de rapporter les faits importans & les grands événemens; il entroit dans le Cabinet des Princes; il étoit présent à toutes leurs délibérations; il pénétroit les raisons secrettes, qui, souvent petites & très-frivoles en elles-mêmes, avoient fait entreprendre de grandes choses; sa maniére vive de les rendre séduisoit au point, qu'on pensoit dans le moment qu'il avoit été le témoin de ce qui s'étoit passé il y avoit plusieurs siécles; & ses conjectures raisonnées sur les endroits les plus obscurs & les plus difficiles, nous faisoient croire que nous appercevions la vérité. C'est ainsi que Calemane nous associoit à son étude: il se chargeoit charitablement de tout le

travail, & en partageoit libéralement avec ſes amis les agréables & utiles fruits.

Voilà, Madame, comme nous nous entretenions. La parure des femmes, les lieux communs de galanterie, les réflexions malignes ſur les actions d'autrui, n'étoient jamais le ſujet de nos converſations. Ne croyez pourtant pas que j'aye la vanité de vouloir en partager le mérite en égales portions; je ſuis de bonne-foi. Diſenteuil étoit d'un eſprit ſupérieur: il n'étoit moins éclairé que Calemane, que parce que la guerre l'avoit toujours occupé. Ces deux amis nous donnoient le ton. Mon frére a l'eſprit juſte naturellement. Ma belle-ſœur eſt vive, ſans étourderie. Pour moi, née ſérieuſe, j'écoutois beaucoup, & parlois peu; & lorſque nous nous écartions, nos hommes nous ramenoient avec douceur, ſans que notre amour-propre en ſouffrît. Pour mon pére, il alloit preſque tous les jours à la chaſſe; mais quand il ſe trouvoit à nos diſputes, où il ne gâtoit rien, il étoit charmé quand nous étions battues ma belle-ſœur & moi. Il avoit ſouvent ce plaiſir.

Il y avoit environ trois mois que nous étions dans cet aimable ſéjour, quand Souville m'apprit, que, dans un village à

à une lieue au-dessus de Mondelis, il étoit arrivé une douzaine de personnes, dans un bateau chargé de plusieurs grandes caisses & de quantité de piéces de charpente; que Calemane avoit été plusieurs fois sur le bord de la riviére depuis quelques jours, où on l'avoit vu en conférence particuliére avec ces Etrangers, que personne ne connoissoit. Je ne perçai point d'abord ce mystére; mais après avoir rêvé, je pensai que le jour de ma Fête approchoit, & que Disenteuil étoit homme à me faire quelque galanterie. Je dis à Souville de taire ce qu'elle m'avoit dit. Ce soin du Comte ne me déplut pas, & j'attendis tranquillement ce qu'il produiroit.

Enfin, la veille de cette Fête, je m'apperçus que Calemane avoit à sa canne un cordon d'argent trait, mêlé d'un peu de bleu, & que son épée avoit un nœud dans le même goût. Je ne devinai, ni ne demandai la raison de cette petite parure recherchée. Sur les cinq heures, Calemane nous dit, qu'il faisoit le plus beau tems du monde, & que nous ferions bien de faire un tour sur la terrasse, dont la riviére mouilloit les murs. Je me confirmai dans mon soupçon. Comme la terrasse étoit à l'extrémité d'un jardin

 très-

très-ſpacieux, on avoit eu le tems, ſans que nul domeſtique s'en fût apperçu, d'y dreſſer une grande Tente ſuperbement ornée par le dehors, & doublée d'une étoffe argent & bleu. Tout le monde fut étonné de cet appareil : je fis ſemblant de l'être : Madame de Mondelis s'écria, Ah ! que nous ſommes heureux ! il y a ici quelque Fée qui nous aime ; que de plaiſirs & de richeſſes elle va nous prodiguer ! Huit jeunes garçons habillés galamment en Eſclaves, chargés de corbeilles, entrérent dans la Tente, & la jonchérent de fleurs. Ils avoient tous des chaines & des coliers d'argent ; leur vêtement étoit vert. Un Amour, vétu d'incarnat, marchoit à leur tête. Son carquois & ſes fléches étoient d'or. Il tenoit auſſi une corbeille, mais plus ornée que les autres. Il la préſenta à Calemane, qui vint me l'offrir. Je la reçus d'un air riant, & ayant vu un papier qui couvroit les fleurs, je ne doutai pas qu'il ne fût myſtérieux : je le pris ; j'y trouvai des vers que je lus tout haut, & que voici.

L'Amour ſe dérobant aux charmes du ſommeil,
Et plus diligent que l'Aurore,

Ar-

Arriva si matin dans les jardins de Flore,
Qu'il la surprit à son réveil.
La jeune Déesse en allarmes,
De voir l'Enfant malin que redoutent les Dieux,
Baisse modestement les yeux,
Et cache avec ses mains la moitié de ses charmes
A cet Immortel curieux.
Qui vous améne dans ces lieux ?
Lui dit-elle, en tremblant. Ne craignez point mes armes,
Répond l'Amour avec un doux souris ;
Rassurez-vous, reprenez vos esprits.
Je ne veux point troubler le bonheur de Zéphire ;
Et si je viens dans votre Empire,
C'est pour vous demander quelques fleurs pour Iris.
On célèbre aujourd'hui sa Fête ;
Et d'une guirlande de fleurs,
Peinte des plus vives couleurs,
C'est à vous, belle Flore, à couronner sa tête.
Si vous répondez promtement,
Déesse, à mon empressement,
Qu'à vos vœux je serai propice !

J'en jure par Vénus, en ce jour votre Amant
M'acquittera d'un tel ſervice,
Par plus d'un tendre ſentiment.
La Déeſſe rougit ; une douce eſpérance
Lui rend le teint plus éclatant.
Amour, je vai répondre à votre impatience,
Et vous allez être content.
Elle dit, & vole à l'inſtant,
Cueille des fleurs qui ne ſont que d'éclore,
Que d'un de ſes regards elle embellit encore.
L'Amour les reçoit de ſes mains ;
Et ce vainqueur des Dieux & des Humains
Me charge, Iris, de vous les rendre.
Pour remplir un pareil emploi,
L'Amour a cru qu'il devoit prendre
De ſes Eſclaves le plus tendre.
Pouvoit-il mieux choiſir que moi ?

Nous louames tous Calemane, qui ſoutint gravement ſon perſonnage. Diſenteuil ſeul ne parut pas ſi content des Vers. Nous lui en demandames la raiſon. Il

Il ne voulut point entrer dans nul détail de critique : il se contenta de dire, que le Poëte n'exprimoit que foiblement les sentimens vifs dont sans doute il étoit pénétré. Eh bien, Monsieur, lui dit Calemane d'un ton sérieux, faites mieux, si vous le pouvez ; j'y consens. La petite altération entre ces deux Amis nous parut plaisante & délicate. Dans le tems de cette petite discussion, les Esclaves ouvrirent la partie de la Tente qui étoit du côté de la Riviére. L'appui de la terrasse étoit couvert de la même étoffe argent & bleu, avec des carreaux. Nous y fumes tous, & nous vimes fort loin de nous un Château flottant, qui nous parut éclatant par l'or & l'argent dont il brilloit. Eh bien, dit Madame de Mondelis, ne voila-t-il pas la Fée qui vient nous voir ? Calemane, qui est en commerce avec cette demi-Divinité, devroit bien nous instruire du cérémonial qu'il faut observer pour la recevoir. Il ne faut que regarder attentivement, répondit Calemane, & la Fée sera contente, j'en répons.

Cependant, le Château flottant avançoit, mais si lentement, qu'il nous causoit de l'impatience. Calemane, qui avoit pourvu à tout, nous fit présenter une lu-

nette à longue vûe. Par le fecours de cet inftrument, que nous nous arrachions l'un à l'autre, nous découvrimes que ce Château étoit dans le milieu d'une efpéce de Galére à plufieurs rames argentées. L'édifice étoit peint en bleu, le comble étoit terminé par une figure de l'Amour, tournée de notre côté. A mefure qu'il approchoit, nous vimes que les Rameurs, en camifole de fatin blanc avec des écharpes bleues, ne fe donnoient nul mouvement; qu'un feul Marinier aux mêmes livrées faifoit agir le gouvernail, pour ne pas perdre le fil de l'eau; & que toute la Galére ne faifoit fon chemin qu'à la faveur du courant de la Riviére. Le tems avoit été fi bien compaffé, que le Château ne fut vis-à-vis de nous, qu'une demi-heure avant la nuit. Les Mariniers jettérent alors deux ancres, qui nous parurent d'argent; & nous vimes diftinctement des Emblêmes, des Devifes, & des Chiffres, dont un Amour myftérieux nous parut être l'auteur. Enfin la nuit arriva. Le Château fut dans un moment tout en feu. L'artifice étoit fi bien fervi, que rien ne languit. La pureté de l'eau de la Loire multiplioit les fufées & les ferpenteaux; & ce qu'il y eut d'admirable, c'eft que ce feu, qui dura

plus

plus d'une grosse demi-heure, finit tout à coup, & nous passames si subitement d'une clarté brillante à une grande obscurité, que nous pouvions croire que la Galére avoit coulé bas dans un instant.

Mais cette obscurité céda bien-tôt à une lumiére éclatante, produite par une quantité prodigieuse de bougies qui éclairérent la Terre, & par des pots à feu qui illuminérent la Terrasse & le grand Parterre par où nous devions retourner au Château. Les Esclaves nous présentérent des fruits, des confitures séches, des glaces, & des liqueurs, dans des vases de porcelaine & de cristal. Mon pére étoit charmé de me voir de la gayeté; il la croyoit l'effet d'une sensibilité naissante, & elle ne venoit pourtant que de la liberté dont mon cœur jouïssoit. Dans cette situation, loin de se refuser aux plaisirs innocens, on s'y livre de bonne grace. Ce n'est pas que je ne me sentisse obligée à Disenteuil: l'admiration, que me donnoit sa tendresse mistérieuse, flatoit ma vanité. Ce mouvement si naturel aux femmes, & qu'une passion malheureuse avoit éteint dans mon ame, y renaissoit: je ne le combattois point; il m'assuroit d'une tranquillité que je chéri-

 risi-

riſſois comme le ſouverain bien.

Enfin la Fête fut complette, & ne finit qu'aſſez avant dans la nuit. Calemane fut accablé de complimens. Je lui marquai, qûe j'étois trop ſenſible à ce qu'il venoit de faire, pour l'en remercier. Madame de Mondelis lui dit, qu'il ne s'aviſat plus de ſe plaindre, ni de ſon âge, ni de ſa fortune; qu'il nous en avoit impoſé; & qu'enfin il venoit de nous donner une preuve que ſa bourſe n'étoit point épuiſée, ni ſon goût uſé. A l'égard de la bourſe, répondit Calemane, c'eſt l'affaire de la Fée; mais pour le goût, j'avoue à ma honte, que je me ſuis défié du mien, que j'ai conſulté celui de gens qui l'ont plus délicat que je ne l'eus jamais: ils m'ont prêté volontiers leurs lumiéres; je leur laiſſe la gloire du détail, & ne garde que celle du premier deſſein. Voilà, dit Madame de Mondelis, un dernier article difficile à vous accorder. Et pourquoi, Madame? repliqua Calemane. Demandez-en la raiſon à ma ſœur, lui répondit-elle en me regardant. Je ne pus m'empêcher de rire, & de répondre, que je ne voulois point qu'on me fit expliquer; que je ſavois à quoi m'en tenir; mais que ce que je ſavois étoit tout pour moi, que je n'en fe-

ferois part à perſonne. C'eſt en tenant de ſemblables propos, que nous regagnames le Château.

Nous fumes encore après cette Fête une quinzaine de jours à Mondelis. Pendant ce tems-là, Diſenteuil donnoit un peu plus de hardieſſe à ſes regards. Je ne les évitois point, & prêtois une attention obligeante à toutes les expreſſions fines dont il ſe ſervoit pour m'aſſurer qu'il m'adoroit, où le mot de tendreſſe & de paſſion ne ſe trouvoit pourtant jamais.

Enfin nous revinmes à Paris, & voilà encore le Chevalier de Fanime ſur la ſcéne. Je ſuis bien fâchée d'être obligée à vous le montrer ; je crois que vous êtes aſſez dans mes intérêts, pour que les ſiens vous ſoient du moins indifférens : mais il eſt néceſſaire de vous rapporter des faits eſſentiels à mon Hiſtoire, où le Chevalier de Fanime n'a pas joué le rôle brillant.

Quelque tems après mon retour de Mondelis, le bruit ſe répandit à Paris, que j'épouſois Diſenteuil. Le Chevalier de Fanime perdit à cette nouvelle, qu'il crut certaine, l'eſpoir de me tromper encore : il ne douta plus que l'amour du Comte, ſoutenu de l'eſtime qui m'avoit

toujours parlé en sa faveur, n'eût enfin vaincu ma résistance. Il trouva ma belle-sœur un matin au Palais: il lui parla en homme convaincu & désespéré de cette nouvelle. Madame de Mondelis eût la malice de ne le point dissuader; elle se contenta de lui dire, qu'elle lui conseilloit de ne plus songer à moi, & de prendre son parti. Oui, Madame, lui dit-il, je le prendrai; & la quitta sans lui rien dire de plus. Lorsqu'elle fut rentrée, elle me rendit compte de cette conversation. Le respect, que je croyois que le Chevalier de Fanime devoit avoir pour moi, m'empêcha de percer le sens d'une réponse brusque & animée.

Le même jour, mon pére proposa d'aller à l'Etoile. Nous y fumes, ma belle-sœur, moi, & le Comte. Mon pére, Calemane, & Mondelis nous suivirent. Lorsque nous nous fumes promenés assez long-tems, nous dimes à nos Cavaliers, de nous permettre de nous asseoir, & que nous leur permettions de nous laisser seules. Il n'y avoit pas un quart-d'heure que nous nous reposions, quand je vis le Chevalier de Fanime de l'autre côté de l'allée, avec sa sœur & d'autres Dames. Il les quitta, & vint droit à nous. Nous nous levames, le

voy-

voyant approcher. Il me dit en m'abordant : Me sera-t-il permis, Madame, de saisir cette occasion ? Il y a trop longtems que je cherche ce moment, & que je suis occupé vainement du désir ardent de le trouver, pour le laisser échaper. Je ne puis, Madame, continua-t-il, me refuser la triste consolation de me plaindre de la rigueur avec laquelle vous me traitez depuis si long-tems. Non, Madame, je n'ai jamais été assez criminel, pour mériter une aussi longue punition. Vous m'excuserez, Monsieur, lui dis-je, si je ne répons pas à ce discours : un accident, qui m'est resté d'une maladie, m'empêche d'en comprendre le sens ; j'ai perdu entiérement la mémoire, je ne me souviens plus de tout ce qui est antérieur à cette maladie. Le Chevalier, outré de cette réponse, me repliqua : Vous n'avez pas sans doute oublié, Madame, que Disenteuil vous aime, & depuis long-tems. C'est la seule chose dont je me souvienne, lui repliquai-je. Peut-être qu'il peut y avoir des personnes qui gagnent à la perte que j'ai faite ; mais le Comte de Disenteuil y perdroit trop, si j'avois oublié sa conduite & ses procédés : je dirai plus, j'y perdrois trop moi-même. C'est ce qui vous détermine,

me

me dit-il, à récompenser une tendresse qui vous est devenue chére..... Cette curiosité vous sied mal, Monsieur le Chevalier, lui dis-je : je ne confie plus mes secrets, qu'à des gens dont le cœur droit m'est connu. Le Comte de Disenteuil mérite seul ma confiance : je lui dis & lui dirai mes sentimens; je crois qu'il en est & qu'il en sera content : c'est aujourd'hui tout ce que je désire. Il est donc vrai, Madame, s'écria le Chevalier, que vous.... Si vous voulez, lui dis-je en l'interrompant brusquement, vous éclaircir de quelque chose de plus, voilà mon pére; il aura assez de bonté pour vous répondre pour moi; vous pouvez l'aborder, il vient à nous avec Disenteuil & mon frére. Je le quittai sans attendre de réponse, & le laissai dans un mouvement de dépit qui éclatoit dans ses yeux.

Il n'étoit pas à quatre pas de nous, que Madame de Mondelis céda à l'envie qu'elle avoit de rire. De quoi riez-vous? lui dis-je. De quoi je ris? me dit-elle : demandez-moi plutôt comment je n'ai pas étouffé pour garder mon sérieux. Quelle femme vous êtes, lorsque vous voulez n'être pas bonne! Nos Cavaliers nous joignirent dans ce moment.

Est-

Eſt-ce le Chevalier de Fanime, dit mon pére, qui vous fait tant rire? Oui, c'eſt lui, répondit ma belle-ſœur, & c'eſt de lui que je ris. Alors elle raconta la mauvaiſe plaiſanterie que je venois de lui faire. Mon pére l'approuva fort, & Diſenteuil me regarda d'un air ſatisfait.

Quelques jours après, nous ſortimes un matin, Madame de Mondelis & moi, pour faire des emplettes. Nous avions pris Calemane avec nous; il nous paroiſſoit plaiſant de conſulter un Philoſophe ſur le choix de nos parures. Nous rentrames ſur les onze heures: nous trouvames mon pére & le Comte, qui s'entretenoient dans l'embraſure d'une fenêtre. Diſenteuil parloit fort bas, & mon pére l'écoutoit avec une grande attention, lorſque j'entendis ce dernier qui dit d'un ton aſſez haut: Il n'y a pas à balancer, il faut que vous partiez ſur le champ pour la Bretagne. J'aurai l'œil à tout, & dans une affaire auſſi délicate, vous pouvez compter ſur les attentions d'un homme qui vous regarde avec des yeux de pére. Ce diſcours me frappa; je fus à eux: Que parlez-vous, mon pére, de départ & de Bretagne? Qu'eſt-il arrivé au Comte? Inſtruiſez m'en, je vous prie. Doutez-vous l'un & l'autre de ma ten-

tendre amitié pour lui ? Vous êtes trop prudente, Madame, me dit Disenteuil, pour que Monsieur de Brionsel & moi ayons rien de caché pour vous ; & Madame de Mondelis, ni Calemane (qui s'étoient avancés) ne peuvent m'être suspects. Voici donc ce qui vient de m'arriver.

J'ai été ce matin pour voir un homme qui loge vers la place de Vendôme. Son Portier m'a dit qu'il étoit sorti, mais qu'il rentreroit dans une heure. Pour l'attendre avec moins d'impatience, je suis entré aux Thuilleries par l'Orangerie, ayant laissé mon carrosse à la porte de mon homme. J'ai pris ma promenade par la terrasse des Capucins. A peine en ai-je eu fait un tiers, que j'ai vu le Chevalier de Fanime venir à moi. Il m'aborde, en me disant, qu'il n'avoit pas cru qu'en lui sauvant généreusement la vie, j'eusse voulu la rendre malheureuse en le perdant dans l'esprit de Madame de Gondez. Je lui ai répondu, que ces basses manœuvres ne convenoient pas à un homme comme moi ; & que s'il ne se trouvoit coupable de rien à l'égard de Madame de Gondez, il pouvoit se flatter hardiment d'avoir encore toute l'estime dont elle m'avoit paru prévenue, pour

pour lui ; que le caractére ferme de cette Dame, qui faisoit honneur à son sexe, devoit le convaincre de ce que je lui disois. Cette froide plaisanterie, Monsieur, m'a repliqué le Chevalier, me fait sentir que mes soupçons ne sont que trop bien fondés. Sans doute, a-t-il continué, vous avez chargé une Avanture, qui ne paroit criminelle que parce qu'on en ignore, ou qu'on en supprime, les vraies circonstances. J'avoue, lui ai-je dit, en l'interrompant, qu'il est nouveau à Disenteuil d'être soupçonné d'imposture, & d'écouter de sang-froid un discours dont les termes sont si peu ménagés. Sa modération pourtant, fût-elle connue de tout le monde, ne sauroit lui faire de tort : il est connu, ce Disenteuil. Mais s'il s'embarrasse peu de ce que vous pensez sur son compte, il s'embarrasse beaucoup que Madame de Gondez soit le sujet d'une conversation aussi vive, qui commet une réputation & une vertu que vous devez respecter. Croyez-moi; brisons-là. En un mot, l'estime & la vénération, que nous devons à une femme de cette qualité & de ce mérite, nous en doivent imposer. Votre morale, m'a-t-il répondu, est moins l'effet de votre prudence, que de la certitude de votre bon-

bonheur prochain ; & ſans examiner ſi j'ai tort ou raiſon , je veux devenir un ingrat , & arracher , ſi je puis , la vie à qui je la dois. L'entrepriſe n'eſt pas ſans riſque , lui ai-je dit froidement. Mais, croyez-moi, modérez cet excès d'emportement malſéant à un galant-homme ; calmez-vous. Je vous laiſſe, & vous plains de ne pas faire un meilleur uſage de votre raiſon. Je l'ai quitté. J'ai fait encore quelques tours de promenade, ſans prendre garde ſi le Chevalier me ſuivoit. Je ſuis reſſorti par la même porte de l'Orangerie. J'ai entendu marcher précipitamment ſur mes pas ; je me ſuis retourné : j'ai vû le Chevalier qui a mis l'épée à la main, en diſant ce ſeul mot, Finiſſons. La maniére dont il m'a attaqué, ne m'a pas permis de me défendre mollement ; je l'ai vu reculer un pas, la pointe de ſon épée baſſe ; j'ai cru voir du ſang ſur un habit preſque blanc qu'il porte. Des gens, qui ſortoient des Thuilleries, venoient à nous ; j'ai penſé qu'ils pourroient lui donner du ſecours, s'il en avoit beſoin ; & je me ſuis retiré heureuſement ſans être ſuivi. J'ai regagné mon carroſſe à petits pas, & me ſuis rendu auprès de Monſieur de Brionſel, pour lui rendre un fidéle compte de mon Avantu-

ture, & pour ſuivre ſes avis, qui feront toujours la règle de ma conduite.

Ce récit glaça preſque mon ſang dans mes veines. Les ſuites fâcheuſes que ce combat pouvoit avoir pour Diſenteuil, dont les intérêts m'étoient infiniment chers, ce qui avoit occaſionné la querelle, tout me jetta dans un accablement qui ne me permit pas de proférer un ſeul mot. Ah ! Madame, d'où vient ce ſilence ? s'écria Diſenteuil : me croyez-vous criminel ? Et mon ennemi trouve-t-il grace auprès de vous ? Vous êtes injuſte, mon cher Comte, repliquai-je : vous criminel ! Non, votre vertu eſt trop pure. L'extravagance du Chevalier me touche, & non ſon malheur. Vous ne m'avez point vu d'impatience pour ſavoir la fin de cette triſte Avanture ; vous la contiez. Mais, quoique vous ſoyez ſorti de cette affaire comme de toutes celles qui vous ſont arrivées, je me reproche d'en être la cauſe ; & je chéris ſi fort votre eſtime, que ſi la hardieſſe du Chevalier l'altéroit, j'en ſerois inconſolable. Il prit alors une de mes mains, & dans un vif tranſport, il la baiſa ſans me répondre.

Pour rendre le départ de Diſenteuil moins ſuſpect, Calemane ne le ſuivit point;

point ; le Comte l'en pria. Mais cet ami fidéle auroit eu de la peine à condeſcendre à ce qu'il déſiroit, s'il n'eût voulu ſuivre l'affaire qui venoit de ſe paſſer, & voir par lui-même la tournure qu'elle prendroit. Nous embraſſames tous le Comte, les larmes aux yeux, & il partit.

J'étois trop affligée, pour examiner la nature de mes mouvemens. Je ſentis une véritable douleur du départ de Diſenteuil, ſans penſer qu'elle pouvoit naitre d'un ſentiment plus tendre que celui de l'amitié. Je le vis donc partir avec une ſorte d'attendriſſement, que je ne lui cachai point, & qui le fit s'éloigner de moi avec quelque conſolation, ſe flatant au moins, que tout mon reſſentiment tomboit ſur le Chevalier.

Nous ſumes qu'il étoit bleſſé dangereuſement, que ſa famille lui avoit fait porter une plainte contre un inconnu qui l'avoit attaqué. Le bruit, qui ſe répandit de ce combat, ne porta point ſur Diſenteuil : ſon caractére prudent éloignoit tous ſoupçons ; & l'on ne connoiſſoit pas aſſez la folie du Chevalier, pour penſer qu'il eût forcé le Comte à ſe battre malgré lui. Cependant, le Parlement voulut prendre connoiſſance de cette

cette affaire. Les premiers Magiſtrats furent chez le Chevalier, qui ſoutint avec un air qui paroiſſoit vrai, qu'il ne connoiſſoit point l'homme, qui, après l'avoir heurté d'un coup de coude, avoit mis l'épée à la main. Il étoit très-mal dans ce moment ; on ne douta point de ce qu'il diſoit. Les témoins n'avoient vu qu'un homme par derriére qui ſe retiroit, & le beſoin qu'avoit eu le bleſſé de leur ſecours les avoit empêché de courir ſur celui qui avoit fait le coup.

Mon pére auroit bien voulu n'avoir pas fait partir le Comte ſi bruſquement, ſur-tout lorſqu'il apprit que le Chevalier étoit hors de danger, & qu'il perſiſtoit dans ce qu'il avoit dit. Les procédures ſe rallentirent, & nous fumes aſſez heureux pour que l'on crût même que ce combat étoit encore une ſuite de quelque galanterie peu ménagée du Chevalier, qui s'étoit attiré le faſtueux & ridicule titre d'homme à bonne fortune.

Quelque plaiſir que nous euſſions d'avoir Calemane avec nous, nous ne réſiſtames point à l'impatience qu'il avoit d'aller joindre ſon ami, & de l'inſtruire de tout ce qui s'étoit paſſé depuis ſon dé-

départ. Je le vis nous quitter ſans peine; je commençois à craindre la ſolitude pour Diſenteuil.

Peu de jours après le départ de Calemane, mon pére fut obligé d'aller à Rouen. Mon frére l'accompagna. Pendant leur voyage, qui ne fut pourtant que de huit jours, un Palefrenier, par quelque imprudence dont on ne ſait pas le détail, mit le feu aux Ecuries qui étoient dans une arriére-cour. On s'apperçut, dès le point du jour, de l'incendie. Il n'y eut pas moyen de ſauver les Ecuries, qui parurent toutes embraſées. Le feu avoit déja communiqué au gros du bâtiment, par l'aile la plus voiſine des Ecuries. Les Pompes publiques agiſſoient, & toute la maiſon étoit pleine d'un peuple curieux ou allarmé. Il y avoit deux jours, qu'en ſortant de mon lit, je m'étois donné une entorſe; j'étois, par cet accident, hors d'état de me donner nul ſoin. Madame de Mondelis, dans cette confuſion, donnoit ſes ordres avec ſang froid. Les domeſtiques, plus effrayés, démeubloient. Souville avoit apporté ſur mon lit la caſſette où étoient toutes mes pierreries, lorſque je vis entrer dans ma chambre le Chevalier de Fanime, qui, profitant du déſordre, avoit per-

percé jusques à mon appartement, sans obstacles & sans être reconnu. Sa hardiesse me causa de l'indignation. J'allois la lui marquer, quand il se jetta à genoux devant moi, & me dit : Ce n'est donc, Madame, qu'en craignant pour vos jours, que je trouve un moment à vous parler sans témoins. Mais comment pourrai-je profiter de cet instant pour me justifier, dans le trouble extrême où je suis du danger que vous courez ? Ne vous allarmez point pour moi, lui dis-je ; le feu diminue, & je ne cours aucun risque, pas même en vous voyant. Mais de quel droit, continuai-je, osez-vous entrer dans la maison de mon pére ? & comment osez-vous vous montrer devant moi ? Ce n'est pas de votre conduite à mon égard dont je veux parler ; j'ai tout oublié : mais croyez-vous que j'oublie jamais le manque de respect que vous m'avez marqué, en osant vous battre avec l'homme du monde que j'estime le plus ? Voilà aujourd'hui tout mon crime, Madame, me dit-il ; un moment d'attention de votre part peut justifier le reste : accordez-le moi, ne fut-ce que par générosité. J'y consens, lui dis-je. Ciel ! s'écria-t-il d'un air transporté, que je suis heureux de vous voir disposée à m'en-

m'entendre ! . . . . Eh bien ! Madame . . . Attendez, repris-je en l'interrompant, je ne vous écouterai, que lorſque vous m'aurez fait voir mon Portrait. . . . . Ne craignez rien, montrez-le moi, & je vous écoute. . . . . Vous reſtez interdit, continuai-je en ouvrant la caſſette que j'avois ſur mon lit. Eh bien, lui dis-je, c'eſt donc à moi à vous le montrer. . . . . Le voilà. Monſieur de Jaillac m'a aſſez eſtimée, pour me le remettre avec la Lettre qui accompagnoit ce ſacrifice... Vous ne dites rien ? Pourquoi ne pas vous juſtifier ? Parlez. Mais plutôt, croyez-moi, retirez-vous. Le Chevalier reſta ſi étonné du coup que je venois de lui porter, qu'il ne put prononcer un ſeul mot. Madame de Mondelis entra dans ce moment, pour m'apprendre que le feu étoit preſque appaiſé, & le Chevalier ſortit ſans me parler. Rêvai-je ? me dit ma belle-ſœur ; n'eſt-ce pas-là le Chevalier de Fanime qui ſort ? Oui, c'eſt lui, repliquai-je, & je crois en être pour cette fois entiérement défaite. Le feu peut prendre tous les jours à la maiſon, je vous répons qu'il n'y viendra plus. Quinze jours après cette Avanture, j'appris que le Chevalier étoit parti pour Malthe. Son éloignement me fut auſſi agréable,

able, qu'il lui fut funeste : à peine étoit-il arrivé à Malthe, qu'il monta sur un Vaisseau qui alloit en course. Ce Vaisseau trouva à l'embouchure du Canal deux Bâtimens Algériens, qu'il combattit, & dont, après une longue résistance, il se rendit le maître. Le Chevalier y reçut plusieurs blessures, dont il mourut.

Deux mois après que Disenteuil fut en Bretagne, on fit l'ouverture des Etats. Trop d'ardeur, pour soutenir les Privilèges mal-entendus d'une Province où il tenoit un grand rang, le firent regarder comme un homme dangereux dans des occurrences délicates. On donna une interprétation maligne à des discours innocens dans le fond, mais dont les expressions étoient peut-être trop hardies. L'ordre de l'arrêter arriva promtement ; il fut conduit à Belle-Isle, où il fut gardé très-étroitement. Calemane m'écrivit sa disgrace. Je reçus cette nouvelle avec une douleur inexprimable. Je me regardai comme l'instrument empoisonné, dont le Destin se servoit pour rendre Disenteuil toujours malheureux. Il ne feroit point parti pour Gondez, sans ce malheureux combat, me disois-je à moi-même. Je dis à mon pére, que je croyois qu'il me convenoit de faire toutes les dé-

marches néceſſaires pour obtenir la liberté du Comte ; que j'avois un titre, qui non-ſeulement les autoriſoit, mais encore qui me les ordonnoit ; que j'étois veuve du Chef de cette reſpectable Maiſon ; que j'en portois encore le nom ; & qu'avec ce nom, je devois embraſſer les genoux du Prince magnanime qui nous gouvernoit, dont la colére paſſagére cédoit facilement à la clémence, qui lui étoit naturelle. Mon pére approuva mon deſſein. Je ne differai pas d'un moment à me donner tous les ſoins qui pouvoient opérer une liberté que j'avois tant à cœur.

Il y avoit plus de huit mois, que le Prince me voyoit tous les jours implorer ſa bonté, lorſque j'obtins enfin, que le Comte ſortiroit de priſon. Mais il fut envoyé en exil au fond du Berry, dans la Terre de Diſenteuil. Je lui écrivis une Lettre, qui fut dictée par la reconnoiſſance & par le tendre attachement, qui me parloient pour lui dans cette occaſion. Jugez, Madame, ſi Diſenteuil fut ſenſible aux témoignages qu'il reçut de mon amitié, & aux ſoins qu'il apprit par mon pére que je m'étois donnés pour lui. Il me remercia d'une maniére ſi tendre & ſi touchante, que je ſentis encore re-

redoubler mon zéle pour le tirer de ſon exil. Mais ſes parens & ſes amis me conſeillérent de laiſſer paſſer quelque tems ſans agir. L'intérêt que j'avois pris à ſa diſgrace redoubla. Je me ſentis le cœur ému en ſa faveur. Je me dis à moi-même toutes les raiſons qui me parloient pour un homme ſi eſtimable & ſi malheureux, ſa paſſion toujours conſtante, les derniéres volontés de Monſieur de Gondez, celles de mon pére. Enfin mon injuſtice me parut odieuſe, & l'Amour ſe dévelopa dans mon cœur, ſous le nom de la reconnoiſſance & de la générofité. Preſſée de toutes ces réflexions, j'allai trouver mon pére, à qui je parlai en ces termes.

C'eſt moi, Monſieur, qui ai cauſé le malheur du Comte de Diſenteuil: s'il n'avoit point eu une affaire avec le Chevalier de Fanime, il ne ſe ſeroit pas trouvé aux Etats de Bretagne, il n'auroit point eſſuyé une longue & dure priſon, dont il n'eſt ſorti que pour aller en exil. C'eſt donc à moi à le conſoler dans cet exil. Ma main ſeule peut le lui adoucir. Je viens vous l'offrir pour lui. Je ſatisfais en même tems à mon devoir, à la reconnoiſſance, & au déſir ardent que vous avez, depuis plus de trois ans que je

ſuis veuve, de me voir unie à un homme ſi digne de cette récompenſe. Ah! ma fille, s'écria mon pére, dans quel excès de contentement me jettez-vous? Quel plaiſir pour moi de vous voir enfin rendre juſtice au mérite! Quoi! Diſenteuil dans l'exil vous touche? Il obtient votre main, dans une circonſtance où je n'aurois oſé vous la demander pour lui? Je fais plus, lui dis-je, il ne tient qu'à vous que je parte pour la lui aller donner en Berry. J'adoucirai & je partagerai ſa diſgrace; je me flatte même de la lui faire oublier. Oui, c'en eſt fait, continuai-je; mon cœur vient de ſe déclarer pour lui, & je ſens qu'il nous rendra heureux. Que Diſenteuil va être content! me dit mon pére; & que je reſſens vivement la joie que va lui donner cette nouvelle! Quel plaiſir pour lui, de vous poſſéder dans le tems que le malheur le pourſuit! Eh! c'eſt ce malheur, lui dis-je, ſoutenu d'un mérite ſi éclatant, & d'une conduite ſi peu commune, qui vient de me déterminer en ſa faveur. Mais, mon pére, ajoutai-je, je vous demande une preuve de votre tendreſſe pour moi, & de votre amitié pour le Comte. Partez avec mon frére; allez trouver ce cher exilé; dites-
lui,

lui, que je vous ſuis pour attacher mon ſort au ſien : je partirai avec ma belle-ſœur, que je crois qui voudra bien m'accompagner. Partez, mon pére ; c'eſt à moi, c'eſt à ma famille, à le conſoler d'un malheur que je lui cauſe, & que je ne me reproche plus que foiblement, puiſqu'il aura produit notre bonheur. Mon pére ne pouvoit parler, tant il étoit pénétré de joie : il me tint un quart-d'heure dans ſes bras, en repétant vingt fois, Ah ! ma fille, que je ſuis content, & que Diſenteuil ſera heureux !

Après avoir parlé à mon pére, j'entrai dans l'appartement de Madame de Mondelis. La joie éclatoit ſur mon viſage. Quelle bonne nouvelle m'apportez-vous ? me dit-elle : avez-vous enfin obtenu le rappel du Comte ? Non, lui repliquai-je avec tranſport : mais je l'aime ; je viens de le dire à mon pére ; je vous le dis, ma chére ſœur. L'amitié que vous avez pour le Comte, & votre attachement pour moi, vont vous engager à m'accompagner en Berry. Venez, ma chére ſœur, venez me voir payer, par le don de ma foi, la tendreſſe du plus digne de tous les hommes. Partons, me répondit-elle, partons ; je vois bien que ce n'eſt pas la reconnoiſſance, qui vous

fait faire ce voyage. Non, lui dis-je, la reconnoiſſance n'a nulle part à ce que je ſens. Ne croyez pas, continuai-je, que je n'aime le Comte que d'aujourd'hui. Je vois bien qu'il me devint cher dans le tems de ma maladie; que ſa conduite à Mondelis m'a charmé; que ce qu'il fit pour ne pas ſe battre contre un extravagant, que ſon éloignement forcé, autant & plus que ſon malheur, qu'enfin toutes ces choſes m'ont menée inſenſiblement au point où me voilà arrivée. Quel plaiſir n'aurai-je pas d'avouer au Comte que je l'aime, puiſque j'en ai tant à vous en faire la confidence! En vérité, ma ſœur, me repartit Madame de Mondelis, qu'une paſſion heureuſe ſied bien! qu'elle embellit! Mais, dites-moi, la tendreſſe que j'ai pour votre frére me ſied-elle de même? En ſuis-je mieux? Vous ne répondez point. Je ne pourrai, malgré l'amitié que j'ai pour vous, ne pas être jalouſe, ſi l'amour fait des miracles pour vous ſeule. Que vous êtes folle! ma chére Marquiſe, lui dis-je en l'embraſſant; mais que vous êtes aimable!

Mon pére & Mondelis prirent la poſte deux jours après. Nous étions à la fin de l'hyver; mais quoique la ſaiſon fût en-

encore aſſez rude, Madame de Mondelis, charmée de me donner une preuve ſenſible de ſon amitié, en répondant à l'empreſſement de mon pére qui étoit pénétré de joie, lui dit, Partez, Monſieur; nous avons, ma ſœur & moi, autant d'impatience d'arriver, que vous, & nous vous ſuivrons de bien près. Mon pére ne donna nûl avis au Comte de ſon voyage, il vouloit le ſurprendre. Il l'aimoit ſi tendrement, même dans le tems qu'il déſeſpéroit d'en faire ſon gendre, que ſi mon frére n'avoit été lié à Diſenteuil par les nœuds d'une amitié à toute épreuve, il auroit dû être jaloux des tendres attentions que mon pére avoit toujours eu pour le Comte.

Nous voilà en chemin, ma belle-ſœur & moi. Souville étoit dans mon carroſſe avec nous. Enfin, Madame, me dit cette digne fille, vos malheurs ſont finis; vous allez être heureuſe. Tu ès donc un peu contente, ma chére Souville? lui dis-je. Si je le ſuis, Madame! me répondit-elle: non, ma joie ne céde qu'à celle de Monſieur le Comte, & à la votre. Le Ciel vous avoit formés l'un pour l'autre; & j'ai gémi ſans déſeſpérer, lorſque des obſtacles ſe ſont oppoſés à votre bonheur. Tu ès contente? lui repli-

quai-je encore une fois : eh bien ! je le suis aussi, & ne désire plus rien. Madame de Mondelis me félicitoit, en cent maniéres différentes, du triomphe de Disenteuil. Je l'écoutois avec plaisir, & ne lui répondois qu'en lui disant : Ah ! ma chére sœur, ne me faites jamais souvenir, que je ne l'ai pas toujours aimé ; je ne le saurois croire. Mon cœur, je le sens bien, n'a commencé de goûter cette joie sensible qu'une tendresse que fait naitre l'estime y répand, que dans l'instant que j'ai avoué à mon pére ce que je sentois pour mon cher Comte.

Mon pére, en arrivant, ne trouva point Disenteuil : il étoit à la chasse avec Calemane, qui, touché de ne voir sortir son ami de prison que pour aller en éxil, n'avoit pas voulu l'abandonner à lui-même, dans des circonstances où la solitude étoit plus propre à nourrir ses chagrins, qu'à les dissiper. Disenteuil vit, avec autant de plaisir qu'il étoit capable d'en ressentir dans la situation où il étoit, cette marque d'attachement de son ami : son cœur avoit besoin de s'épancher, & il étoit trop sage pour en déposer tous les mouvemens, que dans le sein d'un homme qui à bon titre méritoit depuis long-tems toute sa confiance.

ce. Mon pére défendit qu'on avertit le Comte. Le jour baissoit, & dans l'instant, Disenteuil & Calemane parurent au bout d'une avenue. Ils virent deux hommes qui venoient à eux : ils étoient bien loin de penser que c'étoit Monsieur de Brionsel & son fils. Enfin, Disenteuil les ayant reconnus, s'écria, C'est Monsieur de Brionsel & Mondelis ! Il mit pied à terre, & fut les embrasser, en disant : Eh ! qui vous améne dans cette solitude? Vous allez l'apprendre, lui répondit mon pére d'un air assez froid, & qu'il avoit bien de la peine à soutenir. Vous n'ignorez pas, Monsieur, continua t-il, les soins de ma fille pour mettre au jour votre innocence. Quoique toutes les personnes qui vous connoissent, sensibles à votre infortune, se soient mises en mouvement pour vous être utiles, Madame de Gondez a plus fait seule, que tous les autres ensemble; c'est une justice qu'on ne peut lui refuser. Après vous avoir marqué son zéle, elle espére qu'à votre tour vous lui marquerez celui qu'elle se flatte que vous avez pour elle. L'auriez-vous cru? Elle demande une récompense de ce qu'elle a fait; & en bon pére, je me suis chargé de venir savoir de vous même, si vous

N 5 êtes

êtes ingrat ou reconnoiſſant. Que puis-je faire pour Madame de Gondez ? s'écria Diſenteuil : ſon doute & le votre m'offenſent : parlez, Monſieur. Lui donner la main, mon cher Comte, repliqua mon pére d'un air plus ouvert. Lui donner la main ! reprit Diſenteuil d'une voix baſſe & entrecoupée. Moi ! Oui, vous ; & ma fille, ſans ce prix de ſes ſoins, que vous devez plus à la tendre eſtime qu'elle a toujours eu pour vous, qu'au nom que vous portez, ne peut être contente. Le viſage de Diſenteuil fut couvert à l'inſtant de larmes : mon pére & mon frére ne purent retenir les leurs, & le Philoſophe pleura. Ces quatre hommes s'embraſſérent à diverſes repriſes, ſans parler. Cette ſcéne muette étoit éloquente pour eux ; & ſans le ſecours de la parole, ces perſonnes, qui s'eſtimoient infiniment, trouvérent le moyen de ſe communiquer les ſentimens de leur cœur. Après ces marques d'une joie extrême, mon pére recouvrant la parole, Modérez des mouvemens, dit-il, mon cher Comte, que je vois avec plaiſir, & dont je ſerai encore le témoin dans peu de jours : je crois même, que, dans l'inſtant que je vous annonce, vos tranſports ſeront infiniment plus vifs que ceux

ceux qui viennent d'éclater. Et que pouvez-vous m'annoncer, reprit le Comte, après ce que vous venez de me dire? L'arrivée de ma fille, répondit mon pére. Madame de Gondez, augurant bien de ma négociation, est partie de Paris avec Madame de Mondelis: elles viennent droit à Disenteuil, & ne devoient rebrousser chemin, qu'en cas qu'une de mes Lettres leur eût appris que je ne vous avois pas trouvé disposé à les bien recevoir. Je ne crois pas devoir leur écrire, & mon silence ne les allarmera point, puisque, par notre convention, il doit les instruire que tout s'est passé ici selon leurs désirs. Je dis leurs desirs; car mon cher Comte, Madame de Mondelis aura, je pense, presque autant de plaisir que ma fille, à vous revoir. Quoi! Madame de Gondez vient me chercher! Non, je ne puis le croire, disoit le Comte. Ma tendresse l'a enfin touchée! Quel est mon bonheur! Ma captivité, mon exil, ne m'ont affligé, que parce que ces disgraces me privoient du plaisir d'être auprès d'elle, quoique je fusse sans espérance d'aller jusqu'à son cœur. Elle me l'offre, ce cœur; que dis-je? je la connois, c'est me le donner, que de me présenter sa main. Et dans quel tems!

Toutes les circonſtances ajoutent à ma félicité. Mes malheurs ont fait agir ſa générosité ; & lorſque cette qualité rare & précieuſe n'a plus rien à faire, Madame de Gondez ouvre les yeux ſur ma conduite, & la juge digne d'une récompenſe qui va me rendre le plus heureux des hommes. Après ces diſcours, les embraſſemens recommencérent. Mon pére aimoit trop Diſenteuil, pour n'être pas charmé de le voir hors de lui-même ; & mon frére & Calemane croyoient partager la joie de l'un & de l'autre.

Peu de jours après, on avertit Diſenteuil, à l'entrée de la nuit, qu'un Valet de chambre de Madame de Mondelis venoit d'arriver, & qu'il demandoit à lui parler en particulier. Ce myſtére l'effraya ; il crut qu'il nous étoit arrivé quelque malheur, & que ma belle-ſœur s'adreſſoit à lui, pour qu'il prit ſes meſures pour l'apprendre à mon pére & à mon frére. Il ouvrit en tremblant la lettre que ce Courier lui préſenta, & voici ce qu'elle contenoit.

Vous auriez, je crois, ſujet de vous plaindre de moi, mon cher Comte, ſi je m'adreſſois à Monſieur de Brionſel, ou à mon

mon mari pour leur apprendre que nous arriverons demain chez vous. Madame de Gondez approuvera, lorſqu'elle ſera arrivée, l'avis que je vous donne, auquel peut-être elle auroit réſiſté, ſi je lui avois fait part de mon deſſein. L'impatience où vous allez être, va vous faire paſſer une nuit, qui, ſans le ſecours du ſommeil, ne ſera pas ſans charmes pour vous, puiſqu'elle vous doit promettre un avenir dont la ſeule idée eſt aſſez réjouiſſante. Il eſt permis à Madame de Mondelis de hazarder des expreſſions qui n'auroient pas convenu à Mademoiſelle de Juſſy : ainſi, point de critique, mon cher Comte. Mais, je ſuis folle de la craindre; vous avez bien d'autres choſes à vous occuper, & vous allez, je crois, faire une longue trève à l'eſprit, pour ne vous livrer qu'aux douceurs que la délicateſſe de vos ſentimens méritoit depuis longtems.

La lecture de cette Lettre remit le Comte de la frayeur qu'il avoit eu en la recevant. Il ordonna à un de ſes gens d'avoir ſoin du Courier de Madame de Mondelis, & que perſonne ne le vît.

Diſenteuil propoſa le lendemain à mon pére, & à Mondelis, d'aller voir une Caſcade naturelle qui n'étoit pas éloignée

gnée du chemin par où nous devions paſſer. C'étoit, à ce qu'il leur dit, l'unique curioſité remarquable dans un canton ingrat. Ils montérent à cheval, & arrivérent au pied d'un rocher très élevé & très eſcarpé. C'étoit du haut de ce rocher que tomboit à grand bruit une aſſez grande quantité d'eau, pour faire aller une forge qui étoit à cent pas de cette chûte. Dans le tems que le Comte faiſoit faire attention à ce qu'il y avoit de plus ſingulier dans cet ouvrage de la Nature, un de ſes gens lui vint parler à l'oreille. Le Comte, ſans dire un ſeul mot, tourne le dos, & pouſſe à toute bride vers le grand chemin, ſuivi du ſeul domeſtique qui venoit de lui parler. Mon pére, Mondelis, & Calemane, ſurpris d'un départ ſi bruſque, coururent après lui ; mais ils le perdirent de vue, & s'arrêtérent à une croiſée de chemins, ne ſçachant lequel prendre, & ſachant encore moins que penſer.

Nous n'étions, ma belle-ſœur & moi, qu'à cinq lieues des perſonnes que nous avions impatience de voir, lorſque je tombai dans une rêverie profonde. Madame de Mondelis, qui m'avoit vûe très gaye pendant tout le voyage, me demanda la raiſon de ce ſubit changement.

Hélas !

Hélas ! lui dis-je en ſoupirant, plus j'approche de Diſenteuil, plus ma délicateſſe me reproche cette prévention fatale qui l'a rendu ſi longtems malheureux. La tendreſſe vive que je reſſens pour lui n'eſt-elle point trop tardive ? Parlez, ma chére ſœur, ne me déguiſez rien. Lorſque mon devoir m'a juſques ici demandé compte de ma conduite, je le lui ai rendu ſans rougir. Ah ! que l'amour que je reſſens, & qui me demande le même compte, eſt bien plus difficile à ſatisfaire! Comment convenir avec lui de mes injuſtices? Je ſuis pénétrée de la plus vive douleur, quand les mouvemens de la joie devroient ſeuls m'occuper. Ces ſentimens, ma chére Comteſſe, me répondit ma belle-ſœur en m'embraſſant, me raviſſent : qui les reſſent mérite une ample abſolution de ſes petits égaremens ; je vous l'accorde, & vous la promets pour le Comte. J'avoue, que cette réponſe gaye de Madame de Mondelis fit de l'effet ſur moi ; elle me remit heureuſement de mon trouble, dans l'inſtant que j'apperçus le Comte à la portiére de notre carroſſe. Nous arrêtâmes, & comme il avoit mis pied à terre, nous voulumes deſcendre. Il nous pria de n'en rien faire. Madame de Mondelis lui

lui dit : Montez donc avec nous, il y a place pour vous.

Je ne ſaurois rapporter fidélement les termes dont le Comte ſe ſervit pour m'exprimer ſa tendreſſe, ſa joie, & tous les mouvemens différens de ſon ame. J'écoutois, avec un plaiſir extrême, des diſcours pleins de déſordre : il commençoit une phraſe, & ne la finiſſoit point : il ſe faiſoit pourtant entendre ; il avoit dans mon cœur un fidéle interprête, à qui rien n'échapoit. Je n'interrompois point le Comte, je me contentois de le regarder. Si j'avois parlé la premiére, je crois qu'il y auroit eu autant de confuſion dans mes diſcours, qu'il y en avoit dans les ſiens. Enfin, m'étant un peu remiſe de l'agitation que m'avoit cauſée une ſi chére vûe, je rompis le ſilence. Oui, mon cher Comte, lui dis-je, oui, c'eſt moi, qui, après vous avoir donné mon cœur, viens vous donner la main, en la lui préſentant, & qu'il baiſa avec tranſport. M'unir à vous eſt l'unique objet de mes déſirs, & votre tendreſſe eſt le ſûr garant de ma félicité. Quelle eſt la mienne ! s'écria Diſenteuil. Vous poſſéder, & être aimé de vous! Ah ! Madame, quel mortel peut être auſſi heureux que je le ſuis ! Vous m'aimez

mez fort, nous dit Madame de Mondelis; mais nous ferions bien du chemin enſemble, ſans que vous vous aviſaſſiez, ni l'un ni l'autre, de m'adreſſer la parole. N'eſt-il pas tems, que la joie, que je reſſens de vous voir heureux, ſe déploye? Embraſſez-moi. Jamais l'amour n'unit deux cœurs ſi dignes l'un de l'autre, & jamais l'hymen ne fera d'aſſortiment qui lui faſſe tant d'honneur. Nous étions, le Comte & moi, ſi perſuadés de l'amitié de Madame de Mondelis, que ſans craindre qu'elle s'en plaignît, nous ne daignames pas répondre à ce qu'elle nous diſoit d'obligeant. Que j'aime votre impoliteſſe! s'écria-t-elle; j'en ſuis charmée. Je continuerai pourtant à parler; vous ne m'écouterez point; & nous ferons tous ce que nous devons faire.

Dans ce moment, mon pére, qui avoit marché en avant, après avoir attendu inutilement à la croiſée des chemins, nous joignit: il vit Diſenteuil dans notre carroſſe. Nous voulûmes arrêter; mais il nous cria, Marchez, marchez, vous n'avez que faire de nous: je ſuis charmé que le Comte, que j'avois perdu, ſe ſoit retrouvé ſi heureuſement. Nous demandames à Diſenteuil ce que mon pére vouloit

loit dire : il nous apprit comment il l'avoit quitté à la Cascade, & remercia Madame de Mondelis de l'avis qu'elle avoit eu la bonté de lui donner, & dont elle m'avoit fait un mystére.

Nous voilà enfin à Disenteuil. Je fus très aise d'y trouver Calemane, que j'embrassai avec plaisir. Quand on nous eut mené dans un vaste & assez vilain appartement, le Comte nous voulut témoigner qu'il étoit bien fâché de nous recevoir dans un Pays desert, dans un vieux Château, enfin dans un séjour si peu digne de nous. Ce compliment, lui dis-je, doit s'adresser uniquement à Madame de Mondelis ; car, il ne me va point : Tout ici me paroit & me paroitra charmant. Le Comte étoit si étonné de m'entendre parler un langage si nouveau pour lui, qu'il ne conservoit pas assez de liberté pour me répondre ; mais moi, sans me contraindre, je continuois à lui déveloper mes sentimens. Il étoit tems qu'il jouït du doux plaisir de se croire aimé.

Le lendemain, ma belle-sœur voulut se promener & visiter toute la maison. Le Comte s'y opposoit, & ce n'étoit pas sans raison. Divers corps de logis, faits en divers tems, composoient une gran-

de

de habitation ſans nulle ſymétrie. Diſenteuil étoit enfant, lorſqu'il avoit perdu ſon pére & ſa mére; il avoit été élevé auprès de ſon oncle; il n'avoit de ſa vie été qu'une ſeule fois en Berry; & les ſoins d'un Concierge, qui ne voit & n'attend jamais ſon Seigneur, n'empêchent guéres le dépériſſement de ce qui lui a été confié. Le Comte, en arrivant dans cette terre, où il craignoit de faire un long ſéjour, ramaſſa tout ce qu'il y avoit d'ouvriers dans la Province; il fit faire de grandes reparations en peu de tems; il avoit fait venir quelques meubles de Gondez; enfin, il avoit rendu, en moins de deux mois, ſon Château logeable. Ce qu'il y avoit de plus régulier dans ce bâtiment immenſe étoit un petit appartement que le Comte avoit fait pratiquer pour lui dans une groſſe tour quarrée. C'eſt-là, que je trouvai mon portrait, que j'avois laiſſé à Gondez. Il faloit, me dit le Comte, que ce portrait fût ma conſolation dans mon exil : ſa vue adouciſſoit mes peines, dans un tems où je croyois que ma tendreſſe & ma fidélité ne toucheroient jamais votre cœur. Ah! Monſieur, dit Souville qui nous ſuivoit, ſi vous ſaviez le tour que Madame m'a joué! Elle avoit un petit portrait en mignature,

gnature, dans une belle boête; j'ai osé demander la peinture. Madame m'a donné la boête, après en avoir tiré le vélin; dévinez pourquoi faire? pour le déchirer & le jetter au feu. Elle tira lors la boête. Disenteuil jetta les yeux dessus, & la reconnut. Je vis un mouvement de joie, qu'il ne put modérer. Il me regarda d'un air satisfait. Je rougis, sans être embarrassée. Si je croyois, ma chére Souville, lui dit le Comte, pouvoir un peu reparer la perte que vous avez faite, en vous donnant ma figure que ce fou de Calemane fit faire dans mon dernier voyage de Paris, & qu'il a fourré dans cette tabatiére, je vous l'offrirois. Dans l'instant qu'il la lui présenta, & que Souville disoit avec empressement, Donnez, Monsieur, je la reçois, j'avançai la main, je me saisis de la boête, en disant, Je m'oppose à la libéralité que le Comte veut faire de mon bien. Ne suis-je pas bien chanceuse? s'écria Souville: je devois avoir le portrait de ma Maîtresse & celui de mon Maître, & & je n'ai ni l'un ni l'autre. Je dis à Calemane, qui entra dans ce moment, Vous aviez choisi là une tabatiére de bon goût, en la lui montrant. Ah! Madame, me répondit-il, rendez la moi; le Comte

Comte me l'a volée très vilainement. Voyez, mon cher Calemane, lui repliquai-je en ouvrant la boête & lui montrant le portrait, voyez si je puis en conscience vous la remettre? Que vous êtes devenue intéressée depuis quelque tems! me dit Calemane: vous voulez l'original & la copie. Eh bien! gardez le tout; & sortit en homme fâché, tandis qu'il étoit dans une joie extrême, de juger, par mille bagatelles, que ma passion égaloit celle du Comte.

Ce même jour, mon pére nous voyant tous ensemble, nous dit: Enfin, mes enfans, nous voici rassemblés pour la chose du monde que j'ai le plus désiré: mais l'Alliance qui est entre nous, différe encore notre bonheur commun. Que Mondelis parte pour Paris, chargé des lettres de créance nécessaires pour une pareille négociation. Calemane, prenant la parole, & s'adressant à mon pére, lui dit, Eh! Monsieur, ne voyez-vous pas que Madame de Mondelis, approuvant votre dessein, n'approuve pas le choix du Ministre? Tout le monde connoit ici mon zèle; je suis propre à cette commission; ma diligence & mes soins abrégeront les délais qu'il faut que Monsieur & Madame de Gondez subissent. Oui, dit-il

il en nous regardant le Comte & moi, il faut les ſubir, ces délais. Vous croyez avoir reſſenti tous les mouvemens de l'Amour; non, ceux de l'impatience vous étoient inconnus. Mais, que vous êtes heureux! votre impatience aura des charmes, qui ne céderont qu'aux douceurs que mon retour vous annoncera. Mon pére conſentit au deſſein de Calemane, que le Comte appuya; & cet ami fidéle partit dès le lendemain.

Je crois, Madame, que je me ſuis un peu brouillée avec vous. Si vous n'avez pas abſolument blâmé ma conduite, vous avez du moins blâmé mes premiers mouvemens. Le procedé de Diſenteuil vous a intéreſſé, & celui du Chevalier de Fanime vous a revolté. Mais les derniéres pages que vous venez de lire ne m'ont-elles pas rendu votre amitié, qui étoit un peu alterée? N'avez-vous pas ſenti, que ce n'eſt point la raiſon, qui m'a déſillé les yeux? Que c'eſt le mérite ſeul de Diſenteuil, qui a triomphé inſenſiblement de mes foibleſſes, & m'a inſpiré des ſentimens qui m'étoient juſqu'alors inconnus? Car enfin, dans le tems que Calemane étoit à Paris, que je voyois tous les jours le Comte, qu'il avoit réuni tous les ſuffrages, que ſa paſſion

me paroiſſoit extrême, & que je ne voyois rien qui pût s'oppoſer à notre bonheur, je craignois de le perdre. Cette crainte ſans fondement ne m'aſſuroit-elle pas, que j'aimois Diſenteuil autant que j'en étois aimée ? Sans cette perſuaſion intime, je n'aurois pu être heureuſe.

Calemane fut près de deux mois dans ſon voyage, ſans qu'on lui put imputer la moindre négligence. Enfin, le jour tant déſiré arriva. J'épouſai Diſenteuil, ſans changer de nom ; car, d'abord après la mort de ſon oncle, il ſe fit appeller le Comte de Gondez, comme Chef de cette Maiſon, & l'héritier de tous ſes biens ; mais j'ai toujours voulu vous parler de lui ſous le nom de Diſenteuil, pour jetter plus de clarté dans mon récit.

Huit jours après notre mariage, mon pére, à qui le Comte étoit devenu encore plus cher en prenant le titre de gendre, nous quitta pour aller à la Cour, mettre en mouvement ſes amis, ceux de mon mari, & obtenir de la bonté du Prince la pleine liberté du Comte. Mon frére & ma belle-ſœur paſſérent encore quelques mois avec nous : mais Monſieur de Brionſel, qui avoit beſoin de l'un

&

heur. Ma délicatesse me faisoit cacher ces différentes agitations, dans la crainte mal fondée que mon mari ne pût penser, que la vanité & les plaisirs généraux, que l'on ne trouve que dans la plus belle Ville du Monde, n'excitassent dans mon cœur des désirs ; & je n'en avois d'autre, que de continuer à lui plaire.

Enfin, après dix-huit mois depuis le départ de mon pére, un Courier extraordinaire nous porta la plus courte & la plus énergique dépêche qui ait jamais été écrite. En voici les termes.

Partez, mes enfans : tout est fini selon vos souhaits. Rassemblons-nous, pour ne plus nous séparer.

Nous répondimes à l'impatience de mon pére, & nous arrivames à Paris peu de jours après. Nous y fumes accablés de visites & de complimens. Mon mari pouvoit avoir des envieux ; mais il étoit difficile d'être son ennemi ; & s'il en avoit quelqu'un, cet ennemi, honteux de l'être, ou pour pouvoir plus surement lui nuire, prenoit un soin extrême à se cacher.

Monsieur de Gondez fut reçu à la

Cour

Cour comme un homme que l'on voyoit avec plaisir de retour de ses Terres ; il n'y trouva point cet air froid & composé, continuation, ou du moins, suite très-ordinaire, d'une disgrace éclatante. Enfin, Madame, & je vous l'ai dit cent fois, je suis la plus heureuse femme du monde : Aimée d'un mari généralement estimé, & que j'adore ; chérie d'un pére qui devroit servir de modéle à tous les péres, d'un frére plein de mérite, d'une belle-sœur presque de mon choix ; & honorée de la familiarité d'une personne aussi illustre que vous l'êtes.

Fin de la seconde Partie.

HIS-

LES

AMOURS D'ISMENE ET D'ISMENIAS.

A
MADAME
L. C. D. F. B.

MADAME,

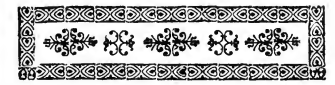
Vous ſerez obéie. Je vai me mettre à l'ouvrage ; j'y ſuis. Ce n'eſt pas peu pour un homme dont vous connoiſſez la pareſſe : je la croyois à l'épreuve , & ſans des ordres auſſi abſolus que les vôtres , je ne me ſerois pas trompé. Tenez-moi quelque compte du ſacrifice que je vous fais , il ne me reſtoit à vous faire que celui-là. Souvenez-vous , s'il vous plaît , que vous ne m'avez point aſſujetti à la ſéche exactitude d'une traduction littérale : j'uſe de la liberté que vous m'avez donnée ; je change , j'ajoûte , je retranche ; j'évite des fautes , j'en fais de nouvelles : vous gagnerez d'un côté , vous perdrez de l'autre. Les Sçavans s'en ſcandaliſeront : ils ne manqueront pas , ſi par ha-

zard ils se donnent la peine de me lire, de me faire un crime de léze-antiquité de ne point trouver dans mes Amours d'Isméne & d'Ismenias celles d'Eusthathe. Je serois plus circonspect, si j'écrivois pour être imprimé; car enfin je n'ignore pas qu'il faut ménager tout le monde: mais, MADAME, *je n'écris que pour vous, & peu vous importe des idées & des expressions Grecques, pourvu que vous ne trouviez les miennes ni bizarres, ni forcées. Je n'en suis guéres plus à mon aise; il faut vous amuser & vous plaire, deux choses peu faciles; je n'entreprens ni l'une ni l'autre. Je vous l'ai déja dit, je ne fais qu'obéir. Un Auteur ne peut s'abstenir d'une Préface : celle-ci sera courte; elle est finie. Songez au reste que c'est Ismenias qui va parler, dès que je vous aurai assurée que je suis avec beaucoup de respect,*

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur * * *

LES



LES

AMOURS
D'ISMENE
ET
D'ISMENIAS.

LA ville d'Eurycome eſt ſituée dans un pays charmant. La mer l'environne d'un côté ; de l'autre, d'agréables prairies, arroſées de riviéres, plantées d'arbres, offrent aux regards tout ce que la nature a d'aimable dans ſa ſimplicité. A l'abri des vents, les vaiſſeaux y trouvent en tout tems un port vaſte & commode : attirées par la fidélité du commerce, les Nations y abordent en foule. Les mœurs de ſes habitans ſont douces ; ils ſont l'exemple & le modéle de

la Gréce. Plus religieux que les Athéniens mêmes, leur piété les rend célébres & respectables. Le culte des Autels, le soin des sacrifices, le choix des offrandes qu'ils destinent aux Dieux; voilà, pour ainsi dire, leur unique occupation. Ce sont eux qui prescrivent les jours sacrés : leurs cérémonies sont éclatantes & majestueuses. Jupiter les protége; tous les Dieux les chérissent. Par une ancienne coutume, ou plutôt par une loi inviolable, ils assemblent tous les ans dans le Temple de Jupiter les jeunes garçons de leur ville, qui n'ont point encore aimé ; on en choisit au sort parmi eux, pour aller annoncer le jour de sa fête aux villes voisines. Il faut que, maîtres de leurs cœurs, ils reviennent indifférens comme ils sont partis. Si quelqu'un manque à ce devoir essentiel de son emploi, un châtiment sévère attend le prévaricateur à son retour. Je fus du nombre, & destiné pour Aulycome, ville célébre de la Gréce. Au sortir du Temple, couronné de laurier, revêtu des habits de mon ministére, le peuple me reçoit au bruit des trompettes, & mêle à ses acclamations les vœux les plus tendres, les plus empressés. L'un me félicite sur le choix du sort; ce sont les Dieux, dit-

il,

il, qui l'ont conduit. L'autre, les larmes aux yeux de ce qu'il n'eſt pas tombé ſur ſon fils, ne laiſſe pas de m'embraſſer étroitement. Celui-ci, ſans intérêt pour lui-même, me ſouhaite, m'augure un voyage heureux : celui-là, dans la vivacité de ſon zéle, ſe livre, pour me faire honneur, à tout ce que ce zéle lui ſuggére. La foule croît ; je ſuis comme au milieu d'un fleuve agité par les vents. La joie eſt univerſelle ; un même eſprit, un même cœur en exprime les tranſports.

Je paſſe les événemens de mon voyage. J'arrive à Aulycome. J'y ſuis reçu, non comme un Envoyé des Dieux, mais comme un Dieu même. Une multitude de peuple m'environne : la curioſité l'emporte ſur le reſpect ; j'en ſuis accablé. Les rues ſont parſemées de mirthes ; l'air exhale l'odeur délicieuſe des parfums les plus exquis. Les filles & les garçons, couronnés de roſes, parés des fleurs les plus brillantes, ne cédent qu'à peine la place aux citoyens les plus illuſtres, qui s'empreſſent autour de moi. Tel Socrate étoit au milieu de ſes Diſciples. Qui de nous, diſoient-ils, aura le bonheur de le recevoir chez lui ? A qui donnera-t-il la préférence ? Je fus l'objet des vœux

de tous, pour moi-même, j'ose le dire; & l'Ambassadeur parut dans ce moment ne rien devoir à la majesté de son ambassade. Dangereux honneurs, que de larmes, que d'amertume vous ont suivis!

Sosthene l'emporta sur ses concurrens. Je monte sur son char: j'entre dans un Palais superbe, dont je me trouve le maître; j'en parcours les appartemens. Je passe dans le Jardin, vrai séjour de délices & de prodiges. Les fruits y disputent d'éclat avec les fleurs; la pourpre des violettes céde à celle des raisins: la vigne surchargée de son poids, confond les unes avec les autres; l'œil s'y trompe. Ici les mirthes s'entrelaçant aux cyprès, forment un asile impénétrable au Soleil. Là je vois des roses qu'un bouton naissant renferme encore; j'en vois qui s'épanouissent: le Zéphir folâtre voltige autour d'elles; les soupirs semblent les embellir. Plus loin les hyacinthes, les lys & les amaranthes imitent le mêlange & la vivacité des couleurs, dont se pare la Messagére des Dieux, lorsqu'elle vient nous apprendre leurs volontés. Là se trouve en abondance tout ce que peuvent produire l'industrie, & le travail assidu d'un Jardinier

attentif à plaire à son maître. La nature complaisante y concilie toutes les saisons. Flore & Pomone y sont dans tous leurs charmes, dans toute leur gloire.

L'œil étonné parmi tant de prodiges,
Craint du sommeil les effets séducteurs.
Sont-ils réels ces objets si flateurs ?
Ne sont-ce point d'agréables prestiges ?

Surpris, enchanté, je crois être dans les jardins d'Alcinoüs; & tout ce que les Poëtes ont dit de l'Elisée, ne me paroît plus un ouvrage de leur imagination. Insensiblement je me trouve auprès d'une fontaine : il me fut aisé de l'admirer ; il ne me le sera pas de la décrire.

D'une grotte rustique, où l'art n'a osé rien prêter à la nature, sort une eau transparente, dont le cristal liquide se précipite dans un canal revêtu de pierres simples ; & fuyant à travers un gazon fleuri dans un autre plus spacieux, va grossir une riviére, qui s'étendant de droite & de gauche à perte de vûe, termine ce réduit charmant. Le sommet de la grotte est ombragé d'arbustes toujours verds ; jamais aucun mortel n'y a porté sa main profane. L'un & l'autre canal est

bordé d'arbres épais, dont les feuilles réunies entretiennent une fraicheur éternelle. La douce rêverie, le sommeil plus doux encore habitent dans cette retraite. Un vieillard vénérable, le Nestor de son siécle, l'air serein, l'œil encore plein de feu, y méditoit sur le néant des choses humaines, sur la grandeur des Dieux. Saisi de respect à sa vûe, je m'arrête de peur de l'interrompre. J'adore la Divinité de ce paisible séjour. Belle Nayade, lui disois-je, puisse votre eau toujours pure, toujours délicieuse, faire le plaisir de ceux qui viendront la voir, & s'y désaltérer. Puissai-je moi-même apprendre auprès de vous, que la plus brillante jeunesse s'écoule comme votre onde.

Sosthene m'avertit qu'il étoit tems de quitter mes habits de cérémonie, & d'aller nous mettre à table; je le suivis à regret. Panthia sa femme, Isméne sa fille, vinrent au-devant de moi. Après nous être rendu les devoirs qu'exige l'hospitalité, nous entrames dans la salle du festin; il étoit digne de la magnificence du maître. On me força de prendre la premiére place; à la seconde étoit Cratisthene qui m'avoit accompagné, Cratisthene, le plus cher de mes amis, ou plutôt un autre Isménias. Ensuite étoient

un

un Prêtre de Jupiter, Sosthene & Panthia. Pour Isméne, elle étoit debout; son pére l'avoit chargée de verser le vin: telle Hebé dans le Ciel verse le nectar aux Dieux. D'abord la conversation fut sérieuse: mes Hôtes me louérent, me flattérent; je me défendois modestement: mais j'avois l'air contraint. Sosthene s'en apperçut; il eut pitié de mon embarras: on changea de discours; l'innocente gayeté s'empara de nos esprits. Isméne, une coupe d'or à la main, s'approche de moi, me la présente; je rougis, je baisse les yeux, je n'ose la prendre. Isménias, me dit Sosthene, c'est à vous à commencer. Confus de recevoir à mon âge tant de marques de distinction, j'obéis. Je bus la santé de Jupiter. Tous la burent à mon exemple.

A peine avois-je encore regardé Isméne: grave Ministre des Dieux, je n'étois occupé qu'à soutenir ma dignité. Un regard échapé de mes yeux rencontra les siens: une douce surprise, mêlée d'admiration, me couvrit d'une rougeur modeste; j'attachois ma vûe sur elle, je ne pouvois l'en arracher. Ce n'étoit pourtant qu'un simple hommage, ou plutôt qu'un hommage involontaire que je rendois à sa beauté: mon cœur n'y avoit point

point de part ; il étoit encore ſans mouvement. Auſſi troublée que moi, Iſméné me préſenta du vin une ſeconde fois. Ma main toucha la ſienne ; par un tranſport dont je ne fus pas maître, je la lui ſerrai ; je reçus lentement la coupe : mais il me ſembla qu'elle fut plus lente encore à me la donner. Dieux ! que devinmes-nous dans ce moment ? Je l'ignore. Comment exprimer ce qu'on ne connoît pas ? Nous fûmes remarqués. Panthia jetta ſur elle un regard ſévére ; elle en trembla. Par un regard plus ſévére encore, Soſthene acheva de la déconcerter. J'étois ſi hors de moi, que je ne m'en appercevois pas. Cratiſthene me pouſſa ; tout d'un coup, tel qu'un homme qui s'éveille au bord d'un précipice, je ſentis mon imprudence : mais je n'eus pas la force de m'en repentir. On fut quelque tems ſans parler. Cratiſthene craignoit pour moi ; je craignois pour Iſmene ; elle craignoit pour elle-même. Enfin Soſthene revenu de ſon agitation, s'adreſſe à moi : Iſmenias, me dit-il, pourquoi dans un jour conſacré à la joie, nous laiſſons-nous aller à la triſteſſe ? Eſt-ce ainſi que nous honorons Jupiter ? Eſt-ce ainſi que nous nous diſpoſons à célébrer ſa fête ? Montrez-nous que vous êtes ſenſible

au

au plaiſir que vous nous faites. A ces paroles le trouble ſe diſſipe : je vois la ſérénité renaître ſur le viſage d'Iſméne ; je reprens la mienne. Elle me donne encore la coupe à diverſes repriſes : je parois la recevoir ſans empreſſement ; & je la rens avec la circonſpection d'un homme qui commence à réfléchir, d'un homme qui ſoupçonne qu'on l'examine. Après quelques diſcours enjoués, je prens une lyre ; je chante la gloire du Souverain des Dieux, la naiſſance de Minerve, la défaite des Titans, Lycaon puni, Philemon récompenſé. Je le repréſente aſſis ſur ſon Trône au milieu des Immortels, faiſant trembler d'un clin-d'œil le Ciel & la Terre, & de ce même clin-d'œil raffermiſſant l'Univers ébranlé.

Les applaudiſſemens m'interrompirent. Il étoit tard ; on ſe léve. Conduit dans l'appartement qui m'étoit deſtiné, je vois entrer Iſméne ; trois Eſclaves la ſuivent : leur beauté ne céde qu'à celle de leur maîtreſſe. L'une porte ſur la tête un vaſe d'or plein d'eau de ſenteur ; l'autre un grand baſſin de même métal ciſelé par le divin Alcimedon, ſur lequel ſont étendus des linges pliés avec art : la troiſiéme porte dans un vaſe d'albâtre des parfums les plus précieux de l'Arabie. Je fus obli-

obligé de permettre qu'on me rendît un honneur dû à mon emploi ; elles me lavérent les pieds. La Religion justifie ce qu'elle ordonne ; Isméne elle-même, Isméne les essuya. Que les Dieux ne s'en offensent pas ; dans ce moment je crus être Apollon dans le bain au milieu des Heures. Cette cérémonie achevée, Isméne me dit avec un sourire enchanteur : Envoyé de Jupiter, puisse ce Dieu bienfaisant vous procurer une nuit tranquille. Je voulus lui répondre ; elle étoit sortie. Je me mets au lit : bientôt Morphée répand ses pavots sur mes paupiéres appesanties ; un sommeil léger & paisible me retrace les avantures du jour. Je les vois toutes par ordre se succéder les unes aux autres, ou plutôt je ne vois qu'Isméne. Son embarras, sa rougeur, ses graces se peignent à mon imagination plus vivement qu'ils ne s'étoient peints à mes yeux ; ce n'est point un songe, c'est une réalité. Je lui parle : je l'écoute avec un plaisir, avec un intérêt qui me surprend, mais qui me flatte ; je m'en demande la raison, je ne la trouve point : je cesse de la chercher ; & sans sçavoir précisément à quoi je me livre, je m'abandonne tout entier à des mouvemens qui me séduisent, qui m'occupent,

que

que mon cœur adopte, qui lui deviennent naturels, qui lui deviennent néceſſaires.

Cependant la nuit terminoit ſa carriére ; l'Aurore diſſipant ſes ombres, annonçoit à la nature le retour du Dieu qui la vivifie. Cratiſthene entre dans ma chambre ; il m'éveille. Ami, lui dis-je, pourquoi venez-vous troubler les plus doux momens de ma vie ? Vous-même, reprit-il en ouvrant mes fenêtres, & me montrant qu'il étoit grand jour, vous-même, Iſmenias, pouvez-vous dormir encore ? La pareſſe ſied-elle à un Envoyé des Dieux ? Ils me la pardonneront, lui répondis-je avec tranſport ; ils ne nous font point un crime de leurs faveurs. Alors je lui conte tout ce qui m'étoit arrivé : je lui parle de ce qu'Iſméne a fait pour moi ; je lui en parle, ſans en connoître le prix, ſans en marquer à peine de la reconnoiſſance. Ma froideur lui parut affectée ; il m'en fit des reproches : cependant je ne lui cachois rien ; mon amitié devoit lui répondre de ma franchiſe. Surpris de me trouver ſi ſimple, il ſourit, & m'expliquant ce ſourire, Iſméne, continua-t-il, Iſméne vous aime. Bonheur imparfait ! Je vois que vous ne l'aimez pas. Qu'eſt-ce qu'aimer ? re-

repliquai-je d'un air ingénu : Vous le ſçaurez un jour ; peut-être ce jour n'eſt-il pas loin. Qui me l'apprendra ? Celui qui l'apprend aux hommes, aux animaux, à tout ce qui reſpire ; le plus grand des Dieux, l'Amour, leur maître & le vôtre. Et ce Dieu, qui me le fera connoître ? Votre cœur, Iſméne.

Son pére vint à propos finir un entretien qui commençoit à me gêner ; j'eus honte qu'il m'eût prévenu : ſa viſite fut courte ; il emmena Cratiſthene, pour me donner le tems de m'habiller. J'appellai mes Eſclaves, & bientôt je fus en état de joindre la compagnie. Elle étoit nombreuſe : j'eus à répondre à des complimens ; on trouva que je m'en acquitai avec quelque grace. Iſméne n'y étoit pas ; j'aurois voulu la voir. Cependant ſon abſence me donnoit une liberté d'eſprit, que je n'aurois pas eue auprès d'elle.

Ce jour n'eut rien de fort remarquable ; les événemens en furent preſque les mêmes que ceux de la veille. Les viſites finies, nous allames voir la partie ſupérieure du Jardin, que nous n'avions point vûe. Les beautés en ſont différentes. L'art n'y a travaillé que pour le plaiſir des yeux.

Nous

Nous entrâmes sur une vaste terrasse. A droite, élevés sur des pieds-d'estaux de marbre blanc, paroissent huit groupes de bronze, ouvrage de Vulcain, ou de ses éléves les plus chéris ; à gauche, régne une balustrade de marbre de Paros : la vûe s'étendant sur des côteaux éloignés, se proméne agréablement dans une plaine fertile. Cerès, surpassant les vœux de l'avide Laboureur, y étale tous ses trésors ; les épis dorés tombent sous la faux, la terre en est couverte : étonné de sa richesse, le maître de tant de biens en rend graces à la Déesse. Un essain nombreux d'indigens trouvent dans ce qu'il leur abandonne de quoi soulager leur misére. Là des Esclaves brûlés par le Soleil, composent une montagne de gerbes entassées ; ici les bœufs gémissent sous le poids de celles qu'ils emportent.

Pendant que je m'occupe de ce spectacle, Cratisthene considére les Statues : je ne leur avois donné qu'une admiration passagére ; simple alors, je n'étois touché que des objets, qui de mes yeux alloient d'eux-mêmes à mon cœur. Pour lui, qui avoit parcouru toute la Gréce, qui s'étoit formé le goût parmi les merveilles d'Athénes, de Delphes & d'Ephése, il

ne pouvoit se lasser de les louer. Ismenias, me dit-il, voyez-vous cet Hercule? Quelle force! quelle impression! quelle vérité dans cette attitude! L'air tranquille, la démarche assurée; son bras seul pourroit soutenir cette énorme massue dont il semble se jouer. Le Lyon, l'œil ardent, la criniére hérissée, s'est acharné sur lui: sa gueule s'est remplie de sang; ses griffes meurtriéres en ont fait couler de tout le corps du Héros. Fils d'Alcmene, redoublez vos efforts: vous ne serez fils de Jupiter qu'après votre victoire. Un coup terrible a terminé ce combat: le furieux animal, la tête écrasée, est tombé à vos pieds; vous êtes vainqueur.

Voici, continua-t-il, un objet plus riant. Venus reçoit la pomme des mains de Paris. Croyez-vous, en la regardant, qu'on ait pû lui disputer le prix de la beauté? La joie brille dans ses yeux; elle n'augmente point ses charmes: mais elle les met dans tout leur jour. Ces Amours, qui badinent avec sa ceinture, applaudissent à son triomphe; & leurs ris malins insultent à la confusion de ses rivales. Paris, moins flatté du bonheur qui l'attend, qu'ébloui de ce qu'il voit, semble remercier la Déesse du présent qu'il lui fait.

Quelle eſt celle-ci ? Son air majeſtueux & terrible inſpire le reſpect & la crainte. C'eſt Minerve, qui punit l'orgueil d'Arachné. Ce n'eſt plus cette audacieuſe mortelle, qui avoit oſé la défier ; c'eſt une fille timide, l'épouvante peinte ſur le viſage, qui fait de vains efforts pour s'arracher à la main divine qui la terraſſe. Examinez ſa robe, qu'elle-même avoit brodée. Quelle élégance de deſſein ! Quelle fineſſe de travail ! Ne diriez-vous pas qu'elle vole au gré des Zéphirs ? Je ne condamne pas la vengeance de la Déeſſe : mais je plains le ſort de ſa rivale.

Ce Dieu s'annonce de lui-même, boiteux, contrefait, les cheveux courts, la barbe épaiſſe. Il excite les Cyclopes, qui forgent la foudre ; leurs marteaux inégalement levés, ſont prêts à tomber en cadence ſur l'enclume. Que regarde-t-il avec une attention mêlée de plaiſir ? Ce ſont ces rêts induſtrieux, qui doivent enveloper Mars & Venus, & les donner en ſpectacle à l'Olimpe aſſemblé. Ils échapent aux regards ; on peut mieux les ſentir que les voir.

La Déeſſe eſt ici dans une ſituation plus douloureuſe encore. Un horrible Sanglier vient de déchirer Adonis ; Ado-

nis, le plaisir de ses yeux, les délices de son cœur. Sanglant, défiguré, la tête panchée sur ses genoux, elle reçoit ses derniers soupirs; sa douleur ne peut être, ni plus vive, ni plus vivement exprimée : ne passe-t-elle point en vous? Malheureuse Déesse ! Tu ne peux ni lui rendre la vie, ni mourir avec lui.

Ainsi Cratisthene m'expliquoit les chefs-d'œuvres de l'art; ainsi il alloit m'expliquer les autres, lorsque ne pouvant résister à ma curiosité, j'entre précipitamment dans un sallon que je trouve devant moi. L'architecture extérieure m'avoit frappé par ce je ne sçai quoi, que le grand imprime dans ceux qui le regardent. Les ornemens les plus rares, les plus recherchés, placés l'un pour l'autre, s'y prêtent mutuellement du relief. Quatre grandes croisées s'ouvrent sur les quatre parties du monde. Le plafond attire les regards par un Ciel peint si naturellement, que je crus qu'il étoit à jour. Les oiseaux volent; l'air s'agite. Quelques nuages répandus au hazard, s'éclairent des rayons du Soleil. Il s'avance à pas de géant; il est au milieu de sa carriére. Quatre tableaux remplissent l'espace qui se trouve entre les fenêtres. Sous le premier est écrit dans un cartouche le nom

nom d'Appelle, ſous le ſecond celui de Zeuxis, ſous le troiſiéme celui de Protogene. Soit que le Peintre n'eût oſé mettre le ſien, ſoit qu'il eût voulu laiſſer aux connoiſſeurs le mérite de le deviner, le quatriéme cartouche étoit vuide. Je les parcours des yeux ; je les examine avec attention; je cherche à pénétrer le ſens miſtérieux des emblêmes qui en font le ſujet. Immobile, enſeveli dans la rêverie la plus profonde, mes idées ſe dévelopent, & ſe rebrouillent ; ce que je crois voir, n'eſt point ce que je vois en effet. Tel un homme, dans les ténébres épaiſſes de la nuit, apperçoit de loin une foible lumiére, qui le guide un moment : elle s'évanouït ; l'obſcurité redouble, il ne ſçait plus où il eſt.

Sçavez-vous, me dit Cratiſthene, en me tirant par le bras, ſçavez-vous que tout ceci n'eſt point fait pour vous? Ces peintures pourroient donner atteinte à cette indifférence qui paroît vous être ſi chére. Je ne veux donc plus les voir, lui répondis-je, en ſortant avec précipitation. J'en avois pourtant aſſez vû, pour ne pouvoir douter qu'elles ne fuſſent faites à la gloire de l'Amour. Des feux, des carquois, des fléches, des chaînes, tous ſes autres attributs : des Eſclaves de

de tout âge, de tout caractére, de toute nation, couronnés de roses, jettent des regards passionnés sur de jeunes filles négligemment parées; elles fuyent devant eux: mais elles se laissent voir avant que de se cacher. O Venus, que ces dangereux objets sont dignes de ton fils! Tout respire la mollesse; tout invite au plaisir. Plus pernicieux que les gazons, les arbres rendent son triomphe plus séduisant. Heureux oiseaux! il ne vous en coute rien pour vous livrer à ses feux; le plaisir en est la récompense: il nous en coute à nous, le repos, la raison; & ce plaisir flateur, qui vous enchante, où le trouvons-nous?

Cratisthene, qui mieux que moi-même lisoit alors dans mon cœur, me dit; Ce Dieu contre lequel vous vous défendez, se rit de votre résistance, ou plutôt vous ne lui en faites plus. Votre défaite est certaine; mais sçavez-vous ce qui vous arrivera? Vous sentirez sa puissance, sans éprouver ses plaisirs; c'est la punition des indociles. Il ne travaille à notre bonheur, qu'autant que nous travaillons de bonne grace à sa gloire. Eh, repartis-je; au nom des Dieux, au nom de Jupiter, sous les auspices duquel nous sommes venus ici, cessez un discours qui m'affli-

m'afflige. Je le veux, reprit-il; parlons d'autres choses. Vous ressemblez à ces malades qu'une fiévre intérieure dévore : ils pâlissent, ils frissonnent; tout le monde s'aperçoit de leur état : eux seuls croyent affoiblir, dissiper le mal, en se le dissimulant. Je ne voulus pas me reconnoître à ce portrait; cependant il étoit d'après nature.

Nous changeames d'entretien; ce que nous venions de voir, nous en fournit une ample matiére. Est-il possible, lui dis-je, qu'un homme passe ainsi de la plus grande simplicité au luxe le plus excessif? Un lieu seul peut-il renfermer tant de choses opposées? Tels sont les hommes, me répondit-il; les extrémités se touchent dans leur cœur. On s'étonne qu'ils ne s'accordent point entre eux : on ne songe pas qu'ils ne s'accordent presque jamais avec eux-mêmes. Emus, entraînés par les objets présens, c'est toujours le dernier qui leur paroit le meilleur; c'est du moins celui qui les détermine. A-t-il du rapport avec celui qui l'a précédé? N'en a-t-il pas? Cette discussion leur couteroit trop : ils se l'épargnent; ils ne reviennent jamais sur eux-mêmes. Ils ne s'apperçoivent point de la variété de leur conduite; ils se per-

ſuadent même que les autres ne la remarquent pas. Sans cette idée, ſans cette reſſource de l'amour propre, il faudroit qu'ils fuſſent toujours, ou réellement raiſonnables, ou qu'ils ſe trouvaſſent toujours extravagans ; voyez où cela méne. Ne cherchons point à les guérir d'une erreur qui les rend heureux ; la vérité les rendroit ridicules. Grace aux Dieux, repris-je, cela ne nous regarde pas : vous êtes ſage, & j'ai envie de l'être. Votre exemple, vos conſeils m'aideront à le devenir. O mon cher Cratiſthene, que votre amitié m'eſt précieuſe ! Qu'elle m'eſt néceſſaire ! Sans elle je ne ferois que des fautes ; & dans le caractére dont je ſuis revêtu, je ne pourrois en faire que de grandes. Déſormais il ne me ſera plus permis d'être ignoré ; les yeux de mes compatriotes ſeront ouverts ſur ma conduite : ſi elle ne répond pas à leur attente, ſi même elle ne va pas au-delà, plus ils m'ont honoré, plus ils me mépriſeront ; tous les chemins de la fortune me ſeront fermés. Opprobre d'une illuſtre famille, il faudra que je m'éxile, ou que je ſois pour elle un objet éternel d'humiliation. Sainte amitié ! vous me préſervez d'un état ſi funeſte ; vous augmentez dans mon cœur l'attrait

que

que vous y avez mis pour la vertu : elle eſt votre compagne fidéle ; elle aime ceux que vous aimez. Ah, Cratiſthene, que ne puis-je vous faire ſentir ce que je ſens moi-même ! Divinité favorable, éclairez mon eſprit, afin que je vous rende un tribut de louanges digne de vous. Quelle ardeur inconnue me prête des expreſſions ! C'eſt elle qui m'inſpire. Mortels, écoutez-moi. Fille du Ciel, vous êtes le préſent le plus doux que les Dieux dans leur amour ayent fait aux hommes. Vous prévenez leurs déſirs ; vous allez à eux de vous-même. Vous vous donnez gratuitement aux cœurs que vous avez préparés à vous recevoir.... Les profanes ne la connoiſſent point ; ce qu'ils appellent amitié, n'en eſt qu'un vain fantôme. Les liens qui les attachent n'ont rien de pur, rien d'innocent ; le beſoin qu'ils ont les uns des autres, fait la baze de leur union. Les offres les plus empreſſées, les proteſtations les plus tendres ne ſe rapportent qu'à ceux qui les font : ils donnent par amour propre ; ils reçoivent par cupidité. La reconnoiſſance qu'excitent en eux les bienfaits, n'eſt qu'un ſentiment intéreſſé, qui ne ſubſiſte qu'autant que l'eſpoir le ſoutient ; ce ne ſont point les graces re-

çues, qui les touchent, ce ſont celles qu'ils attendent : leur manquent-elles ? ils s'échapent, ils diſparoiſſent. On ſe plaint de l'ingratitude de ſes amis ; on abuſe des termes : les ingrats n'ont jamais aimé. Quelle différence de ce qui ſe paſſe entre nous ! Mêmes goûts, mêmes déſirs, même volonté ; la joie & la peine, tout nous eſt commun : vous ne reſpirez, vous n'êtes heureux qu'en moi ; je ne reſpire, je ne ſuis heureux qu'en vous : votre ame eſt la mienne, la mienne eſt la votre. Douce communication ! Tranſports délicieux ! vous n'êtes point du reſſort de l'eſprit ! Vous êtes le partage du cœur : ſeul il vous poſſéde, ſeul il peut vous faire connoitre.

Cratiſthene m'interrompit de la ſorte, en riant : Vous comptez peut-être que je dois vous remercier des choſes flatteuſes que vous venez de me dire ; non, mon cher Iſménias, je ne vous en remercirai pas : Iſméne en ſeroit jalouſe ; ce ſoin la regarde ſeule. Ce que vous vous imaginez ſentir pour moi, c'eſt pour elle que vous le ſentez. Vous vous êtes fait illuſion : vous avez cru louer l'amitié, la dépeindre ; vous n'avez loué, vous n'avez dépeint que l'amour : on n'en parle pas ſi bien ſans le ſen-

ſentir. Ma prédiction eſt accomplie : vous aimez ; ceſſez de vous obſtiner à feindre, vous brûlez. Eh quoi, lui dis-je en ſoupirant, voulez-vous me déſeſpérer par vos plaiſanteries ? Je n'aime point, je ne veux point aimer. Loin de fournir à ce Dieu cruel des armes contre moi, vous devriez m'aider à me défendre contre lui. Moi, reprit-il, que je m'oppoſe aux Dieux ! Ils m'en puniroient ; vous-même, vous m'en ſçauriez mauvais gré. Jupiter ! m'écriai-je, tout m'abandonne ; c'eſt à vous à me protéger. Allons, continuai-je, allons au Temple achever les fonctions de mon Miniſtére ; & ſi la fuite ſeule peut m'arracher au péril qui me menace, fuyons d'un lieu funeſte à mon innocence : oui, Cratiſthene, je ſuis prêt à retourner à Eurycome ; ſi vous croyez que les charmes d'Iſméne ſoient capables de m'arrêter, empêchez-moi de la revoir ; ſi malgré moi je refuſe de vous ſuivre, entrainez-moi, faites-moi violence. Je l'embraſſois, en parlant de la ſorte : mes larmes baignoient ſon viſage, je pouſſois des ſoupirs, je gémiſſois, mon cœur étoit ſerré, je ne reſpirois plus. Pour comble de douleur, il fallut me contraindre dans un état ſi violent. Soſthene nous cherchoit : nous

l'aperçumes, il nous joignit. Cratifthene l'entretint, pour me donner le tems de me remettre de mon trouble, ou d'en laiſſer moins paroître au dehors. Soit qu'il fût occupé d'autres choſes, ſoit que j'euſſe fait un effort ſur moi-même, il me ſembla qu'il ne remarquoit point mon embarras. On avoit ſervi. J'entre fermement réſolu de ne point regarder Iſméne. Je ne ſçai quel Dieu me fortifioit ; mais je me trouvai dans un calme dont je m'applaudiſſois : je ne ſçai même, ſi dans ma fauſſe ſécurité, je n'allai point juſqu'à défier l'Amour. Le ſouper étoit encore plus magnifique que le précédent ; il étoit aiſé de voir par la délicateſſe & la rareté des mets, que Softhene avoit été ſurpris la veille. J'eus le loiſir d'en examiner l'ordonnance. Iſméne n'y étoit pas ; je déſirois moins vivement de la voir, je m'accoutumois à ſon abſence, j'étois tranquille, du moins je croyois l'être. Jupiter, diſois-je tout bas, je vous rens graces ; c'eſt vous qui faites en moi un changement ſi promt, ſi heureux. Hélas ! Jupiter lui-même ſe jouoit de ma foibleſſe.

Deux heures s'étoient écoulées, ſans émotion ſenſible, ſans inquiétude apparente de ma part. Déja je me flatois que le

le danger étoit paſſé. Le feſtin finiſſoit ; on alloit ſe lever de table : inſtant fatal ! Iſméne, à la tête des plus belles filles d'Aulycome, entre d'un air modeſte ; à cette vûe on ſe récrie, les regards de l'aſſemblée ſe partagent entre tant d'objets raviſſans, ils ne ſçavent auquel s'arrêter. Les miens furent bien-tôt déterminés. Iſméne, vous les eûtes tous. Mon ame paſſa toute entiére dans mes yeux. Au ſon de ſa lyre ſes compagnes ſe mêlent, ſe ſéparent ; tout ce que l'art de la danſe, tout ce que les graces naturelles peuvent produire, conduites, animées par Iſméne, elles l'exécutent : cependant Soſthene ordonne à ſa fille de chanter ; on fait ſilence. Dieux ! quel ſon de voix ! Quelle douceur ! Quelle étendue ! Quel goût ! Quelle ame ! Eſt-ce Philomele ? Sont-ce les Syrenes qui chantent ? Non, c'eſt Iſméne. J'étois ſaiſi, hors de moi-même. Cratiſthene ne le remarqua que trop. Voulez-vous, me dit-il à l'oreille, voulez-vous encore partir pour Eurycome ? A peine l'entendis-je. Plaiſir enchanteur que vous me coutâtes cher !

Tout le monde étoit retiré : le ciel étoit ſerein, un calme profond régnoit dans toute la nature ; ſeul j'étois agité : j'ap-

j'appelle en vain le repos : il fuit loin de moi. Mon trouble s'augmente par tout ce que je fais pour le dissiper : il est extrême, il ne peut plus croître; j'en suis accablé, & je ne le sens pas moins vivement. Insensé que je suis ! je veux encore m'en déguiser la cause. Je me léve, je marche à grands pas, je m'arrête, je me rejette sur mon lit, j'en sors comme d'un bucher embrasé. Tel un chevreuil qu'une Nymphe de Diane a blessé dans les forêts du Cynthe, fait de vains efforts pour arracher le trait qui le déchire : il remplit l'air de ses cris, il erre au gré de sa douleur, il la porte par tout ; rien ne la soulage.

J'étois dans cet état funeste, lorsqu'au milieu de la nuit une lumiére éclatante frappe mes yeux ; j'entens un bruit terrible, semblable à celui du tonnerre. Assis sur un char pompeux, l'Amour s'offre à moi dans toute sa gloire. Une foule de sujets l'environne ; Isménias, me crient-ils, reconnois le Souverain de la Nature, prosterne-toi devant lui & l'adore. Je me jette à ses pieds sans sçavoir ce que je fais. L'Amour, un arc à la main, l'œil menaçant, le visage enflammé de colére, rebute mon hommage forcé. C'est donc toi, mortel audacieux,

cieux qui t'opposes à ma puissance ? Seul, tu prétens m'échaper. Ce Dieu, dont tu te dis le Ministre, ce Dieu ne me résiste pas. Meurs, téméraire : je ne veux plus d'un cœur que tu m'as refusé ; je veux ton sang. Tel qu'une victime qu'un Prêtre va égorger, j'attendois le coup mortel. Le bras levé, l'arc tendu, le trait fatal étoit prêt à partir, sa vengeance alloit être remplie. Tout-à-coup s'élévent mille voix confuses d'admiration ; l'Amour s'arrête & regarde : un silence respectueux s'empare de tous ceux qui composent sa suite. Je tourne la tête : j'apperçois Isméne, une couronne de roses sur le front, une guirlande de fleurs à la main ; elle s'avance d'un air timide, mais dont les Graces régloient tous les mouvemens. Prosternée aux pieds du Dieu, elle embrasse ses genoux, elle les arrose de ses larmes, elle n'ose parler, elle n'en a pas la force. L'Amour entendit ce silence éloquent. Quoi, Isméne, s'écria-t-il, en la relevant, vous vous intéressez, vous pleurez pour un ingrat, qui brave mon pouvoir & vos charmes ! Laissez-moi le punir ; votre gloire & la mienne demande sa mort. Souverain des Dieux, lui dit-elle d'une voix modeste, Isménias ne vous résiste

 plus ;

plus ; il eſt vôtre eſclave , il ſoupire , il aime. O Iſméne ! vous liſiez dans mon cœur. Alors elle me tend ſa couronne de roſes , je la reçois de ſes mains, je l'ajuſte moi-même ſur ma tête : l'Amour s'appaiſe, on applaudit à ſa victoire. Tout diſparoît.

Surpris & charmé de mon avanture, je ne ſçai ſi je dois me plaindre ou me féliciter. Plus d'incertitude ſur mon état : je connois ma paſſion , j'en connois l'objet ; je me remplis d'idées agréables : mon imagination m'emporte ; je vole ſur les aîles de l'eſpérance. Flateuſes chiméres, où fuyez-vous ? Pourquoi me laiſſez-vous à moi-même ? Les mouvemens les plus impétueux m'agitent ; je brûle d'un feu dont l'ardeur me pénétre. Où vont mes déſirs ? Iſméne , venez partager mes tranſports , cedez à mon impatience : vous m'aimez donc ? oui , vous m'aimez , je lis mon bonheur dans vos yeux ; les miens vous montrent mon ame toute entiére. Qui peut vous arrêter ? Quels monſtres ſe préſentent ſur mon paſſage ? Leur froid poiſon me glace. Cruelle viciſſitude , je ne puis plus vous ſupporter.

Eveillé par mes cris , par mes ſanglots , Cratiſthéne entre dans ma chambre.

bre. Ami, lui dis-je en ſoupirant, l'Amour s'eſt vengé : il vient d'épuiſer ſur mon cœur toutes les fléches de ſon carquois, tous les feux de ſon flambeau ; j'aime; qu'eſt-il beſoin de vous l'apprendre ? Ces roſes vous le diſent aſſez, & mon trouble vous le dit encore mieux ; j'aime, continuai-je d'une voix entrecoupée. O Jupiter ! O Venus ! O Iſméne !

Cratiſthéne répond à mes plaintes par un long éclat de rire. Je craignois, me dit-il, toute autre choſe : calmez-vous, & tâchez de dormir. A ces mots il veut me quitter : je le retiens ; je lui fais un récit exact de la colére de l'Amour, de ſes menaces, de ſon triomphe. Iſméne, pourſuivis-je, Iſméne m'a ſauvé la vie, que ne lui dois-je point ? Iſméne m'a rendu tendre, ſenſible : elle ſera toujours l'objet de ma tendreſſe & de ma ſenſibilité ; l'Amour n'a plus de traits, il ne peut me bleſſer pour une autre. Enfin, reprit Cratiſthéne, vous voilà au point où je vous déſirois : vous aimez, & votre paſſion vous eſt chére ; vous en êtes occupé, vous ne parlez que d'elle : je vous écouterai demain ; le ſommeil m'accable, adieu : il ſort. Je me retrouve ſeul, je me replonge dans mes réve-

ries. Infenfiblement le calme fuccéde à mon agitation; une douce fraîcheur fe coule dans mes fens, je m'endors. Amour, le fommeil refpecte tes droits: les fonges obéiffans prennent toutes les formes que tu veux leur donner; ils fe réalifent dans l'imagination de ceux à qui tu les envoies. C'eft vous, belle Ifméne: vous baiffez les yeux, vous vous taifez; que vois-je? Il femble que vous me fuyiez. Arrêtez: je ne fuis plus ce ftupide Ifménias, qui ne connoit point le prix de vos bontés, qui n'ofe vous regarder, qui veut fe dérober à vos charmes; je fuis un amant vif, empreffé: jouiffez de votre ouvrage. Qu'appréhendez-vous? Ma conftance juftifiera la vivacité de mes défirs. Je lui prens les mains, je les baife mille fois, je la ferre dans mes bras; tout le feu de mon cœur paffe fur mes lévres, je les imprime fur les fiennes: elle réfifte, elle veut s'échaper; l'Amour la retient, il diffipe fa crainte, il augmente ma témérité, nos foupirs fe confondent, fes yeux fe rempliffent d'une langueur féduifante, elle fe trouble, elle s'égare. Défordre charmant! Une troupe officieufe d'Amours écartent à coup de fléches la pudeur, qui fuit les yeux baiffés. Amours,
pour-

pourquoi mettez-vous votre bandeau ſur ma bouche ? Ne craignez rien, je ſuis diſcret. Iſméne, vous pleurez ; vos forces ſe raniment ; votre colére m'allarme : les tranſports les plus paſſionnés doivent-ils offenſer une amante qui les a fait naître, qui ſembloit les autoriſer ? Cher Iſménias, modérez-en la violence, ménagez ma foibleſſe ; on reſpecte ce qu'on aime : ſi vous m'aimez, mes pleurs doivent vous arrêter ; ſi vous ne m'aimez pas, vous êtes trop cruel de me preſſer ſi vivement. Je craignois de lui déplaire ; mais j'avois honte de céder. Etrange effet de l'amour ! Je n'oſois remporter une victoire, que je pourſuivois avec ardeur. Iſméne, vous vous rendez : quel obſtacle me retient ? Mes yeux s'obſcurciſſent, je vous cherche, & ne vous trouve plus : je reſte ſans voix & ſans force ; il s'éléve en moi des mouvemens inconnus ; mon cœur palpite ; mon corps frémit. Je m'éveille. Dieux ! Si l'erreur d'un ſonge a tant de charmes, quelle eſt donc la douceur des véritables plaiſirs ? Revenez, délicieuſe illuſion ! Je vous appelle en vain ; Morphée eſt rentré dans ſon palais. Je ne puis ni me lever, ni me rendormir. Je m'abime dans une foule de penſées confuſes,

fuſes, que je ne cherche point à débrouiller; je me retrace avec complaiſance toutes les particularités de mon rêve. Se ſouvenir d'un bonheur imaginaire, c'eſt paſſer d'une chimére à une autre; mais, comme dit un Poëte,

Souvent, en s'attachant à des fantômes vains,
Notre raiſon ſéduite avec plaiſir s'égare;
Elle-même jouit des objets qu'elle a feints,
Et cette illuſion pour quelque tems répare
Le défaut des vrais biens, que la nature avare
N'a pas accordés aux humains.

Cependant les ombres de la nuit avoient fait place à l'Aurore; elle-même fuyant les regards du Dieu de la lumiére, étoit allée ſe jetter entre les bras du mortel qu'elle aime. Je vai chercher Cratiſthéne; nous entrons dans le jardin, je paſſe dans le ſallon. Ces tableaux, que j'avois trouvés la veille ſi dangereux, ne répondent plus à l'idée que je me ſuis faite de l'amour: l'expreſſion en eſt foible, inanimée. Le Peintre

tre qui les a faits n'aimoit point ; il eût donné plus de grace à l'Amour, plus de feu, plus de charmes. Les Esclaves qui l'environnent, n'ont point cet air de langueur & de ravissement, qui passe du cœur dans les yeux, qui remplit, qui pénétre les vrais Amans. Mais quoi, m'écriai-je ! parmi tant de beaux objets, je ne trouve point Isméne. N'a-t-il osé la peindre ? A-t-il senti que la nature va quelquefois au-delà des bornes de l'imagination, & que l'art peut perfectionner ce qu'il invente, mais qu'il reste toujours au-dessous de la réalité ? Non, non ; il a eu raison d'oublier Isméne : comment eût-il représenté l'Amour ? Elle eût embelli le triomphe ; elle eût effacé le vainqueur.

Tout-à-coup changeant de discours ; j'adresse au Dieu ces mots, qui surprirent Cratisthene. C'en est fait, Amour, tu l'emportes : plus d'Eurycome pour moi ; la patrie d'Ismene devient ma patrie, je me fais citoyen d'Aulycome. Ainsi donc, m'interrompit-il d'un ton sévére, Ismenias oublie qu'il est l'Envoyé de Jupiter ; & passant d'une extrémité à l'autre, il se livre sans réserve à une passion, qui faisoit l'objet de toute sa crainte ! Ismenias, citoyen d'Aulycome ! Dieux, l'ai-je bien entendu ?

entendu ? Ne songez-vous plus que vous vous devez aux tendres empressemens d'un pére qui vous aime ? Ne songez-vous plus qu'une mére en pleurs vous attend ? Objet de leurs délices & de leur affliction, voulez-vous leur donner la mort ? Qui recevra leurs derniers soupirs ? Qui fermera leurs yeux ? Fils ingrat ! la nature ne se revolte-t-elle pas dans votre cœur ? Cruel ami, m'écriai-je, c'est vous qui m'avez perdu : je voulois fuir ; il en étoit tems encore : vous m'en avez empêché. Quel instant choisissez-vous pour m'arracher à moi-même ? O Themisthée ! O Dianthée ! votre malheureux fils n'a plus la force d'écouter son devoir : un funeste amour le rend insensible à votre tendresse, à vos larmes, à tout ce qui n'est point Ismene. L'impérieuse voix de l'honneur veut en vain se faire entendre ; cet honneur, dont les droits m'étoient si précieux, ne forme plus que des sons impuissans, qui parviennent à peine à mon oreille. En parlant de la sorte, je regardois l'Amour : il s'applaudissoit de ma foiblesse ; moi-même je m'applaudissois du sacrifice honteux que je lui faisois de ma raison.

Cratisthene en fut indigné. J'avoue, me dit-il, que je vous ai prédit que vous aimeriez :

aimeriez : j'ai été plus loin, j'ai combattu vos ſcrupules ; j'ai diſpoſé votre cœur à recevoir les impreſſions qu'Iſmene méritoit d'y faire : je voyois que, né tendre, vous ne réſiſtiez que par honte & par timidité ; eſt-ce-là vous avoir perdu ? Pouvois-je imaginer que l'Amour, qui fait naitre, ou qui augmente la vertu dans les cœurs bien faits, détruiroit la vôtre ? Non, mon cher Iſmenias, j'avois meilleure opinion de vous ; je l'ai encore : faites un effort ſur vous-même ; le combat eſt pénible : mais la gloire en eſt le prix. Aimez Iſmene, j'y conſens : mais aimez-la d'une maniére digne d'elle. Le miſtére doit être inſéparable de l'amour ; le moindre éclat vous perdroit l'un & l'autre : vous êtes Amant, mais vous êtes Miniſtre de Jupiter ; vous êtes Amant, mais vous êtes fils. Uliſſe eſt l'objet de votre admiration, qu'il ſoit le modéle de votre conduite : il préfera ſa patrie à une Déeſſe, à l'immortalité même. Cet exemple ne vous touche point ; il vous faut un motif plus preſſant : je le trouve dans Iſmene. Connoiſſez le cœur des femmes : elles aiment la gloire ; la maîtreſſe la plus paſſionnée ſeroit au déſeſpoir que ſon amant manquât l'occaſion d'en acquérir. Elle murmure contre cette gloire cruelle qui

qui la ſépare de l'objet de ſon amour ; elle ſoupire, elle gémit, elle fond en larmes ; elle veut qu'il ſoupire, qu'il gémiſſe, qu'il pleure avec elle : mais elle veut qu'il parte. Conſultez Iſméne, vous verrez ſi je vous trompe.

Cratiſthéne ſe tut : je ſentois la force de ſes raiſons ; j'en étois ému, pénétré : mais j'avois la foibleſſe de n'oſer en convenir. Mon ſilence lui faiſoit peine; mais il avoit pitié de mon agitation. Il apperçut Soſthéne qui venoit à nous ; il m'en avertit : je n'eus que le tems de me remettre de mon trouble, ou du moins d'en cacher une partie.

Nous n'apprenons jamais que les derniers les choſes qui nous intéreſſent. Soſthene, loin de ſe douter de mon amour pour ſa fille, dont il ignoroit le commencement & les progrès, avoit ſur elle de tous autres deſſeins ; les Dieux ne permirent pas qu'ils s'accompliſſent. Il nous dit, en nous abordant, que tout étoit prêt pour le ſacrifice que nous devions offrir le lendemain à Jupiter. Après quelques tours de promenade, où la converſation ne roule que ſur des ſujets indifférens, nous entrames dans la ſalle du feſtin. Je crois qu'il fut plus magnifique encore que ceux qui l'avoient précédé : je laiſſe

laiſſe à Cratiſthene à en juger ; pour moi, je ne vis qu'Iſméne. Je fis toutes les étourderies d'un homme de mon âge, qui commence d'aimer ; j'en fis d'autant plus, que je m'étois promis d'en faire moins. Plus prudente que moi, Iſmene empêcha qu'elles ne fuſſent remarquées. Si ma main s'arrêtoit ſur la ſienne, elle la retiroit modeſtement, & ſans affectation ; ſi je la regardois, elle baiſſoit les yeux ; ſi je voulois lui parler, elle détournoit la tête. Au moindre mot, au moindre geſte ſuſpect, ſes regards m'avertiſſoient que j'étois examiné ; je me contraignois un moment, du moins je croyois me contraindre : je me ſçavois un gré merveilleux de ma diſcrétion, je me flatois qu'Iſméne liſoit ſeule au fond de mon cœur. Que ceux qui aiment ſont extravagans ! ils s'imaginent, au moment même qu'ils ſe laiſſent voir tout entiers, que l'amour met un bandeau ſur les yeux de ceux qui les obſervent, & qu'ils n'ont que lui pour témoin de leurs actions.

On déſervit. Je ne ſçai ſi j'avois mangé ; & ſi je n'avois pas touché la main d'Iſméne lorſqu'elle me préſenta la coupe, je ne me ſouviendrois pas d'avoir bû: mais je me ſouviens que j'eus un regard d'Iſméne.

d'Isméne. Déesse, dont les tendres sentimens ont passé dans mon cœur, ô Vénus! toi, dont les expressions vives & flateuses font sur les Immortels autant d'effet que tes charmes, Isméne m'a regardé : tu m'as fait sentir la douceur de ce regard, appren-moi à en faire connoître le prix.

Sosthéne, me prenant par la main, me parla de la sorte. Isménias, il y a trois jours que vous êtes ici ; nous avons coutume d'employer ce tems à rendre aux Ministres des Dieux les honneurs qui sont dûs à leur personne & à leur emploi. Charmés de vous avoir parmi nous, croyez que nous voudrions vous avoir toujours : mais il faut que les plaisirs de l'hospitalité cédent aux devoirs de la Religion. Partons demain pour Eurycome; le Souverain des Dieux nous y demande un Sacrifice : allez vous reposer avec Cratisthéne. Il dit, & me laisse.

La foudre qui tombe avec fracas aux pieds d'un voyageur surpris par les ténébres, l'étonne moins que ne m'étonnérent ces funestes paroles. Sans voix, sans mouvement, je crus que la mort d'un coup de sa faux cruelle m'avoit précipité au fond du Tartare. A cette muette

douleur

douleur ſuccédérent des gémiſſemens, des cris douloureux. Non, m'écriois-je, non, je n'abandonnerai point Iſméne: ma vie eſt attachée à ſa préſence; je veux vivre, & mourir avec elle.

Cependant elle ſe promenoit: je l'apperçus; & après m'être aſſuré qu'elle étoit ſeule: Eſt-ce vous, lui dis-je, chére Iſméne? Elle fuit, ſans me répondre: je la retiens par ſa robe, je veux lui voler un baiſer. Iſménias, me dit-elle en ſouriant, reſpectez votre Miniſtére, reſpectez-en du moins les ornemens ſacrés. Rien ne vous arrête. Un baiſer vaut-il le danger où vous nous expoſez l'un & l'autre? On nous examine; on nous voit peut-être. Iſménias, vous ne m'écoutez point. Que vous êtes différent de ce que vous étiez hier? Modeſte, timide même, vous n'oſiez me regarder. Pendant qu'elle parloit ainſi, je tenois ſa main dans les miennes; je la ſerrois, je la baiſois, je l'arroſois de mes larmes. Hélas! lui diſois-je, en ſoupirant, je paye bien cher un moment de plaiſir: je ne vous verrai plus; je pars demain pour Eurycome. Et moi auſſi, reprit-elle en s'échapant. J'entens du bruit, je n'oſe la ſuivre. C'étoit Cratiſthéne, qui couché ſous un mirthe épais, en avoit fait remuer les branches.

Il

Il vient à moi : je ne le reconnois point dans l'obſcurité ; je l'évite craignant que ce ne fût un eſclave de Soſthéne. Eh ! quoi, me dit-il, avec un ſourire malin, un mouvement de feuilles vous fait peur ! C'eſt quitter trop aiſément une maîtreſſe, que vous ne devez peut-être plus revoir. Partagez ma joie, lui repliquai-je, en l'embraſſant : Iſméne vient avec nous ; je le ſçai d'elle-même : aidez-moi à la retrouver, elle eſt peut-être encore dans le jardin. Non, reprit-il, je ne vous ſuivrai point : vous aimez, votre affaire eſt de veiller ; la mienne eſt de dormir : je vous laiſſe avec un meilleur ſecond, c'eſt l'Amour. Là-deſſus il me quitte.

Je parcourus toutes les allées, tous les détours ; je m'arrêtois, je prêtois l'oreille, je n'entendois rien : j'appellois Iſméne, elle ne répondoit pas ; que j'étois inquiet, impatient ! Il n'y avoit qu'un moment que je l'avois vûë : mais peut-on trop voir ce qu'on aime ? Je devois partir avec elle le lendemain : mais ce lendemain me paroiſſoit trop éloigné ; j'accuſois les Dieux, j'accuſois Iſméne : bientôt, pour la juſtifier, je me diſois, elle ignore que tu la cherches. Elle l'ignore, reprenois-je ſur

le

le champ ; ne devoit-elle pas l'imaginer ?

Enfin après bien des plaintes, & des pas inutiles, je crus qu'elle étoit retirée. Je me trompois : elle m'a dit depuis qu'elle m'avoit entendu, mais que me craignant, que se craignant elle-même, elle avoit eu la force de résister ; que l'Amour avoit gémi dans son cœur de se voir sacrifié à la vertu, qu'elle-même en avoit gémi, & que sans une de ses esclaves, qui la joignit, elle n'auroit peut-être pû se refuser au plaisir de se laisser retrouver. Amour, s'il est vrai que tu n'enflammes les cœurs, que pour les rendre heureux, pourquoi les laisses-tu en proie à la crainte, & au préjugé ?

Je passai la nuit sans dormir. Le sommeil craint, ou respecte les amans : il sçait qu'ils préférent à ses faveurs les rêveries qui les occupent. L'ame, dans cet état, charmée, ravie hors d'elle-même, communique au corps une douce léthargie, qui lui tient lieu de repos. Cette langueur, cette extase se sent mieux qu'on ne l'exprime.

Un bruit confus de voix m'avertit qu'il étoit tems de me lever. Softhéne entrant dans ma chambre, fut étonné de me

me voir encore au lit. Isménias, me dit-il, tout est prêt pour notre départ; habillez-vous pour venir au Temple. Nous trouvâmes à sa porte tout Aulycome qui nous attendoit. Nous y arrivâmes au milieu des acclamations. La pompe de ce jour égala celle du jour de mon arrivée: je reçus les mêmes honneurs; je ne pouvois en recevoir de plus grands. Isméne ne put me parler; mais je lus dans ses yeux qu'elle en étoit flattée, qu'elle se les approprioit : l'Amour rend tout commun entre les Amans.

Le Sacrifice achevé, nous nous embarquâmes. La navigation fut heureuse. Notre vaisseau avoit été apperçu de loin; une foule de peuple couvroit le rivage. Isméne fit la surprise & l'admiration de tous ceux qui la virent. Je présentai mes Hôtes à mon pére, & je lui rendis compte, d'un air pénétré, de la maniére dont j'en avois été reçû. Themisthée les en remercia en termes si pleins de reconnoissance, qu'ils crurent qu'il faisoit plus pour eux qu'ils n'avoient fait pour moi. Dianthée combloit Isméne de caresses; elle ne pouvoit se lasser de la louer, & de la baiser: j'en étois jaloux; mais la baisant moi-même, il me sembla qu'elle n'étoit que dépositaire des baisers

baisers d'Isméne, & que je les retrouvois tous sur sa bouche.

Pendant que je recevois des complimens sur mon retour, mon pére faisoit voir à Sosthéne sa maison & son jardin: l'une & l'autre étoient de son dessein. Il n'y avoit point de ces beautés frapantes, qu'on admire dans ces palais superbes, où les Grecs voluptueux égalent, surpassent aujourd'hui le luxe des Rois de l'Asie. Tout y étoit simple sans négligence, propre sans faste, utile sans dépense; le gout & la sagesse du maître avoient suppléé aux ornemens. Sosthéne, accoutumé chez lui au grand, au merveilleux, en soupira. O Thémisthée, s'écria-t-il, qu'il m'en a couté de trésors, pour faire une maison moins agréable que la vôtre! Heureux les hommes qui n'aiment, qui ne suivent que la nature!

Cette réflexion en fit naître d'autres, qui les menérent jusqu'à l'heure du souper. On se mit à table; je ne dirai rien du festin. L'austérité des mœurs de Thémisthée en avoit banni la profusion: mais elle n'en avoit exclus ni la délicatesse des mets, ni la propreté des services. Le sage n'est ni prodigue, ni avare; ami de l'ordre, il en fait la régle de toutes ses

actions. Enfin si nous tâchâmes de ne rien omettre de ce qu'exigent l'amitié & l'hospitalité, nous eumes la satisfaction de trouver des hôtes sensibles & reconnoissans.

La conversation fut douce, enjouée; ainsi s'entretiennent des personnes de mérite, qui s'estiment, & qui commencent à s'aimer. Nous voyions avec plaisir, Isméne & moi, se former entre nos parens une union qui flatoit la nôtre. Espérance trompeuse! La fortune nous conduisoit parmi des fleurs dans un précipice affreux, dont toute la puissance de l'amour eut peine à nous retirer.

Vers la troisiéme veille de la nuit, nos parens & tous ceux qui étoient venus d'Aulycome, se rendirent au Temple de Jupiter; je ne les suivis point, mon ministére m'en dispensoit. Pour Isméne, elle étoit couchée, parce que la bienséance ne permet pas que les jeunes filles paroissent la nuit en public. L'occasion étoit favorable; j'en profitai: je sçavois que l'Amour, qui la procure, ne veut pas qu'on la laisse échaper. J'entre dans sa chambre; elle s'éveille & s'écrie. Ne faites point de bruit, lui disje d'une voix basse, c'est moi. C'est vous, reprit-elle avec surprise; & Sosthéne

Sosthéne & Panthia, où sont-ils ? Ils sont allés offrir un Sacrifice au Maître des Dieux : mais nous, belle Isméne, n'en offrirons-nous point à l'Amour ? Oui, continuai-je, sacrifions-nous à lui tout entiers. Un baiser l'empêcha de me répondre. Qu'il fut tendre ! Qu'il fut délicieux ! Qu'il fut répété de fois ! Amour ! que les prémices de tes faveurs sont séduisantes. Les Graces les assaisonnent ; la varieté les renouvelle.

Nous étions seuls ; j'étois jeune, j'aimois, j'avois des désirs ; Isméne en sentit le danger. Elle veut s'arracher de mes bras ; elle s'apperçoit que son cœur & ses forces la trahissent ; elle gémit, elle pousse de profonds soupirs, elle fond en larmes, elle a recours aux priéres. Que ne me dit-elle point pour modérer mon ardeur ? Dieux ! qu'elle avoit de charmes en s'opposant à mon bonheur ! Ses refus mêmes la rendoient plus aimable. Que ne peut point une Amante tendre & vertueuse sur un Amant délicat ? Je m'arrête. Esclaves de vos plaisirs, vous me blâmez ; je ne cherche point votre suffrage.

Isméne, moins pressée, me dit : Cher Ismenias, c'est à présent que je connois

que vous m'aimez. Le don de mon cœur ſera le prix du pouvoir que vous venez de me donner ſur le votre : régnez ſur ce cœur; régnez-y ſeul, & comptez ſur une fidélité inébranlable. Les Dieux n'ont point fait naître une flamme ſi vive, ſi pure, pour la rendre malheureuſe : ils mettront le comble à leurs faveurs, en nous uniſſant de ces liens éternels qu'eux ſeuls ont droit de former. Prions-les d'en hâter le moment. Mon impatience ſecondera la vôtre. Allez, & recevez dans ce baiſer un gage de ma foi. Hélas! pourſuivit-elle, ce ſera le dernier que vous recevrez de votre Iſméne. On va nous ſéparer pour jamais. Themiſthée, ignorant ou déſaprouvant nos feux, vous choiſit, peut-être dans le moment, une Epouſe plus charmante, plus accomplie. Cruel, vous obéirez : mais que dis-je? pourrez-vous ne pas obéir? Je ne vous en fais point un crime : vivez heureux, oubliez-moi; je ne veux point que le ſouvenir d'une infortunée empoiſonne vos plaiſirs : puiſſe l'Amour en inventer de nouveaux pour vous! Adieu, cher Iſménias; ſortez : le jour paroît, on pourroit nous ſurprendre. Adieu : occupée de votre idée, en proye à ma douleur, fidéle à mes ſermens, je vai paſſer les

les déplorables reſtes d'une vie languiſſante dans les larmes, & dans les regrets. Le cours n'en ſera pas long. Si j'ai quelque pouvoir ſur vous, ne pleurez point ma mort; elle n'eſt un mal que pour les Amans heureux.

Non, lui dis-je, non, belle Iſméne, on ne nous ſéparera pas. Mon pére m'aime, mon bonheur lui eſt cher; loin de me contraindre, il n'oubliera rien pour engager le votre à vous accorder à mes déſirs. Themiſtée a de la naiſſance : il eſt riche, il a des vertus ; ſon alliance n'eſt point à mépriſer : mais enfin, ſi Softhéne ne me trouve pas digne de vous, ſi mon eſpoir eſt trompé, j'atteſte cet amour que vous m'avez inſpiré, j'atteſte ces charmes que j'adore, qu'Iſménias ne brûlera jamais que pour Iſméne. Vous voulez que je compte ſur votre cœur. Et pourquoi ne comptez-vous pas ſur le mien? Votre conſtance vous répond de la mienne; je vous aimerois, même infidéle. Oui, ſi Jupiter me laiſſoit maitre de mon ſort, s'il me permettoit de choiſir parmi toutes les Déeſſes, je leur préférerois Iſméne. Si Venus elle-même m'offroit l'immortalité, j'aimerois mieux mourir avec Iſméne, que d'être immortel avec Vénus.

Il étoit tems de nous féparer. A peine étois-je forti de fa chambre, que la compagnie rentra. J'allai me coucher. Jamais fommeil ne fut plus tranquille que le mien. Qu'on ne dife plus qu'on trouve dans les fonges des préfages heureux ou funeftes du bien & du mal qui doit nous arriver. Je n'en eus que d'agréables.

Sûr du cœur d'Ifméne, la douce férénité brilloit fur mon vifage. Crathifthéne en badina; je le défabufai. Ma joie dura peu. Softhéne, s'adreffant à mon pére, en préfence de nous tous, lui parla de la forte. Sage Themifthée, ce n'eft point à nous, c'eft à Jupiter que fe rapportent les honneurs que vous nous rendez : auteur de vos bienfaits, il en fera la récompenfe; hâtons-nous de lui en rendre graces par un nouveau facrifice. Des affaires importantes me rappellent à Aulycome : ma fille ne fçait pas que la chofe la regarde; perfuadé de fon obéiffance, je l'ai promife, fans lui en parler. Le jeune homme que je lui deftine eft aimable; il a des mœurs, de la naiffance, de l'efprit, il m'eft attaché : je me donne un fils plûtôt qu'un gendre. Il me preffe de lui tenir parole; je cours l'exécuter. Voulez-vous que rien ne

manque à leur bonheur? Honorez leurs nôces de votre présence: & vous, charmant Isménias, venez en embellir la pompe.

Que devins-je à ces mots? un froid mortel s'empara de tous mes sens: je ne sçai si mon trouble fut remarqué; mais je sçai qu'il fut extrême. Isméne, accablée par ce coup imprévû, pâlit, & mettant ses mains sur ses yeux, elle feint un violent mal de tête: on l'emporte; on la met au lit. Panthia, inquiéte de la santé de sa fille, dont le mal augmente, reste auprès d'elle, & ne la quitte qu'à regret, pour aller au Temple. Tandis qu'on se dispose à s'y rendre, je me dérobe: on m'appelle, je ne répons point; & sans songer à quel danger je m'expose, je me coule dans la chambre d'Isméne.

Etroitement embrassés, gémissant, fondant en larmes, nos soupirs furent longtems nos seuls interprêtes. Quel serrement de cœur! Quel état affreux! Amour, tu vis l'excès de nos douleurs; elles te touchérent. Tu pouvois les finir: mais tu voulois nous éprouver.

Quelque précieux que soit un bien, jamais il n'est plus cher que lorsqu'on

eſt prêt à le perdre. Je le ſentis dans ce moment. Les charmes d'Iſméne brilloient d'un nouvel éclat : je ne l'avois point encore trouvée ſi belle ; je ne l'avois point encore aimée ſi éperduement. Son ſilence, ſa triſteſſe, ſes regards diſtraits & languiſſans, tout augmentoit mon amour & mon déſeſpoir.

Hélas! lui diſois-je, vos preſſentimens n'ont été que trop juſtes : on nous ſépare, Iſméne ; vous craigniez de me perdre, c'eſt moi qui vous pers. Un autre va poſſéder ce cœur qui n'étoit dû qu'à moi ; il va le poſſéder, & vous allez faire ſon bonheur. Iſméne, pouvez-vous y conſentir ? Moi-même, puis-je y ſonger ſans mourir ? Ne le croyez pas. Le jour qui éclairera votre funeſte Hymenée, ſera le dernier de ma vie. On va t'enlever ta Maîtreſſe, & tu pleures ! Foible Iſmenias ! n'as-tu d'autre reſſource que tes larmes ? Qu'au moins la mort de ton rival précéde la tienne ; que même au pied des Autels ſes mirthes ſe changent en cyprès. l'Amour outragé devient le plus cruel des Dieux ; ma fureur ne reſpectera rien : tremble, Soſthéne.... Il eſt mon pére, interrompit Iſméne ; il doit vous être ſacré :

ſacré : ne l'accuſez point de nos maux ; il en eſt innocent, il ignore que vous m'aimez. Il ignore que je vous aime, repris-je avec tranſport! Eh ! ne ſçait-il pas que je vous ai vûe, & que j'ai un cœur ?

Après un moment de ſilence, Iſméne me dit : Les maux éloignés troublent la raiſon, les maux préſens l'anéantiſſent ; loin de vous conjurer de vous ſervir de la vôtre, je ne puis faire uſage de la mienne : je ſens comme vous toute l'horreur de notre deſtinée ; voyez s'il eſt poſſible de nous arracher au malheur qui nous menace : je ſouſcris à tout ce que votre amour vous inſpirera ; je me donne à vous. Cet effort de paſſion lui avoit trop couté : ſes couleurs ſe diſſipent ; ſes yeux ſe ferment ; elle perd le ſentiment : cet état m'accable de douleur & de crainte ; je la crois morte ; je veux mourir. L'Amour arrêta ſon ame fugitive ; il lui rendit la vie. J'allois faire éclater ma joie & ma reconnoiſſance. Iſméne pourſuivit : Ne perdons point un tems précieux : ſongez que les momens nous ſont chers ; mettons-les à profit. Adieu ; quittons-nous un inſtant, pour ne plus nous ſéparer.

Plein de mille projets, qui tous me

paroissoient faciles, mais qui ne l'étoient que dans mon imagination, je me rendis au Temple. Le sacrifice étoit commencé. Déja le sang des victimes égorgées tombe dans les vases destinés à le recevoir. Déja le Sacrificateur, trouvant dans leurs entrailles un augure favorable, presse Sosthene d'accomplir un mariage agréé par les Dieux. Tout-à-coup un grand Aigle, fondant à plein vol sur ces entrailles, les déchire, les disperse, & les enléve dans ses serres. Le couteau sacré tombe des mains du Prêtre; il fuit loin de l'Autel: une horreur subite s'empare des esprits de tous les assistans; la consternation paroît sur le visage des moins timides: on n'entend que gémissemens, que lamentations; chacun craint pour soi les malheurs qu'annonce ce prodige. Ils ne regardent que moi, s'écria Panthia. Dieux immortels! vous condamnez un hymen où j'avois mis toute ma félicité. O ma fille! O infortunée Isméne! Quel malheur vous attend! Ce ne sont point les entrailles de la Victime que l'Aigle a déchirées; ce sont les miennes. Protecteur de l'innocence, tu lis dans nos cœurs; quel crime avons-nous commis? Laisse-toi fléchir par nos larmes; appaise ta colére, ou ne l'exer-

ce

ce que ſur moi : conſerve la fille aux dépens de la mére ; que ma mort lui donne la vie une ſeconde fois. En parlant ainſi, elle s'arrache les cheveux, elle ſe frappe la poitrine, elle ſe roule par terre : on l'entoure, on la reléve, on s'efforce de la conſoler ; elle ne veut rien entendre.

Cependant les eſprits ſe raſſurent. Cet événement, ſi terrible d'abord, n'a plus rien d'effrayant. Ce n'eſt qu'un ſimple effet du hazard, qu'un ſigne indifférent ; peut-être même, eſt-ce un préſage heureux. Telle eſt l'inconſtance de la multitude : l'objet de ſa terreur devient en un moment l'objet de ſon eſpérance.

Tout le monde étant ſorti du Temple, nous reconduiſimes Soſthene & Panthia. Il n'étoit pas moins affligé : mais ſa douleur ne paroiſſoit point au dehors ; il n'eſt permis de pleurer qu'aux femmes, & aux amans. Nous trouvames Iſméne fondant en larmes : une Eſclave l'avoit avertie de ce qui venoit d'arriver. La déſolation de ſa mére la touchoit plus que le prodige : déterminée à me ſuivre, il autoriſoit ſa fuite. Dans le trouble où nous étions, elle trouva le tems de me demander ce que j'avois fait ; je lui ré-

pondis que j'allois tout arranger avec Cratifthene, & que bientôt.... Je ne pus achever: fon pére l'appella, je lui ferrai la main; & je lus dans fes yeux qu'elle m'accufoit de lenteur. Venez, ma fille, lui dit Softhene, venez m'aider à calmer votre mére. Elle vole fur fes pas, elle l'embraffe, elle effuye fes larmes, elle la conjure par les motifs les plus tendres & les plus touchans de ne fe point laiffer accabler. Non, lui difoit-elle, les Dieux ne font point irrités contre nous. Ils font juftes: s'ils condamnent un mariage que vous aviez projetté, condamnons-le nous-mêmes; vous pourrez en faire un autre qu'ils approuveront: confultons-les encore; prête à leur obéir, mon bonheur ne m'eft cher, qu'autant qu'il peut faire le votre. Nous admirons la fageffe de ce difcours, nous nous joignons à elle. Panthia nous écoute, & fe laiffe perfuader. Conduite dans fa chambre pour y prendre un peu de repos, je m'enferme avec Cratifthene. Témoin, ou confident de tout ce qui s'étoit paffé entre Ifméne & moi, je pouvois lui en épargner le récit: mais occupés d'eux-mêmes, les Amans veulent toujours parler de ce qui les intéreffe. Je lui rappelle la naiffance, & les progrès

de

de ma paſſion ; nos premiéres craintes ; & nos premiers plaiſirs, notre retour à Eurycome, l'empreſſement de Themiſthée, les careſſes de Dianthée ; les idées flateuſes, qui quelque tems nous ſéduiſirent l'un & l'autre ; nos entretiens ſecrets, nos promeſſes, nos ſermens ; l'impétuoſité de mes déſirs ſuſpendue par ſa modeſtie, autant que par ſa réſiſtance ; le diſcours imprévu de Soſthene, le mariage de ſa fille, notre trouble, notre déſeſpoir, nos projets de fuite, le prodige arrivé dans le Temple de Jupiter, notre ſurpriſe & notre conſternation. Enfin, lui dis-je, vous voyez deux Amans infortunés, qui ſe jettent dans vos bras ; aidez-nous de vos conſeils, & de votre ſecours ; nous avons plus de courage que d'expérience, plus d'amour que de raiſon ; nous fuyons un précipice ; ſans vous nous tomberons dans un autre. Inquiet, allarmé, il s'éléve dans mon cœur de noirs preſſentimens, qui me font frémir : on me ſéparera d'Iſméne ; je la perdrai. O mon cher Cratiſthene, adouciſſez l'amertume de l'état où je ſuis réduit.

Senſible à ma peine, il me conſole, il me raſſure. Ce n'eſt point vous, me dit-il, que menace le prodige qui vous ef-

effraye, c'est votre Rival : il ne possédera point votre Isméne, les Dieux l'arrachent de ses mains ; vous l'épouserez un jour sous de plus heureux auspices : le tems & l'Amour justifieront ma prédiction. Le tems & l'Amour ! m'écriai-je : Eh ! songez-vous qu'elle part demain? Faites agir Themisthée, ajouta-t-il ; parlez vous-même à Sosthene. Il a donné sa parole, repris-je, il ne peut y manquer sans se deshonorer. Mais, poursuivit-il, je ne puis approuver votre fuite ; elle est imprudente & dangereuse. Eh ! repris-je encore, quelque affreuses qu'en puissent être les suites, sont-elles comparables à notre situation ? Malheureuse Isméne ! Plus malheureux Isménias ! Tout nous abandonne, qu'allons-nous devenir? Crahisthene reste immobile sans me répondre : la raison & la pitié se disputent son cœur ; je lis dans ses yeux qu'il est violemment agité. Je l'embrasse, il s'attendrit : je le presse, il soupire : je redouble mes instances, il ne me résiste plus. Vous l'emportez, me dit-il ; il faut vous rendre le cruel service que vous éxigez de moi : veuille la bonté des Dieux ne m'en point punir ! Vous partirez ce soir avec Isméne ; il y a dans le port un vaisseau prêt à faire voile pour la Syrie. Je vai.

vai m'aſſurer du Patron ; j'ai un Hôte Syrien, chez lequel nous trouverons un azile inviolable. Quoi, lui répondis-je tout hors de moi-même, vous viendrez avec nous ? Cratiſthene, vous viendrez avec nous ? Dieux ! vous mettez le comble à vos faveurs. L'amour & l'amitié conſpirent à me rendre le plus heureux de tous les hommes.

Il falloit pour terminer la fête de Jupiter, offrir encore à l'entrée de la nuit, un Sacrifice dans le Temple d'Apollon. J'aurois voulu ne m'y pas trouver, & profiter de ce tems pour inſtruire Iſméne de nos arrangemens : mais Dianthée m'ayant apperçu, me dit de donner la main à Panthia. Dans le trouble où j'étois, à peine oſois-je lui parler : il me ſembloit que toutes mes paroles trahiſſoient mon ſecret. Pendant la cérémonie j'étois abimé dans la rêverie la plus profonde : on la prit pour un recueillement, pour un acte de religion ; on m'admiroit, on me citoit pour modéle. Que les hommes liſent mal dans les cœurs ! Ce qui m'attiroit leurs louanges, offenſoit les Dieux.

Le ſacrifice achevé, chacun ſe retira. La nuit me favoriſoit ; jamais elle ne s'étoit envelopée de voiles plus ſombres.

On

On étoit dans ces premiers inſtans de ſommeil, qui ſont l'image la plus parfaite de la mort. J'entre dans la chambre d'Iſméne. Enfin, lui dis-je, nos maux vont finir : bientôt maîtres de nous-mêmes, nous ne craindrons plus la tyrannie de nos parens. Cratiſthene diſpoſe tout pour notre départ; vous l'allez voir paroître. Au lieu de me répondre, elle ſoupire. Toutes les conſéquences de ſon entrepriſe ſe préſentent à ſon imagination : elle en frémit. Ira-t-elle, ſeule avec moi, cherchant une retraite parmi des Barbares, ſe couvrir d'une honte éternelle ? Elle voit la fureur de Soſthene, & le déſeſpoir de Panthia : elle ſe fait d'avance tous les reproches que mérite une fuite ſi hardie, ſi coupable. Vous-même, cher Iſménias, vous-même, qui me la conſeillez aujourd'hui, vous ſeriez le premier à me blâmer. Le ciel m'eſt témoin, & j'atteſte tous les Dieux qui l'habitent, que ſi la vertu, ſans laquelle l'amour le plus tendre eſt un crime, ne s'y fût point oppoſée, il n'y auroit eu de bonheur pour moi que celui de vous aimer, & d'être aimée de vous; mais cette vertu ſévère, cette vertu toute puiſſante ſur mon cœur, en ordonne autrement : ſoumettons-nous ; & puiſqu'elle

ne

ne nous défend pas de mourir, mourons ſans l'offenſer.

Je crus que mes careſſes diſſiperoient ſes ſcrupules; mes careſſes furent inutiles. Je lui rappellai ſes ſermens; elle ne s'en ſouvint que pour s'en repentir, que pour les déteſter: j'eus recours aux larmes, aux priéres; elles ne ſervirent qu'à la rendre plus infléxible.

Cratiſthene arrive, & nous trouve dans cette agitation: il joint ſes efforts aux miens. Iſméne eſt émue, & non perſuadée. Le danger ne l'étonne point; mais le devoir l'arrête. La nuit s'avance, l'heure ſe paſſe; je vai de l'un à l'autre, je prie, je menace, je ne gagne rien. J'en demande pardon à l'Amour. Dans le déſordre où j'étois, je fus tenté d'uſer de violence. Je ſonge qu'elle criera peut-être, & qu'on pourra nous entendre: un motif plus preſſant encore me retient; j'ai peur de lui déplaire. Enfin, après une réſiſtance opiniâtre, & lorſque nous n'eſpérions plus de la réduire, elle apprend que Cratiſthene doit nous accompagner. L'Amour attendoit ce moment pour vaincre. Elle me tend la main: nous ſortons ſans être apperçus; nous nous rendons au port; nous entrons dans le vaiſſeau. Jupiter, dîmes-nous d'une

voix

voix unanime, protége deux Amans infortunés, que la rigueur du ſort, ou plutôt que ton Oracle chaſſe de leur patrie. Et toi, Neptune, ordonne aux flots de les reſpecter.

On fait voile: le tems étoit calme, la mer tranquille; il ſembloit que nous fuſſions portés ſur les aîles des zéphirs. J'étois ſi pénétré d'amour, ſi tranſporté de plaiſir, qu'oubliant tous mes maux paſſés, je croyois mon bonheur hors d'atteinte. Couché aux pieds d'Iſméne, la tête appuyée ſur ſes genoux, je me livrois aux tranſports les plus délicieux; mon raviſſement me tenoit lieu de ſommeil. Que cette nuit eut de charmes! Que ſon obſcurité perdit & cacha de faveurs innocentes!

Ainſi ſe paſſérent deux jours. Qu'Iſméne fut trouvée belle! Qu'elle fit naître de déſirs! & que j'excitai de jalouſie! Il y avoit parmi nous un peintre fameux, qui paſſoit à la Cour du Roi de Perſe. Pour y faire honneur aux beautés Grecques, il demanda à Iſméne la permiſſion de la peindre. La rapidité du travail ne nuiſit point à la perfection de l'ouvrage. C'eſt Iſméne; elle reſpire, elle flatte, elle enchante. Objet des vœux de toute l'Aſie, elle en va triompher.

pher. Quelle idée flatteuſe pour un Amant ! Je vois ſa gloire, je la partage : bientôt, par un mouvement contraire, cette gloire m'afflige, je ne puis ſouffrir que ſon portrait tombe entre les mains des Barbares ; ils n'en ſont pas dignes : tout ce qui reſſemble à Iſméne ne doit appartenir qu'à Iſménias. Le Peintre remarqua mon trouble : il avoit remarqué mon amour ; nos feux ne ſe contraignoient point. Je connois, me dit-il, toutes les délicateſſes des Amans, j'ai aimé : voilà le portrait d'Iſméne ; poſſédez-le ſeul, je vous le donne.

Déja les Matelots, découvrant la terre, rempliſſoient l'air de cris d'allégreſſe. Déjà Cratiſthene nous montroit le Temple de Junon, qui dominoit ſur tous les édifices de la Ville où nous devions aborder. C'eſt-là, nous diſoit-il, que dépoſitaire de vos ſermens, la Déeſſe va bientôt vous unir pour toujours. Dieux de l'Olympe, Dieux de la Mer, prolongez encore un inſtant vos faveurs. Hélas ! vous ne m'écoutez point.

Le Ciel s'obſcurcit, les vents ſe déchainent ; une tempête furieuſe ſe forme, elle éclate : l'air s'embraſe ; l'onde mugit ; les mats ſe briſent ; le vaiſſeau s'entr'ouvre ; le trouble & l'horreur s'em-

s'emparent des esprits; nous sommes de concert avec les flots pour nous perdre; l'art devient inutile; la manœuvre cesse: les uns poussent des cris perçans, les autres attendent la mort dans un sombre silence: ceux-ci, pleins de leur désespoir, maudissent les Dieux; ceux-là se prosternent, & les implorent.

Isméne inaccessible à la crainte, l'Amour remplissoit tout son cœur, se jette dans mes bras. Je vois la mort sans pâlir, me dit-elle: les Dieux sont justes; je l'ai méritée. Quelque promt, quelque rigoureux que soit le châtiment, il n'égale point mon crime; je meurs sans me plaindre: mais voyez à quel point je vous aime, je meurs sans me repentir; ce que j'ai fait, je le ferois encore: j'ai tout quitté pour vous, Isménias; je ne regrette que vous: imitez mon exemple; mourez avec courage, mourons en nous aimant: s'il est doux de vivre avec ce qu'on aime, il est doux de mourir ensemble.

Le Pilote, ayant perdu tout espoir, assemble l'équipage. Les Dieux, dit-il d'une voix tremblante, les Dieux sont irrités; notre perte est certaine: Jupiter arme contre nous tous les Elémens; rien ne peut nous arracher de ses mains; cef-

ceſſons de le fatiguer par des vœux qu'il rejette. Neptune eſt moins implacable : renouvellons une coutume, qui a toujours été ſalutaire ; offrons lui une victime qui ſoit le ſalut de tous : voyons ſur qui le ſort doit tomber. On applaudit à ſon diſcours, on porte avec empreſſement ſon nom dans l'urne fatale ; chacun vole à la mort, pour l'éviter. Le premier billet qui ſortit du vaſe terrible : aurai-je la force de le dire ſans expirer ? Le premier billet fut celui d'Iſméne.

Accablé de la plus affreuſe douleur, je l'emporte au fond du vaiſſeau, réſolu de me faire déchirer en mille piéces, plutôt que de la rendre. La crainte rend cruel. Ceux qui la veille auroient donné leur vie pour lui plaire, ſont les prémiers à ſolliciter ſa mort. On crie hautement que la religion eſt offenſée : on s'imagine que chaque moment qu'on différe ajoute à la violence de la tempête. Cratiſthene veut parler pour elle ; au lieu de l'écouter, on le menace de le précipiter lui-même.

Cependant Iſméne ſe débarraſſe de mes bras. Je ne puis la retenir. Elle fend la preſſe, & s'adreſſant au Pilote : Nouveau Miniſtre des Dieux, lui dit-elle, leurs

leurs droits ne feront point violés. Ne crain aucune résistance de ma part; la vie d'Isménias est attachée à ma mort. Fai ta charge. Neptune demande sa victime, elle est prête; qu'attens-tu pour l'immoler ? Ce furent ses derniéres paroles. Deux Matelots la saisirent. Que faites-vous, cruels ? Déjà la mer a reçu sa proye. Dieux ! Approuvez-vous ces horribles sacrifices ? Ou, si vous les détestez, que ne perdez-vous les impies, qui vous deshonorent en vous les offrant ? Vous faites cesser l'orage ! Le salut des Mortels dépend-il d'un crime ? Et vous, Monstres, qui m'arrêtez, vous avez raison de vous opposer à ma fureur; elle rendroit inutile cet affreux bienfait. Le Pilote m'impose silence; je veux m'élancer sur lui. Qu'on l'enchaîne, s'écria-t-il. A ce mot, je me fais des armes de tout ce qui me tombe sous les mains. Les Furies m'animent, leurs serpens sifflent autour de moi, l'épouvante & l'horreur les accompagnent. Ce nouveau danger paroît plus terrible que le précédent.

Mes forces me trahirent; je fus accablé par le nombre. Il falloit du sang à ma vengeance; on me force de la borner à des cris impuissans. Pour s'en délivrer, on

on aborde, on me met à terre. Gratisthene! on ne vous permit pas de m'y suivre ; si quelque chose avoit pû me consoler, vous auriez été ma consolation.

La douleur, portée à l'excès, rend insensible : je garde un silence stupide, je reste sans mouvement. Etat funeste, & plus cruel que l'agitation la plus violente. Bientôt mon désespoir reprend de nouvelles forces, les rochers retentissent de mes rugissemens ; les Lyons & les Ours y répondent ; les Dieux les entendent, & n'en sont point touchés. Les supplices de ces illustres criminels, que leur justice poursuit sans relâche, sont plus doux que les miens ; je porte tout l'enfer dans mon cœur. Et de quoi suis-je coupable ? J'aimois, j'aime encore ; ce sont-là tous mes crimes. O Jupiter ! depuis quand les cœurs tendres sont-ils l'objet de ta vengeance ? T'imiter, est-ce t'offenser ? Et vous, Déesse de la mer, souffrez-vous que Neptune vous donne une Rivale ? Nos intérêts sont communs ; rendez-moi Isméne. Amour, que fais-tu ? Jalouse de la beauté d'Isméne, ta mére te retient dans Paphos. Elle s'étoit donnée à toi ; tu me l'avois promise. Ignores-tu qu'on nous l'en-

l'enléve ? Vole au fond du Palais du Dieu des mers : redemande ton bien, il n'osera te refuser. Mais que fais-je, & pourquoi m'adresser à des Dieux cruels & sourds ? Isméne, vous n'êtes plus : j'ai causé votre mort, la mienne seule peut expier mon forfait ; si je la différe, c'est pour prolonger ma misére : je vous retrouverois dans l'Olympe, ou dans l'Elisée, & je n'en suis pas digne.

Le seul Dieu, dont je n'implorois pas le secours, eut pitié de moi. Ami des mortels, souvent il prévient leurs désirs, pour se donner à eux. Sa puissance est sans bornes : il triomphe de ceux mêmes que l'Amour n'a pû soumettre ; il régne parmi le tumulte affreux des armes : le bruit effroyable des tempêtes mutinées ne peut le troubler. Jupiter même le respecte ; & c'est par sa faveur que les plus infortunés, malgré la fortune & le destin, deviennent des Dieux.

Je jouissois d'un repos trop doux pour être durable. Tout-à coup une lumiére éclatante m'environne : l'Amour fend les airs, & me montre Isméne. Cesse de te plaindre, je te la rens. Il dit & s'envole. Les yeux attachés sur Isméne, je goûtois le plaisir de la voir, sans pouvoir l'exprimer : il me sembloit qu'elle-même fai-

faisoit de vains efforts pour me parler. Nous ne perdions rien l'un & l'autre dans ce silence involontaire. Nos regards, nos soupirs, nos transports en étoient plus vifs, plus enflammés, plus ravissans. Isménias, me dit-elle enfin, je vis & je vous aime. Quoi, m'écriai-je, c'est vous.... Tout disparoît; je me trouve à mon réveil dans un vaisseau au milieu d'une foule de Corsaires Ethiopiens, dont je suis esclave. Ainsi, Dieux cruels, vous vous jouez des foibles hommes. Cependant je m'étonne du calme qui régne dans mon cœur : je suis triste, mais d'une tristesse paisible; & dans le moment même où je ne dois plus rien espérer, je me livre, malgré moi, tout entier à l'espérance.

Une rame à la main, je regardois douloureusement les compagnons de mon infortune. Trop foible pour partager leurs travaux, je n'en étois que spectateur. Eh! quoi, me dit un Barbare, en me frapant, penses-tu qu'on t'ait mis là pour rester oisif? Je trouvai des forces dans mon épuisement; ses coups cessérent. O Sosthene, les Dieux vous vengent cruellement de l'injure que je vous ai faite! O mon pére, n'apprenez ja-

mais l'état honteux où votre fils eſt réduit !

Le vaiſſeau ſur lequel j'étois parti d'Eurycome, après avoir relâché, pour réparer les déſordres de la tempête, continuoit ſa route : nous lui donnâmes la chaſſe ; nous l'atteignimes ; nous vinmes à l'abordage : un combat de deux heures nous en rendit maîtres. Je ſçai que la vengeance n'appartient qu'aux Dieux ; je ſçai qu'ils ſe la ſont réſervée : mais j'étois ſi irrité contre le Pilote, ce cruel auteur de tous mes maux, que je ne pus le voir eſclave ſans quelque plaiſir. Ce plaiſir inhumain fit bientôt place à de nouvelles douleurs. Cratiſthene, bleſſé, mourant, s'offre à mes yeux : on viſite ſes playes ; on les juge mortelles ; on veut le jetter à la mer. Je m'écrie que c'eſt un Grec illuſtre. L'eſpoir de la rançon ſuſpendit ſa mort : les Dieux & mes ſoins lui rendirent la vie.

Le jour ſuivant les Pirates tinrent conſeil : une petite ville, qui paroiſſoit ſur la côte, fut la victime de leur fureur & de leur avarice. Ils la ſurprirent de nuit ; hommes, femmes, enfans, tout fut réduit en ſervitude : on pille, on maſſacre,

cre, on brûle. Cette ville infortunée n'eſt plus qu'un monceau de pierres que les flammes dévorent.

Rentrés dans le vaiſſeau, ils partagent leur butin : les jeunes gens ſont mis à la rame; les filles & les femmes ſont ſéparées : celles-ci, pour être vendues; celles-là, pour ſervir aux plaiſirs de leurs Maîtres. Les vieillards, ou ceux que leurs bleſſures rendent inutiles, ſont égorgés ſans miſéricorde & jettés à la mer. Mes malheurs n'avoient point épuiſé mes larmes : ce ſpectacle m'en arracha; elles les offenſérent, & je portai la peine de ma pitié.

Juſqu'où n'alla point l'excès de leurs débauches ! Je frémis encore au ſouvenir de leurs diſcours & de leurs actions. Je diſois à Gratiſthene : Les impies ſe puniſſent eux-mêmes de leur impiété; l'yvreſſe & le ſommeil livrent nos Tyrans entre nos mains : ayons le courage de vouloir être libres, nous le ſommes. Cratiſthene m'approuve; nous en parlons à nos Camarades. Les uns, mais en petit nombre, brûlent de ſe joindre à nous; les autres, preſque tous ames viles & découragées, préférent l'eſclavage à une entrepriſe facile & glorieuſe. Qui le croi-

roit ? Il y en eut d'affez lâches, pour vouloir avertir ces Barbares du complot qui fe formoit contre eux. Ils ignorérent pourtant le danger qu'ils avoient couru.

Les vapeurs du vin diffipées, ils fongent à fe défaire de leur prife. On arbore un Pavillon de Paix ; on entre dans le port d'Artycome ; on donne & on reçoit des ôtages. Bientôt fe forme un marché fpacieux, où s'expofent des meubles de prix, des vafes d'or & d'argent, & tout ce qui peut fervir aux befoins, ou au luxe des hommes ; on fe les difpute, on fe les enléve : la cupidité ne trouve rien de trop cher.

Les Efclaves étoient reftés à bord. Ce peuple voluptueux fit peu de cas de nous. Cratifthene, c'étoit le plus beau des mortels, fut le feul qu'on acheta. Perfonne ne voulut de moi ; j'étois réfervé à de nouvelles avantures.

Artycome eft célébre par un Temple de Diane. A l'entrée de ce Temple eft placée une figure d'or, qui repréfente la Déeffe au naturel. Sa tête eft couverte d'un cafque ; d'une main elle tient un bouclier, une lance de l'autre : fous fes pieds coule dans un baffin de porphire

une

une fontaine, dont les flots sont toujours agités. C'est là que les Pirates vinrent éprouver les jeunes filles qu'ils vouloient vendre. Epreuve délicate ! dont toutes néanmoins sortirent à leur honneur. Protectrice de la chasteté, vous ne les déclarates vierges, que pour les livrer à l'ignominie !

Quelque tems après je fus témoin de cette cérémonie : en voici le détail. Celles qui osent tenter l'avanture, couronnées de laurier, revêtues d'une robe blanche, entrent dans la fontaine : leur innocence fait leur gloire & leur salut. Diane leur sourit, & leur tend la main ; elles sortent au milieu des applaudissemens : mais la Déesse jette un regard sévère sur les coupables. Intimidées à la vûe de la lance terrible qui les menace, elles se plongent dans les flots, qui se dérobent sous leurs pas chancelans : leur couronne tombe ; elles sont l'objet de la risée & du mépris : quelquefois même, faute de secours, elles y périssent malheureusement.

Les ôtages rendus de part & d'autre, les Corsaires se rembarquent avec leurs trésors. Fiers de leurs derniers succès, ils méditent de nouvelles entreprises.

Déja les compagnes infames de leurs plaiſirs ont dévoré leurs déteſtables richeſſes. Tremblez, malheureux Grecs, qui dans le ſein de vos familles vivez avec confiance. La protection de vos Dieux domeſtiques ne peut vous défendre ; les fers ou la mort vous attendent.

L'orage tomba ſur toi, déplorable ville de Silene : tes vins précieux te rendoient fameuſe ; ils cauſérent ta ruine. Tu pouvois te ſauver en les abandonnant au pillage : tes habitans comptérent trop ſur leur valeur ; elle ne leur ſervit de rien : ils furent tous égorgés. Bientôt tu ſeras vengée.

Nous vîmes ces ſcélérats aſſis ſur le rivage, célébrer par dériſion de criminelles Orgyes. Bacchus ne put ſouffrir que ces miſérables profanaſſent impunément ſon culte & ſes myſtéres. Il trouble leur raiſon : pleins de fureur, ils oublient qu'ils ſont fréres, ils courent aux armes, ils s'attaquent & tombent acharnés les uns contre les autres. Le combat des Centaures fut moins ſanglant. Une troupe de Grecs, (les Grecs auſſi ſe mêlent de brigandage,) vient fondre inopinément ſur eux, & achéve de les exterminer.

A

A cette vûe nous pouſſons de grands cris de joie : nous briſons nos fers ; & croyant trouver des libérateurs dans les meurtriers de nos Tyrans, nous allons nous jetter entre leurs bras. Nous ne fimes que changer d'eſclavage. En vain nous reclamons les droits de notre naiſſance & de notre commune Patrie : ils ne nous écoutent point ; ils nous font rentrer dans le vaiſſeau, dont ils s'emparent, & nous conduiſent à Daphnipolis.

Daphnipolis eſt conſacrée à Apollon & à Daphné. Son amour pour cette Nymphe eſt trop connu, pour que je m'arrête à en retracer l'hiſtoire. C'eſt dans l'enceinte de ſon Temple que nous fûmes expoſés en vente. Je me jette à genoux ; je lui adreſſe cette priére. Fils de Jupiter, tu vois mon infortune ; ſois-en touché. Déja deux fois Eſclave, je ſuis menacé d'une troiſiéme ſervitude : ne ſouffre pas qu'un Envoyé de ton pére gémiſſe dans les fers ; attendri le cœur de mes nouveaux maîtres : qu'ils ſongent qu'ils ſont Grecs, & que je le ſuis comme eux. Dieu puiſſant, aux regards duquel rien n'échape, qu'eſt devenue Iſméne ? Si la Parque a tranché ſes jours,

ce n'eſt point un Dieu qui a ordonné ſa mort ; tu peux réparer le crime des hommes, tu peux me la rendre. Les maux, que l'Amour t'a fait ſouffrir, te doivent rendre ſenſible aux miens. L'heure d'être exaucé n'étoit point arrivée. On m'arrache de l'Autel, pour me livrer à un Citoyen, qui m'avoit acheté ; il s'appelloit Dymas, & ſa femme Criſéis.

La curioſité eſt le partage de ſon ſexe. A peine ſuis-je entré, qu'elle me demande qui je ſuis, d'où je viens, & par quel hazard je me trouve leur Eſclave. Je baiſſe les yeux, je la prie modeſtement de m'épargner un récit douloureux, qui n'auroit rien d'intéreſſant pour elle. Dymas, je ne puis l'appeller mon maître, Dymas nous écoutoit ; mon refus l'offenſe. Il me regarde d'un air menaçant. On vient lui dire qu'on a ſervi : il m'ordonne de le ſuivre. J'obéis. Ainſi cet Iſménias, qui quelques mois auparavant, Miniſtre de Jupiter, & comblé de gloire, s'étoit vû le premier à la table de Soſthene ; cet Iſménias ſervi, aimé par Iſméne, confondu parmi de vils Eſclaves, ſe trouve dans ſa propre Patrie, deſtiné aux emplois les plus humilians. Fortune ! ce ſont là de tes jeux.

A

A la fin du repas il fait ſortir ſes autres Eſclaves : je reſte ſeul. Je veux, me dit-il, que tu me contes tes avantures : elles m'amuſeront juſqu'à mon ſommeil ; ſur-tout ſonge à ne point l'interrompre. Cet ordre impérieux me fait ſentir plus amérement que je n'avois encore fait, toute la rigueur de mon ſort. Mes yeux ſe rempliſſent de pleurs : mon cœur ſe ſerre ; je n'ai pas même la force de me plaindre. Sçache, continua-t-il, que tu es mon Eſclave, & fait pour m'obéir : parle, ou crain qu'un châtiment digne de ton inſolence, ne t'apprenne ton devoir. Un maître irrité eſt un ſévère Précepteur. O Dymas, m'écriai-je, que les Dieux jugent entre nous. Je ſuis Grec : vous n'avez de droits ſur moi que ceux que vous donnent mon malheur, & votre injuſtice ; voulez-vous, plus cruel que les barbares qui m'ont vendu, m'ôter une vie qu'ils m'avoient laiſſée malgré moi ? Frappez ; né libre, je crains moins la mort que l'eſclavage. Ma fermeté plut à Criſéis ; elle intercéda pour moi : Dymas s'endormit, & j'en fus quitte pour des menaces.

Criſéis n'étoit plus jeune. Il étoit aiſé de voir en la regardant qu'elle avoit été

belle ; elle croyoit même l'être encore ; mais ſans vouloir qu'on le crût : elle étoit douce, compatiſſante ; j'en reçus des marques de bonté qui me pénétrérent de reconnoiſſance, & ſi je ne lui appris point tout ce qui me regardoit, je lui en dis aſſez pour qu'elle me ſçût gré de ma confiance.

Dymas, qui ne m'aimoit point, me chargeoit des travaux les plus pénibles ; ſans ceſſe occupé, je n'oſois m'échaper un inſtant, pour rêver à mes infortunes. Couvert de mauvais habits, couché ſur la terre, réduit à la nourriture la plus groſſiére & la plus dégoutante, je devois ſuccomber. Les Dieux en ordonnérent autrement : j'éprouvai même, que ſi du ſein des plaiſirs naiſſent les amertumes, du ſein des amertumes naiſſent les conſolations.

Il y avoit cent jours que j'étois dans cet état. La Fête de Jupiter approchoit. Quel ſouvenir pour moi ! On ne la célébre point à Daphnipolis : mais on y célébre celle de Daphné. Les cérémonies en ſont preſque les mêmes : toute la différence conſiſte dans le choix des Envoyés ; ceux de Daphnipolis peuvent être mariés, ceux d'Eurycome ne doivent

point

point l'être. Dymas fut nommé pour Artycome. Pendant qu'on prépare toutes choses pour son voyage, Criséis, je ne sçai quelles étoient ses vûes, lui dit, en me regardant : Cet Esclave paroît avoir de l'esprit ; il est sage, il parle peu : mais il est si triste, que je vous conseille de le laisser ici. Un Esclave mélancolique est toujours d'un mauvais augure pour son Maître ; c'est du moins un objet désagréable que vous auriez devant les yeux. Cependant, comme il se vante d'avoir été autrefois Envoyé de Jupiter, il pourroit vous être utile ; consultez-vous. Dymas lui répondit : C'est l'ordinaire des Esclaves d'être vains & menteurs ; celui-ci cherche sans doute à se faire valoir. Est-il vrai, continua-t-il en se tournant de mon côté, que tu te sois vû honoré du ministére dont je suis revêtu ? Pren garde d'ajouter le mensonge à tes autres défauts. O Dymas, lui dis-je, me préservent les Dieux de vous en imposer. La Fortune a pu me rendre malheureux : mais elle ne pourra jamais chasser la vérité de mon cœur. Ne jugez point des hommes sur les apparences : la vertu ne dédaigne point les habits d'un Esclave. Oui, poursuivis-je,

j'ai été l'Envoyé de Jupiter, & j'ai reçû tous les honneurs que vous allez recevoir : ils ont été la source de ma misére ; puissent-ils être la source de votre félicité.

Ces paroles l'adoucirent. Il me fit d'autres questions : il parut satisfait de mes réponses ; je lui devins cher, parce que je lui devins nécessaire.

Criséis vouloit venir avec nous ; Dymas s'y opposa : nous partîmes sans elle, & je ne la revis plus. Arrivés à Artycome, on eut le même empressement à le recevoir. Sostrate eut la préférence, Sostrate le citoyen le plus riche & le plus illustre de sa Ville. Il épuisa toute sa magnificence pour son nouvel Hôte. Ainsi m'avoit reçû, ainsi m'avoit traité Sosthene. O Dymas ! il ne manquoit à votre gloire que d'être servi par Isméne ! Que dis-je ? Isméne vous servit, elle vous servit comme Esclave : mais vous l'ignorates alors.

Rhodope, fille de Sostrate, avoit mille charmes ; & depuis que les Dieux avoient enlevé Isméne à la terre, elle en faisoit le plus bel ornement. Quelque éclatante que fût sa beauté, les qualités de son ame la faisoient oublier. Je la regar-

gardois, je l'écoutois avec admiration: mais mon cœur ne partageoit point la ſurpriſe de mes ſens. C'étoit Venus: mais ce n'étoit point Iſméne. Amour, tu ſçais qu'elle n'eſt jamais ſortie un moment de ma penſée, & que je n'ai jamais ceſſé de la pleurer.

Les plaiſirs qu'on procuroit à Dymas me donnoient quelque relâche; j'employois ce repos extérieur à m'abandonner au noir chagrin qui me dévoroit. Un jour croyant être ſeul dans le jardin de Soſtrate, je donnois un libre cours à ma douleur. Je diſois: Dieux! n'êtes-vous point encore ſatisfaits? Votre vengeance eſt-elle éternelle comme vous? Malheureux que je ſuis! ma ſenſibilité s'augmente à meſure que s'augmentent mes peines. Que j'envie le ſort de ceux qui ſouffrent ſans eſpérer de fin à leurs maux! L'eſpérance trompeuſe qui me ſéduit, eſt plus cruelle mille fois que le plus affreux déſeſpoir.

Rhodope ſe promenoit aux environs: elle entendit mes plaintes, elle en fut touchée, elle m'appella. J'avois conſervé cet air d'ingénuité que donne la naiſſance, & que la fortune ne peut effacer. Je l'aborde, & lui demande en ſoupirant

rant ce qu'elle veut du ſervice d'un malheureux, que le deſtin a mis hors d'état de lui en rendre. Atracés, me dit-elle, c'étoit mon nom d'Eſclave, il n'eſt pas difficile de juger en vous voyant que vous êtes dans une ſituation indigne de vous; & ſi je ne me trompe, l'eſclavage n'eſt pas le plus grand de vos maux : puis-je les adoucir? Je vous offre tous les ſecours qui dépendent de moi. Généreuſe Rhodope, lui répondis-je, c'eſt le propre des cœurs bienfaits de s'attendrir ſur le ſort des miſérables; votre pitié ne tombe ſur moi, que parce que je ſuis du nombre. J'en connois tout le prix : mais je n'en ſuis pas digne; mais je ne puis en profiter. Les Dieux, dont vous êtes l'image, les Dieux, s'ils peuvent encore faire quelque choſe pour vous, récompenſeront vos bontés : je n'oſe les en prier; je craindrois que mes vœux ne vous devinſſent funeſtes. Je n'avois plus la force de retenir mes larmes; je voulus me retirer : je me reprochois un entretien dans lequel Iſméne n'avoit point de part. Rhodope me retint. Si j'avois, reprit-elle, la puiſſance de ces Dieux, dont vous dites que je ſuis l'image, vous ſeriez libre, ou du moins heureux; elle rou-

rougit, & baissa les yeux. Hélas! lui dis-je, l'un m'est indifférent, l'autre est impossible. Vous avez donc, ajouta-t-elle, bien mauvaise opinion de mon pouvoir? Non, lui répondis-je; mais fussiez-vous un Dieu, que pourriez-vous seule contre tous les autres? Atracés, poursuivit-elle, vous croyez vos maux sans remède; c'est l'erreur de tous les malheureux: apprenez-moi vos infortunes; je ne sçai si l'intérêt que j'y prens me fait illusion: mais je pourrois presque vous répondre qu'elles finiront plutôt que vous ne pensez, & que je contribuerai à les faire finir. O Rhodope; m'écriai-je entraîné par un attrait invincible, je ne puis vous rien refuser; il m'en coutera des pleurs, peut-être la vie: mais vous serez satisfaite.

Rhodope donnoit une attention merveilleuse au triste récit de mes avantures. Quelle que fût sa beauté, il me sembla qu'elle étoit jalouse de celle d'Isméne; elle se troubla à la vûe de son portrait: je l'avois encore; elle le regarde, l'examine, & me dit froidement: Cette personne est trop belle, on l'a flattée. Non, repris-je, on ne l'a point flattée: mais elle n'est plus. A ces mots, un

nua-

nuage épais ſe répand ſur mes yeux, je pers connoiſſance. Rhodope appelle du ſecours, on m'emporte ſur le lit de Dymas. Atracés, me diſoit-elle, aurois-je cauſé votre mort? Elle m'eſſuyoit le viſage, elle mettoit ſes mains ſur mon cœur, pour le ranimer; ſes larmes couloient malgré elle. Je reviens : mais ne pouvant ſoutenir la lumiére, je retombe dans une ſeconde foibleſſe : une main plus puiſſante que celle de Rhodope m'en retire encore : j'entens une voix qui me frape; je crois la reconnoître : je porte mes regards mal aſſurés de côté & d'autre; je les arrête ſur une jeune Eſclave, nommée Scylla, qui s'empreſſe à ſecourir Rhodope évanouïe; je lui trouve tous les traits d'Iſméne : c'eſt elle, je n'en puis douter. Idée flatteuſe, vous ne durates qu'un moment! Bientôt j'accuſe mes yeux d'impoſture; & ce plaiſir, qui vient de me charmer, ne me paroît plus qu'une illuſion où m'égare encore la cruauté des Dieux.

Les Eſclaves de Rhodope l'avoient emmenée. Dymas arriva; j'étois pâle, abbatu : mais cet homme, dont la fierté naturelle étoit augmentée par les honneurs qu'on lui rendoit, ne s'abaiſſa point

point à jetter les yeux sur un Esclave; il ne s'apperçut de rien.

Dès qu'il me fut permis de rentrer dans le jardin, j'allai rêver en liberté à ce qui venoit de m'arriver. Je n'osois, ou je ne voulois pas approfondir les sentimens de Rhodope: ce qui n'est point l'objet de nos désirs, ne nous donne ni crainte ni espérance; j'étois si malheureux, que je ne pouvois ni cesser de l'être, ni l'être plus que je l'étois.

L'Esclave que j'avois vûë me revenoit sans cesse dans l'imagination; je me voulois du mal d'y songer, & je ne songeois qu'à elle. Je me demandois ce que Scylla avoit de commun avec Isméne, & par quel caprice un bonheur chimérique me dédommageoit d'un malheur réel; je me le demandois inutilement. Je ne consultois point ma raison; je craignois qu'elle ne dissipât une erreur, qui m'étoit trop chére, pour y renoncer; il m'étoit plus doux de consulter mon cœur. Cependant je n'étois pas satisfait de ses mouvemens, il y avoit du trouble & de l'incertitude; je ne sçavois plus à quoi me fixer: mais enfin ma raison reprit tous ses droits, & j'eus honte de ma folle crédulité. Non, disois-je, Isméne ne vit plus:

plus : trop occupé de ſon idée, je me ſuis laiſſé ſurprendre par une foible reſſemblance ; les Dieux ne l'auroient pas retirée des gouffres de la mer, pour la livrer à l'eſclavage : ils l'auroient tranſportée à Aulycome, ils l'auroient renduë aux larmes de Panthia. Iſméne eſt morte, continuois-je : le Ciel eſt trop avare de miracles, pour en faire un ſi grand en ma faveur ; ne ſongeons qu'à pleurer ſa mort.

Rhodope ne me laiſſa pas ignorer long-tems que j'avois ſçû lui plaire. Devois-je m'attendre à ce nouveau caprice de l'Amour ? Dieu cruel ! quelle funeſte flamme allumes-tu dans ſon ſein ? Ne te plais-tu qu'à faire des malheureux ? Rhodope, vous aimez un Eſclave ! Vous aimez un ingrat ! Ah ! vous étiez digne d'un meilleur ſort.

Charmée que ma naiſſance répondit à un mérite que je ne devois qu'à ſa prévention, elle ſe perſuade qu'Iſméne morte ne tiendra point contre ſa beauté, contre le don de ſon cœur & de ſa main ; elle ne voit plus d'obſtacle à ſa paſſion, elle me cherche, elle veut me l'apprendre. Je l'évitois, non que je la ſoupçonnaſſe de tant de foibleſſe, mais elle

elle étoit aimable, & la plus légére diversion à ma douleur me paroissoit un crime.

Elle ne put résister à sa tendre impatience; elle m'écrivit. Scylla fut chargée de m'apporter sa lettre. Isménias, me dit-elle en me la remettant, Rhodope ma maîtresse vous saluë. Quel son de voix! Quelle vuë! O Ciel, m'écriai-je, les morts reviennent-ils à la vie? Est-ce vous, chére Isméne? Eh! quelle autre me connoîtroit? Eh! quelle autre feroit sur mon cœur l'impression que vous y faites? Quel Dieu vous rend à mon amour? Rhodope ne lui donne pas le tems de me répondre: elle nous apperçoit; elle n'a pas la force de se refuser au plaisir de me voir, & de me parler. Elle se dit avec complaisance que j'ai lû sa lettre, que je sçai qu'elle m'aime, que je partage ses transports; elle vient à nous.

Sa présence nous trouble; nous passons rapidement de la joie à la surprise: elle remarque notre émotion, elle nous regarde, elle est interdite; la colére éclate dans ses yeux; nous tremblons. Isméne par une présence d'esprit admirable nous tira d'embarras dans une con-

conjonɛture ſi délicate. Notre déſordre vous étonne, lui dit-elle ; vous nous plaindrez, quand vous en ſçaurez la cauſe. Iſménias eſt mon frére. Séparés l'un de l'autre par la cruauté du ſort, nous n'eſpérions plus d'être réunis : mais hélas ! pardonnez à nos larmes ; le plaiſir de nous revoir céde à la douleur de nous trouver Eſclaves.

Rhodope ſe calme, ſes ſoupçons ſe diſſipent, elle me félicite d'avoir une ſœur ſi charmante ; & ne doutant point que l'eſpoir de la liberté ne l'engage à la ſervir auprès de moi, elle la comble de careſſes. Iſméne diſſimule, & promet tout. Leur entretien fut long : je ne l'entendis point ; elles s'étoient éloignées de quelques pas. Je les regardois. Qu'elles étoient belles toutes deux ! Iſméne ne s'en offenſera pas : tout autre que moi n'auroit pû mettre de différence entre elles.

Qu'une Amante ſe laiſſe aiſément tromper par les apparences ! Rhodope ſe croit ſur le point d'être heureuſe ; la joie augmente ſes charmes. Elle cherche dans mes yeux quelques regards paſſionnés, qui l'aſſurent de ſa conquête ; elle n'en trouve point, elle veut s'en plaindre : un

un reste de pudeur la retient : elle part & nous laisse seuls.

Belle Isméne, dis-je alors, satisfaites ma curiosité ; apprenez-moi par quel heureux événement vous avez échapé à la fureur de la mer, & par quelle injustice du sort vous êtes Esclave dans la maison de Sostrate. Non, me répondit-elle : le récit de mes avantures occuperoit des momens que nous ne devons employer qu'à goûter la douceur d'être ensemble, de nous aimer, & de pouvoir nous le dire ; nous songerons après aux moyens de nous tirer de l'état où nous sommes. Commencez par feindre d'aimer Rhodope, flatez un amour qui peut nous être utile ; ne l'aimez point : mais faites-lui croire que vous l'aimez. Les Dieux auront soin du reste. En vérité, lui dis-je en riant, vous vous acquittez à merveille de votre charge. Vous pouvez, me répondit-elle du même ton, faire pour Sostrate ce que je fais pour Rhodope. Quoi, repris-je, Sostrate vous aime ! Que je crains les suites de cette passion ! Un Maître a de terribles droits sur une Esclave : vous êtes la sienne, je tremble. Isménias, poursuivit-elle plus sérieusement, ne nous laissons point infec-

fecter par le noir poiſon de la jalouſie : je ne crains point Rhodope, vous ne devez point craindre Soſtrate. On pouvoit nous ſurprendre, nous nous ſéparâmes.

Les biens ſont enchaînés les uns aux autres. Le même jour je trouvai Cratiſthéne qui venoit de payer ſa rançon. Notre joie fut égale à notre ſurpriſe ; l'amour ne déroba rien aux tranſports de l'amitié. Nous nous rendîmes compte de nos malheurs communs ; il me demanda ſi j'avois écrit à Thémiſtée. Non, lui dis-je : j'avois perdu Iſméne, je ne ſongeois qu'à mourir ; ce n'eſt que d'aujourd'hui que je l'ai retrouvée. Il fut étonné de m'entendre parler de la ſorte : il crut que la perte d'Iſméne m'avoit troublé la raiſon ; il voulut me plaindre, & me conſoler. Je le tirai d'erreur. Non, mon cher Cratiſthéne, non lui dis-je, Iſméne n'eſt point morte : mais Iſméne eſt Eſclave. Si je ne craignois de vous retarder, je vous ménagerois le plaiſir de vous revoir : allez apprendre à nos parens que nous vivons, & que nous ſommes dans les fers. Il me promit de travailler à faire notre paix, & d'engager Thémiſthée & Soſthéne à venir nous

nous délivrer. Nous nous quittâmes, après nous être fait les proteftations les plus tendres & les plus fincéres, après nous être donné toutes les marques de tendreffe que peuvent fe donner deux cœurs unis par la fimpatie, & par la vertu.

Je ne pouvois plus vivre fans Ifméne: je la cherchois par-tout, je n'échapois aucune occafion de lui parler; la confiance de Rhodope, les différentes occupations de Softrate, obligé de fortir avec Dymas, tout nous facilitoit les moyens de nous voir. Cependant Ifméne me difoit que nous devions nous conduire avec plus de prudence; je fentois qu'elle avoit raifon: l'amour m'emportoit; elle-même ne s'appercevoit pas que fes réflexions ne l'empêchoient point de refter avec moi.

La tranquillité du cœur donne de la vivacité à l'efprit; nous avions de ces entretiens délicieux, dont les amans feuls connoiffent le prix. Je lui avois dit ce qui s'étoit paffé entre Cratifthéne & moi. L'efpérance d'une liberté prochaine nous faifoit oublier notre efclavage; nous nous croyions déja libres: les Dieux appaifés nous faifoient fentir d'avance, &

dans

dans toute ſa pureté, la douceur des biens qu'ils nous préparoient.

Quelquefois nous parlions de Rhodope. Iſméne me rediſoit en badinant les choſes flateuſes qu'elle lui avoit dites de ma part ; nous nous faiſions des reproches de notre tromperie, & nous en imaginions de nouvelles. Si je lui volois un baiſer, & je lui en volois ſouvent, elle me demandoit ſi je voulois qu'elle le portât à Rhodope. Oui, lui diſois-je, en la ſerrant dans mes bras ; & ſi elle veut quelque choſe de plus, je ne puis rien refuſer à ſon Ambaſſadrice. Non, me répondoit-elle en s'échapant, mes inſtructions ne vont pas juſques-là.

Je n'avois point lû ſa lettre ; je ne l'avois pas même ouverte. Iſméne voulut la voir, je la lui donnai ; nous la trouvames pleine d'eſprit & de ſentiment. Il y avoit de la paſſion : mais elle étoit exprimée avec dignité ; les plus ſcrupuleux obſervateurs des bienſéances l'euſſent admirée, en la blâmant. Je diſois à Iſméne : Rhodope pouvoit choiſir parmi les plus illuſtres des Grecs, & faire le bonheur de celui ſur qui ſon choix ſeroit tombé ; je ſuis peut-être le ſeul qui ne peut l'aimer, & je ſuis le ſeul qu'elle aime.

me. O Rhodope! que je vous plains!

Elle nous écoutoit. Quelle fut ſa douleur! Quelle fut ſon indignation! Perfides, nous dit-elle, les Dieux vous rendent juſtice: vous n'étiez dignes que d'être Eſclaves; craignez ma juſte colére: mais pour remplir ma vengeance, il ne faut que vous abandonner à votre ſort. Ingrats! je vai appeſantir vos fers & vous ſéparer. Non, vous ne jouirez point enſenble du cruel plaiſir d'inſulter à ma foibleſſe: je n'écoute plus que ma haine: & je veux, s'il eſt poſſible, vous rendre auſſi malheureux que vous m'avez rendue mépriſable.

Généreuſe Rhodope, lui dis-je, en embraſſant ſes genoux, nous ne cherchons point à nous excuſer: nous ſommes coupables. L'Amour a fait notre crime; il peut ſeul nous en obtenir le pardon: vous pouvez nous perdre, ou nous ſauver. Moins nous méritons de grace, plus il vous ſera glorieux de nous en faire. Les Dieux nous ont réunis: achevez leur ouvrage; rendez-nous heureux.

Rhodope gardoit le ſilence: elle voyoit couler nos larmes ſans s'émouvoir; nous attendions en tremblant l'arrêt de notre

 vie,

vie, ou de notre mort : elle nous quitta ſans le prononcer.

Cratiſthéne ne revenoit point : nous n'avions plus qu'un jour à reſter à Artycome ; ſi Rhodope avoit dit un mot à Soſtrate, nous étions perdus. Elle en uſa bien différemment ; nous n'eumes point dans la ſuite de protectrice plus zélée. O Rhodope ! puiſſai-je n'être plus aimé par Iſméne, ſi jamais je pers le ſouvenir de vos bontés !

Nous touchions au terme de notre délivrance : elle arriva dans le moment, où nous croyions en être le plus éloignés. Déja s'achevoit le Sacrifice ſolemnel, qui devoit terminer le miniſtére & les honneurs de Dymas ; il alloit partir : il m'emmenoit ; je perdois Iſméne. Sur la fin de la cérémonie, on entend les cris de deux méres affligées qui redemandent leurs enfans ; c'étoient Dianthée & Panthia. Leur douleur toucha ceux qui les entendirent. On s'émeut ; on murmure. Alors Soſthéne & Thémiſthée s'avancent vers l'Autel. Peuple aſſemblé, dit mon pére, en élevant la voix, Soſtrate & Dymas oſent retenir Eſclaves deux Citoyens : ne ſouffrez pas qu'on viole ainſi les prérogatives de

la Nation ; & vous, Miniſtre d'Apollon, ordonnez qu'ils nous ſoient rendus.

Soſtrate & Dymas reclament le droit de la guerre, qui les a fait nos maîtres. Ils refuſent de nous rendre. Aſſiſtés de leurs amis, qui ſe rangent autour d'eux, ils ſe mettent en état de nous arracher du Sanctuaire, où nous nous étions réfugiés. Le peuple s'oppoſe à Dymas : Rhodope elle-même s'oppoſe à ſon pére ; Dianthée & Panthia ſecondent ſes efforts. Le Temple retentit de voix confuſes ; la Diſcorde échauffe les esprits ; l'injuſtice étoit prête à triompher. Le Sacrificateur ne peut appaiſer le déſordre : il fait ſigne de la main qu'il veut parler ; on l'écoute à peine : enfin le reſpect l'emporte ; on fait ſilence. Telles ſont nos Loix, dit-il, un Grec ne peut être Eſclave dans ſa patrie ; ſi cependant Dymas & Soſtrate ne s'en tiennent pas à ma déciſion, Grand Apollon, appren-leur ta volonté ſuprême. Alors il ſe place ſur le redoutable Trépié : ſa raiſon ſe trouble ; ſes yeux s'égarent, ſon corps s'agite, il tombe par terre ; & plein de la fureur divine qui l'inſpire, il prononce cet Oracle, ou plûtôt cet Arrêt. Qu'Iſméne & Iſménias ſoient af-

franchis : qu'on les remette à Softhéne & à Thémifthée. Notre fort n'eft plus douteux ; nous fommes libres. Dymas fort en fureur du Temple, & retourne à Artycome. Au nom de Softhéne, Softrate fe reffouvient que leurs péres ont été unis par les nœuds facrés de l'hofpitalité : il fe plaint obligeamment à nous du miftére que nous lui avons fait de notre naiffance. On fe reconnoit ; on s'embraffe ; on fe félicite : la paix fe rétablit, le peuple s'écoule, le Sacrificateur nous emméne tous chez lui.

Après les prémiers tranfports de joie, on parla de nos avantures. Le Sacrificateur me pria de les apprendre à ceux qui étoient à table avec nous. Je ne me fis point preffer ; & reprenant les chofes depuis ma prémiére fortie d'Eurycome jufqu'à ce jour, je fatisfis pleinement leur curiofité.

Ifméne feule pouvoit fuppléer à ce qui manquoit à mon récit. Notre filence lui faifoit affez voir que nous attendions qu'elle parlât ; elle fentoit qu'elle ne pouvoit s'en difpenfer : mais la crainte la retenoit. Softhéne remarqua fa répugnance : les péres ne perdent jamais leurs droits ; il lui dit vivement : Il fal-

falloit rougir de ce que vous avez fait, pour vous empêcher de le faire, & non pas avoir honte d'en parler. Obéissez. Ce discours augmenta sa timidité : mais malgré son trouble, elle commença de la sorte.

Quand on m'eut jettée dans la mer, les horreurs de la mort m'ôtérent l'usage de mes sens : je fus long-tems le jouet des vagues, sans m'en appercevoir. Lorsque je revins à moi, je me trouvai assise sur un Dauphin, qui me soulevoit au-dessus des flots : j'étois si éperdue, que je le laissois errer çà & là. Loin de songer que c'étoit peut-être le même qui avoit autrefois sauvé Arion, je le prenois pour un monstre qui m'alloit dévorer ; & cependant je l'embrassois étroitement. Un enfant aîlé vint se mettre auprès de moi : il conduisit à terre mon Libérateur ; je le reconnus : c'étoit l'Amour. Cruel auteur de mes peines, lui disois-je, voulez-vous m'exposer à de nouvelles infortunes ? N'ai-je point assez souffert ? Que ne me laissez-vous mourir ? Isméne, me répondit-il, vos maux sont l'ouvrage du Destin : je ne régne que sur les cœurs ; je ne puis rien contre les événemens : vous rever-

rez Isménias. Il s'envole, & me laisse sur une rive déserte.

J'y restai quelques jours : je n'attendois que la mort, lorsqu'un vaisseau se présente à ma vûe. Je léve les mains au ciel : on m'apperçoit ; on vient à mon secours : je trouve des malheureux à peine échapés à la tempête que j'avois essuyée. Quel spectacle ! n'attendez pas que je vous en retrace l'image. L'excès de leur misère ne les empêcha point d'être sensibles à la mienne. Non contens de réparer le désordre de mes habits, ils partagérent avec moi quelques restes de vivres que la mer avoit épargnés.

Ils n'eurent pas le tems de respirer : des Corsaires, ou plûtôt des bêtes féroces les attaquent. Quelle résistance pouvoient-ils faire ? Leur mort suivit de près l'esclavage. Ces épouvantables Ethiopiens, dont l'idée me fait encore frémir, ne réservérent que moi seule. Ils me conduisirent à Artycome. Sostrate me vit couronner de laurier, en sortant de la fontaine de Diane ; il m'acheta pour sa fille : j'ai trouvé dans sa maison la fin de mes disgraces. Charmante Rhodope, je n'oublierai jamais que vous

vous avez été ma maîtresse ; vos bontés vous ont acquis sur moi des droits éternels. Vous m'avez rendu la liberté : mais vous n'avez point affranchi mon cœur.

Isméne n'en dit pas davantage. Sostrate admira sa discrétion. Et vous aussi, lui dit-il, vous êtes ma fille. O mon pére ! s'écria Rhodope, en embrassant Isméne, vous me donnez une dangereuse sœur : mais je l'aime assez pour ne lui point envier notre tendresse. Sage Sostrate, lui dit Sosthéne, que n'ai-je aussi un fils à vous offrir ! Ce bonheur regarde l'heureux Thémistée ; Callisthéne frére d'Isménias est seul digne de Rhodope. J'attens de votre amitié, reprit Sostrate, que vous engagerez l'illustre Thémistée à m'honorer de son alliance. La votre, lui dit mon pére, est si glorieuse, que je n'aurois osé y prétendre. Pendant qu'ils se donnent des marques mutuelles d'union & de tendresse, & que Panthia & Dianthée versent des larmes de joie, Rhodope me dit, sans être entenduë que de moi : Du moins, Isménias, du moins vous serez mon frére. Je n'eus pas le tems de lui répondre ; nous remerciâmes le Sacrificateur, comme

me le méritoit le service important qu'il venoit de nous rendre, & nous partîmes.

Ismène voulut passer par Artycome, & tenter encore l'avanture de la fontaine de Diane. Je m'opposois à une épreuve inutile, qui retardoit mon bonheur; elle me sçut gré de ma confiance: mais elle fut bien aise d'avoir de nouveaux témoins de sa vertu.

Nous arrivâmes à Aulycome; j'y trouvai mon cher Cratisthéne, qu'une fiévre violente avoit empêché de venir à Daphnipolis. On envoya chercher Callisthéne, qui ne s'attendoit pas que ce fût pour le rendre possesseur d'une des plus belles personnes du monde. Son mariage & le mien s'accomplirent le même jour; ce fut dans les jardins de Sosthéne. La Gréce n'avoit point encore vû de spectacle si pompeux: mais que cette brillante journée me parut longue! Que les fêtes impatientent un Amant, qui n'attend que leur fin pour être heureux! La nuit ne viendra-t-elle point? disois je à Isméne. Ne serons-nous jamais seuls? Nuit délicieuse! déjà vous êtes passée. Dieux! si toutes celles qui la doivent suivre lui ressemblent, je n'envie point votre sort.

Fin du douziéme Volume.

TABLE
DES PIECES
Contenues dans ce
DOUZIE'ME VOLUME.


74